

Du côté alsacien.



Dessin de HANSI sur une carte postale.

Côté alsacien.

Quelques noms de passeurs et aidants des filières ont été cités précédemment dans les témoignages d'évadés ou autres documents provenant des archives de Michel FERRY, ou de divers autres témoignages.

Le rapport daté du 13 février 1945 de René STOUVENEL que m'a confié son fils Alain, donne des précisions sur l'organisation de filières dans cette vallée de la Bruche. Ce rapport et des coupures de presse contenues dans ses archives apportent des informations sur quelques passeurs ayant travaillé avec lui ou connus de lui.

De nombreuses autres pièces contenues dans les archives de Michel FERRY ainsi que ses témoignages enregistrés ou transcrits par diverses personnes, la transcription de divers témoignages concernant les passages de frontière et l'accueil dans la vallée de la Bruche avant le franchissement, permettent de sortir de l'ombre des passeurs ou aide passeurs quelque peu oubliés ainsi que des personnes effacées et discrètes qui ont risqué leur vie pour apporter leur aide aux personnes fuyant l'oppression nazie avant le franchissement de la frontière.

René STOUVENEL garagiste à Wisches.

Né en 1906, il n'accepte pas la défaite de 1940.

Il sera durant les heures sombres de l'occupation allemande, l'âme de la résistance dans la vallée de la Bruche avec son ami et complice Michel FERRY de La Claquette.

Il ouvrira une chaîne d'évasion dont faisait partie mon grand-père Etienne FERRY garde forestier avant sa propre évasion de la maison forestière de Hersbach; Etienne FERRY secondé le plus souvent par mon papa Jean FERRY qui n'avait que 15 ans et demi lors du premier passage.

Cette chaîne conduisait les évadés à travers le Donon jusqu'à la vallée de la Plaine.

Puis René STOUVENEL se mit en rapport avec Michel FERRY et lui conduisit ou lui fit conduire jusqu'à Rothau ou Salm, un grand nombre de candidats à l'évasion qui de ce fait ont transité par Moussey, la vallée du Rabodeau.

René STOUVENEL explique son rôle dans deux filières de la vallée de la Bruche dans son rapport placé en pages suivantes.

Il a fait partie de la Résistance Alsacienne dès 1941. (Groupement affecté à l'Organisation de la Résistance de l'Armée)

Lieutenant de réserve, René STOUVENEL alias Capitaine ROBERT fut chef F.F.I. de la vallée de la Bruche.

Extraits du livre: « Marcel KIBLER alias Commandant MARCEAU raconte la Résistance Alsacienne ». Propos recueillis par André SIMON aux Editions Jérôme DO BENTZINGER.

Page 57 : « [La liaison la plus rapide avec l'Alsace rejoignant Strasbourg à Raon-l'Etape se faisant en 4 heures par plusieurs relais grâce à Jean-Paul FREISS et STOUVENEL](#) »

Les relais passaient également par le village de Moussey. Michel FERRY remettait des messages transmis par René STOUVENEL à la gendarmerie de Moussey et en récupérait là aussi pour les transmettre à son retour en Alsace à René STOUVENEL.

Page 89 « [...Fin avril 1944, je suis monté à Raon-l'Etape avec RIVIERE et nous avons vu MARC \(MEYER le toubib\). A l'époque je pensais seulement récupérer les Alsaciens déserteurs de l'armée allemande que l'équipe de Jean-Paul FREISS nous envoyait par STOUVENEL et de renforcer la filière du côté vosgien avec GERARD et le Docteur MEYER ect ... pendant de la filière de la vallée de la Bruche déjà en place. »](#)

Transcription d'extraits concernant les filières d'évasion dans l'écrit du 13 février 1945: « Relation sommaire concernant mon activité dans la Résistance alsacienne, secteur de la Haute vallée de la Bruche, pendant l'occupation allemande » de René STOUVENEL.

Mon activité au sein de la Résistance alsacienne remonte au début même de l'occupation allemande. Bien qu'à ce moment et pendant de longs mois aucun mouvement n'était organisé, l'exemple de la première heure fut d'une grande influence sur ceux des concitoyens qui sont timorés de nature et qui avait pour principe d'éviter à tout prix des conflits avec les Allemands.

Comme je n'ai pas accepté de faire changer le nom, je fus emprisonné pour quelques jours au Camp de Schirmeck les cheveux tondus ras.

Dès le début de l'occupation, et ceci jusqu'en 1941, au temps où les frontières nouvelles étaient incomplètement gardées, ma maison servit de relais et de poste de ravitaillement aux prisonniers évadés d'Allemagne. A partir de 1942, le passage de la frontière devint de plus en plus difficile, de sorte qu'il fallut changer de méthode. A cet effet, je me mis en rapport avec Mr Paul BATLO bûcheron à Raon-sur-Plaine, qui m'aida à constituer une chaîne au moyen de laquelle de nombreux prisonniers, Français, Belges et Polonais, purent gagner la frontière proche et arriver en France. Dans cette dangereuse entreprise je fus secondé par MMr Prosper CHARLIER, Ernest GONKEL et Etienne FERRY de Wisches (mon grand-père).

Toute fois, Mr BATLO fut arrêté et interné au camp de Schirmeck. La chaîne si bien organisée était rompue. Je continuai pendant un certain temps à conduire moi-même les prisonniers jusqu'à la frontière d'où ils continuaient leur chemin par leurs propres moyens, sans guide. Je fus secondé alors par Lucien CHATIN et Annette FERRY. Mais le passage par la vallée de Celles devenait de plus en plus dangereux. Des évadés et passeurs furent arrêtés. Trois de mes prisonniers furent eux-mêmes arrêtés à Raon-l'Etape. Je dus donc abandonner cette voie.

A ce moment là, je me mis en rapport avec Michel FERRY, de Rothau, qui devint par la suite mon meilleur collaborateur. Il organisait des évasions par Moussey. Je lui conduisais les « clients » (prisonniers ou déserteurs), pendant la nuit, à un endroit convenu à l'avance. A cet effet, j'hébergeais souvent les évadés pendant plusieurs jours, avant que le passage puisse être organisé. En hiver, quand la neige était trop haute, je dus les garder souvent pendant plusieurs semaines. Le plus long de ces séjours fut six semaines.

Depuis longtemps, je cherchais par tous les moyens à entrer en relation avec le mouvement de Résistance française, de l'autre côté des nouvelles frontières créées par l'Allemand. J'eus du succès au début de 1944, où j'entrai dans les confidences de Mr Paul FREISS de Strasbourg, qui me connaissait bien depuis longtemps. Il me chargea d'organiser un Service permanent en vue de la transmission de messages par estafettes de Strasbourg à Raon-l'Etape, organisation qui fonctionna bientôt dans les meilleures conditions de régularité et de célérité, malgré les gros risques du moment, étant donné que le dispositif allemand de surveillance fut renforcé singulièrement au courant de l'année 1944, année de l'invasion et de la Libération. Dans cette entreprise, Mr SIMON Louis, garde forestier du Windeck, fut d'un dévouement à toute épreuve. C'est lui qui porta les messages à Raon-sur-Plaine.

Tout en continuant le trafic des prisonniers évadés et des Alsaciens désireux de se soustraire à la botte prussienne, je fabriquais en série de fausses pièces d'identité françaises et allemandes.

Petit à petit, l'organisation du mouvement de la Résistance prit corps en Alsace. Les chefs du mouvement passèrent maintes nuits chez moi pour être conduits à travers la frontière. Ils vinrent avec des instructions ou partirent en prendre auprès des Etats-majors du mouvement FFI en France. C'est ainsi que j'eus le plaisir d'accompagner le Lt Colonel MARCHAL, le Cdt MARCEAU et le Capitaine RIVIERE, que j'ai logé à mon domicile et conduit dans un propre camion de l'armée allemande, qui se trouvait justement en réparation à mon garage (WH).

Vers le mois de septembre, quand les représailles allemandes dans le département des Vosges étaient à leur paroxysme, et que les deux maquis de Moussey et du lac de La Maix furent dispersés par des formations SS, on m'amena un jour, camouflé dans une caisse cachée sous un chargement de plusieurs stères de bois, Mr DUCLOSSON, instituteur de Vexaincourt et son ami Paul, également du maquis. Après les avoir hébergé pendant 8 jours, Mr Michel FERRY et moi nous organisâmes le passage à travers la frontière de ces deux traqués. L'entreprise réussit.

Au printemps 1944 le mouvement de la Résistance de la Haute Vallée de La Bruche, peut être le seul organisé uniformément et sans exception de toute l'Alsace, prit pied sous mon impulsion dans toutes les localités depuis Saâles. Les chefs de villages recherchés et désignés après un minutieux examen de tous les cas particuliers. Ce fut difficile et peut être pas partout heureux quant au choix de l'homme de confiance. Chaque chef de village eut son secteur assigné. Il reçut ses premières consignes et instructions pour le cas d'une entrée en action en commun, après les parachutages d'armes et d'équipement qui nous avaient été promis par les chefs FFI. A la même époque furent préparés le cachet gravé du secteur ainsi que les brassards et le matériel indispensable. Dans cette tâche délicate je fus secondé par mes amis dévoués, qui par la suite devinrent mes collaborateurs permanents: MM. RENTZ de Rothau, Michel FERRY de Rothau, Albert HORNUNG de Barembach, Joseph SINGERLET et Lucien CHATIN de Wisches, ACKERMANN de Rothau.

Au moment où le garde forestier de Hersbach, Mr FERRY prit la fuite, je partis en plein jour avec un camion de l'armée allemande(WH) pour mettre en sécurité le mobilier que je conduisis chez la parenté sous le nez même de la Gendarmerie. Je démontai la moto de FERRY et la mis en sécurité chez moi, en pièces détachées.

René STOUVENEL
Mécanicien-garagiste
à Wisches (Bas-Rhin)

Wisches, le 13 février 1945

(connu dans les milieux
de la Résistance sous
le pseudonyme de
"Capitaine ROBERT")

Relation sommaire concernant mon
activité dans la Résistance alsacienne,
Secteur de la Haute Vallée de la Bruche,
pendant l'occupation allemande.

Mon activité au sein de la Résistance alsacienne remonte au début même de l'occupation allemande. Bien qu'à ce moment, et pendant de longs mois aucun mouvement n'était organisé, l'exemple de la première heure fut d'une grande influence sur ceux des concitoyens qui sont timorés de nature et qui avaient pour principe d'éviter à tout prix des conflits avec les Allemands.

Enseigne commerciale

Malgré les injonctions qui me furent faites, j'ai refusé d'enlever l'enseigne française de mon magasin. Plusieurs lettres péremptoires me furent adressées à ce sujet par le "Landkommissariat" de Molsheim, et un jour ce fut la visite de quatre fonctionnaires de ce service, m'enjoignant de changer mon enseigne. Enfin, le "Landkommissar" en personne vint me trouver en novembre 1940. Il y eut une discussion orageuse, au terme de laquelle je lui déclarai ne pas vouloir changer l'enseigne. Deux jours plus tard, un peintre vint et changea toutes les inscriptions. J'ignore à ce jour par qui il avait été commandé et payé.

Changement du nom de famille

Malgré les avis publiés à la commune et dans le journal, prescrivant à chacun qui avait un nom patronymique sonnant français, de se faire inscrire en vue de le changer, je suis resté dans l'expectative, à faire la sourde oreille. Le 20 février 1941 je fus convoqué à Molsheim (Landkommissar) pour donner les raisons pour lesquelles je refusais de changer mon nom. Je répondis

- a) je ne connais pas la langue allemande,
- b) avant de m'installer à Wisches, j'ai toujours travaillé en France, où j'ai également accompli mon service militaire,
- c) j'ai toujours été bon Français et ne peux donc changer mon nom, ma famille étant française.

Le 11 Août 1941 je fus appelé à Strasbourg, au siège de la "Gestapo" rue Sélénick (Sicherheitsdienst) où l'on me fit les mêmes injonctions, les mêmes menaces qu'à Molsheim. Comme je n'ai pas accepté de faire changer le nom, je fus emprisonné pour quelques jours au Camp d'internement de Schirmeck les cheveux tondus ras.

Trafic de prisonniers évadés

Dès le début de l'occupation, et ceci jusqu'en 1941, au temps où les

frontières nouvelles étaient incomplètement gardées, ma maison servit de relais et de poste de ravitaillement aux prisonniers évadés d'Allemagne. A partir de 1942, le passage de la frontière devint plus difficile, de sorte qu'il fallut changer de méthode. A cet effet, je mis^{me} en rapport avec Mr. Paul BATHLO bûcheron à Raon sur Plaine, qui m'aida à constituer une chaîne au moyen de laquelle de nombreux prisonniers, Français, Belges et Polonais, purent gagner la frontière proche et arriver en France. Dans cette dangereuse entreprise je fus secondé par MMr. Prosp. CHARLIER, Ernest GONKEL et Etienne FERRY de Wisches.

Toutefois, M. BATHLO fut arrêté et interné au Camp de Schirmeck. La chaîne si bien organisée était rompue. Je continuai pendant un certain temps encore à conduire moi-même les prisonniers jusqu'à la frontière d'où ils continuaient leur chemin par leurs propres moyens, sans guide. Je fus secondé alors par Lucien CHATIN et Annette FERRY. Mais le passage par la vallée de Celles sur Plaine devenait de plus en plus dangereux. Des évadés et passeurs furent arrêtés. Trois de mes prisonniers furent eux-mêmes arrêtés à Raon l'Etape. Je dus donc abandonner cette voie.

A ce moment, je me mis en rapport avec Michel FERRY, de Rothau, qui devint par la suite mon meilleur collaborateur. Il organisait des évasions par Moussey. Je lui conduisais les "clients" (prisonniers ou déserteurs), pendant la nuit, à un endroit convenu à l'avance. A cet effet, j'hébergeais souvent les évadés pendant plusieurs jours, avant que le passage put être organisé. En hiver, quand la neige était par trop haute, je dus les garder souvent pendant plusieurs semaines. Le plus long de ces séjours fut 6 semaines.

Liaison avec le mouvement de Résistance en France

Depuis longtemps je cherchais par tous les moyens à entrer en relation avec le mouvement de Résistance française, de l'autre côté des nouvelles frontières créées par l'Allemand. J'eus du succès au début de 1944, où j'entrai dans les confidences de Mr. Paul FREYSS de Strasbourg, qui me connaissait bien depuis longtemps. Il me chargea d'organiser un Service permanent en vue de la transmission de messages par estafettes de Strasbourg à Raon l'Etape, organisation qui fonctionna bientôt dans les meilleures conditions de régularité et de célérité, malgré les gros risques du moment, étant donné que le dispositif allemand de surveillance fut renforcé singulièrement au courant de l'année 1944, année de l'invasion et de la Libération. Dans cette entreprise, Mr. Simon Louis, garde-forestier du Windeck, fut d'un dévouement à toute épreuve. C'est lui qui porta les messages à Raon-sur-Plaine.

Tout en continuant le trafic des prisonniers évadés et des Alsaciens désireux de se soustraire à la botte prussienne, je fabriquais en série de fausses pièces d'identité françaises et allemandes.

L'Organisation des F.F.I. en Alsace

Petit à petit, l'organisation du mouvement de la Résistance prit corps

en Alsace. Les chefs du mouvement passèrent maintes nuit chez moi pour être conduits à travers la frontière. Ils vinrent avec des instructions ou partirent en prendre auprès des Etat-major du Mouvement F.F.I. en France. C'est ainsi que j'eus le plaisir d'accompagner le Lt.Colonel MARCHAL, le Cdt. MARCEAU et le Capitaine RIVIERE, que j'ai logé à mon domicile et conduit dans un propre camion de l'armée allemande, qui se trouvait justement en réparation à mon garage(WH).

Vers le mois de septembre, quand les représailles allemandes dans le département des Vosges étaient à leur paroxysme, et que les deux maquis de Moussey et du Lac de Lemaix furent dispersés par des formations de SS, on m'amena un jour, camouflés dans une caisse cachée sous un chargement de plusieurs stères de bois; Mr. DUCLOSSON, instituteur de Vexaincourt et son ami Paul, également du maquis. Après les avoir hébergé pendant 8 jours, Mr Michel FERRY et moi nous organisâmes le passage à travers la frontière de ces deux traqués. L'entreprise réussit.

Au printemps 1944 le mouvement de la Résistance de la Haute Vallée de la Bruche, peut-être le seul organisé uniformément et sans exception de toute l'Alsace, prit pied sous mon impulsion dans toutes les localités depuis Saaless jusqu'à la plaine d'Alsace. Les chefs de villages recherchés et désignés, après un minutieux examen de tous les cas particuliers. Ce fut difficile et, peut-être, pas partout heureux quant au choix de l'homme de confiance. Chaque chef de village eut son secteur assigné. Il reçut ses premières consignes et instructions pour le cas d'une entrée en action en commun, après les parachutages d'armes et d'équipement qui nous avaient été promis par les chefs F.F.I. A la même époque furent préparés le cachet gravé du Secteur, ainsi que les brassards et le matériel indispensable. Dans cette tâche délicate je fus secondé par mes amis dévoués, qui par la suite devinrent mes collaborateurs permanents: MM. RENTZ de Rothau, Michel FERRY de Rothau, Albert HORNUNG de Barenbach, Joseph SINGERLET et Lucien CHATIN de Wisches, ACKERMANN de Rothau.

Le piège

Le 17 Septembre 1944 se présenta à mon domicile un soi-disant Officier anglais, se disant envoyé par un de mes chefs de villages, dont la bonne foi avait été surprise par le ton assuré de cet individu. Ce prétendu Anglais s'offrit à organiser avec moi les F.F.I. du Secteur et me présenta une somme d'argent. Au départ de l'individu, je constatai qu'il voyageait en voiture qui semblait être de la Police. En effet, il s'agissait d'un envoyé de la Gestapo, qui fit une victime à Bar embach, Mr. Henri Walter, actuellement encore interné en Allemagne. Après renseignements pris auprès du chef de village, j'appris de suite qu'il s'agissait d'un piège, et qu'il ne me restait plus qu'une ressource: fuir et me tenir caché jusqu'à l'arrivée des libérateurs.

Par la suite ma femme eut plusieurs visites de la Gestapo et des gendarmes de Wisches. Mon absence tombant juste au moment où Strasbourg fut si terriblement bombardé par les Américains, ma femme et mes bons amis répandirent partout le bruit que j'avais péri dans ce bombardement. Je me tins caché durant 6 semaines à Strasbourg-Montagne Verte chez Mr. Joseph FOEHR qui m'accorda une courageuse hospitalité à un moment critique. Je fis la connaissance de ce patriote par l'intermédiaire de M. Paul FREYSS de Strasbourg détenteur du chiffre pour la réception et la transmission des messages.

J'assistais Mr. FREYSS à la lecture et la composition des messages et assurais leur transmission par estafette au besoin. Il a eu de grands mérites dans l'organisation de la Résistance à Strasbourg. Par l'intermédiaire de mon ami Albert HORNUNG de Barenbach, ancien rédacteur de la Direction des Postes de Strasbourg que les Allemands avaient renvoyés à la suite de son incarcération au Camp de Schirmeck en 1943, Mr. Freyss fut mis en rapport avec des spécialistes des transmissions, MM. MULLER et MELLINGER des P.T.T. de Strasbourg, qui firent le service d'un poste de T.S.F. clandestin en vue d'établir la liaison avec les correspondants en France.

Pendant ma disparition, je vins une fois à Wisches, ce fut le 22 Novembre 1944, pour voir ma femme, en cachette. Je revins à Strasbourg en me faisant conduire par la voiture même du "Polizeipräsident" de Strasbourg qui fut d'une grande amabilité envers moi.

Faits Divers

Selon pièces à conviction, les dossiers de la Gendarmerie allemande de Wisches disent à mon sujet:

"élément francophile, sa femme de vaut pas mieux, est soupçonné être en relation avec les terroristes des Vosges."

Au moment où le garde-forestier de Hersbach, Mr. FERRY prit la fuite, je partis en plein jour avec un camion de l'armée allemande (WH) pour mettre en sécurité le mobilier que je conduisis chez la parenté sous le nez même de la Gendarmerie. Je démontai la moto de Ferry et la mis en sécurité chez moi, en pièces détachées.

En résumé, malgré l'obligation faite aux commerçants d'entrer à l'Opferring, je ne fis jamais partie de ces candidats au parti nazi. Je n'ai été d'aucune formation allemande, ni D.A.F. (Deutsche Arbeitsfront), ni N.S.K.K. (conducteurs auto du parti nazi). Pendant 2 ans mon atelier a été fermé pour qu'il ne travaillât pas pour l'occupant. Ce ne fut que plus tard, que je travaillais un peu, au ralenti: je mis ainsi 8 mois à monter un générateur à gaz pauvre, alors que j'aurais pu faire le travail en 4 semaines.

Mon débit à essence me fut fermé. Il me fut défendu de travailler pour des particuliers, il me fut défendu de faire des réparations nécessaires à la maison d'Hersbach et à ma propre maison, cependant que d'autres,

plus souples, purent se monter et profiter largement de la conjoncture du guerre.

Sabotages

A un camion Chevrolet, j'ai monté la roue avant gauche sans mettre le roulement à billes. Résultat: panne grave à Sélestat.

Dans la boîte de vitesses de la voiture d'un lieutenant je mis de la limaille de fer. Des sabotages nombreux furent ainsi effectués sur les véhicules militaires en réparation à mon atelier.

J'ai pris au hasard les faits les plus saillants qui sont venus à mon esprit, car la période de l'occupation fut si dure et si énervante par moments, que plus d'un parmi nous perdit la tête, à force de tension nerveuse permanente, à laquelle mit fin l'arrivée des Libérateurs.

Certificat de résistance de René STOUVENEL.
Archives d'Alain STOUVENEL.

FORCES FRANÇAISES DE L'INTERIEUR
Sous-ROUPE ALSA
O. R. A.
CERTIFICAT DE RESISTANCE

Le Chef d'Escadron de Réserve KILBER-MARCHEL,
ancien Commandant des Forces Françaises de l'Intérieur
d'Alsace et des G.R.A. certifie que:

Le Lieutenant de Réserve STOUVENEL René
né le 7 Avril 1906 à KILCHES, Mos-Rhin

a fait partie de la Résistance Alsacienne dès 1941, (Groupe affecté à "La Organisation de la Résistance de l'Armée".)
Chef d'une importante Filière d'évasion de prisonniers de Guerre et d'Alsaciens réfractaires à travers la Ligne des Vosges il administrait également de nombreux courriers de renseignements vers l'F.I. alsacien Stationné à LYON.
En 1943, il se vit confier l'organisation de la Résistance du Secteur de la Vallée de la BRUNHE et devint Chef des F.F.I. de ce Secteur.
Il commanda personnellement le Corps-Franc de la Haute Vallée de la Brunhe qui assura et protégea chaque fois le Passage clandestin des Officiers Français en Alsace pendant l'occupation ennemie (Missions en Alsace des : Lieutenant-Colonel D'ORNET, du Commandant MARCHEL, du Capitaine LIVIERE.)
Il prit part au moment de la Libération aux Combats de son Secteur et se rendit d'innombrables Services tant militaires que civils.
Le Lieutenant de réserve STOUVENEL, fut pendant la Guerre de 1940 à 1945 une des figures les plus modestes et les plus marquantes de la Résistance Alsacienne. Patriote de très grande classe, il a toujours fait l'admiration de ses Chefs.

Strasbourg le 1er Septembre 1945

Le Chef d'Escadron de Réserve
KILBER-MARCHEL
ancien Commandant des Forces Françaises
de l'Intérieur d'Alsace et des Groupes
Mobiles d'Alsace
(Groupe affecté à l'O.R.A.)

M. Kily, M. Mureau



Transcription de l'attestation originale (Archives d'Alain STOUVENEL).

Forces Françaises de l'Intérieur
Sous Région Alsace
O.R.A.

Certificat de Résistance

Le Chef d'Escadron de Réserve KIBLER-MARCEAU, ancien commandant des Forces Françaises de l'Intérieur d'Alsace et des G.M.A. certifie que :

Le Lieutenant de Réserve STOUVENEL René,
Né le 2 avril 1906 à Wisches, Bas-Rhin

a fait partie de la Résistance Alsacienne dès 1941, (Groupement affecté à l'Organisation de la Résistance de l'Armée.)

Chef d'une importante filière d'évasion de prisonniers de guerre et d'Alsaciens Réfractaires à travers la Ligne des Vosges il achemina également de nombreux courriers de Renseignements vers l'E.M.alsacien stationné à Lyon.

En 1943, il se vit confier l'organisation de la Résistance de la Vallée de La Bruche et devint Chef des F.F.I. de ce secteur.

Il commanda personnellement le Corps Franc de la Haute Vallée de La Bruche qui assura et protégea chaque fois le passage clandestin des Officiers Français en Alsace pendant l'occupation ennemie (Missions en Alsace des: Lieutenant-Colonel d'ORNANT, du Commandant MARCEAU, du Capitaine RIVIERE.)

Il prit part au moment de la Libération aux Combats de son Secteur et a rendu d'Innombrables Services tant militaires que civiles.

Le Lieutenant de réserve STOUVENEL, fut pendant la guerre de 1940 à 1945, une des figures les plus modestes et des plus marquantes de la Résistance Alsacienne. Patriote de très grande classe, il a toujours fait l'admiration de ses Chefs.

Strasbourg le 1^{er} septembre 1945.

Le Chef d'Escadron de Réserve
KIBLER – MARCEAU

Ancien Commandant des Forces Françaises de l'Intérieur d'Alsace et des Groupes Mobiles d'Alsace.
Groupements affectés à l'O.R.A.

Signé: KIBLER - MARCEAU

7^{me} COLONNE D'ALSACE

Réseau F.F.C. « MARTIAL »
1940-1945

La Croix d'Alsace est décernée à

Monsieur STOUVENEL René (Capitaine Robert)

Chef du Corps Franc de la Vallée de la Bruche

né le 2 Avril 1906 à Wisches - Bas-Rhin

Membre du Réseau, en souvenir de 4 longues années de lutte commune pendant lesquelles
« nous n'avons jamais douté » de la Patrie pour que Vive l'Alsace et que Vive la France.



Enregistré sous le N° 11

Le Chancelier:

Henri MEHR

Le Fondateur et Chef du Réseau:

Paul DUNGLER



Marcel KIBLER
Militaire

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE MÉDAILLE DE LA RÉSISTANCE FRANÇAISE



PAR DÉCRET DU 25 Août 1946

Vu l'ordonnance N° 42, du 9 Février 1945, du Général de Gaulle, Chef de la France Combattante,

Président du Comité national français, instituant une Médaille de la Résistance française ;

Vu l'ordonnance du 7 Janvier 1944, relative à l'attribution de la Médaille de la Résistance française,

LA MÉDAILLE DE LA RÉSISTANCE FRANÇAISE A ÉTÉ DÉCERNÉE À

Monsieur **Stouvenel René** (avec rosette)

Vu, vérifié, scellé et enregistré N°286 CL
Le Grand Chancelier de l'Ordre de la Libération
Le Secrétaire
de la Commission Nationale
de la Médaille de la Résistance Française

Urantel



Fait à Paris, le 4 février 1949

Michel FERRY qui pourtant a passé plus de 978 personnes était resté humble et effacé, il ne se mettait pas en avant, il ne cherchait pas les honneurs, il pensait d'abord aux autres comme le montre le courrier du 10 mars 1945 adressé au Commandant MARCEAU où il demande une récompense ou une lettre de remerciements officiels pour des passeurs et pour le graveur, Jules SCHEIDECKER, qui lui avait fabriqué (entre autres) la machine à apposer le faux cachet de la préfecture des Vosges sur les fausses cartes d'identité.

Transcription de ce courrier suivi de l'original.

Michel FERRY
La Claquette- Rothau
(Bas-Rhin)

La Claquette le 10 mars 1945.

Mon Commandant,

Je vous envoie par la présente les états de service pendant la guerre que vous m'avez demandés. Je pense que c'est à peu près ce que vous voulez savoir. Seulement j'y mets la condition que ces états ne servent qu'à titre documentaire.

Si toutefois vous auriez l'intention de vous en servir pour me faire avoir une récompense ou une décoration, je vous prierais de ne rien faire à ce sujet, ce que j'ai fait, je le recommencerais demain s'il le fallait.

Je compte sur vous, mon Commandant, pour bien comprendre ma façon de voir. Je demanderai pour mes camarades dont les noms suivent, une récompense ou une lettre de remerciement officielle, car ils ont aussi passé des prisonniers et ont de ce fait risqué leur vie.

Comme vous m'avez une fois demandé de vous donner les noms des plus méritants, je vous les donne ci-dessous. Ils seraient certainement très touchés si leurs faits étaient reconnus.

Avec mes remerciements anticipés, veuillez agréer, Mon Commandant, mes bien sincères salutations.

LEDIG Hubert La Broque chez MALAPAIRE
HERMSDORF Albert La Claquette-Rothau (engagé volontaire)
MARCHAL Edmond Fréconrupt-La Broque
CHARPENTIER Albert Fréconrupt -La Broque
MARTIN François La Broque
BENOIT Henri Ranrupt
SCHEIDECKER Jules Solbach, graveur qui a fait tous les timbres FFI du Bas Rhin
VALENTIN Ernest La Claquette (actuellement dans un camp de concentration en Allemagne).

Copie de l'original du courrier du 10 mars 1945 adressé à Mon Commandant.
Archives de Michel FERRY.

Michel FERRY
LA CLAQUETTE - ROTHAU
(Bas-Rhin)

La Claquette, le 10 mars 1945

Mon Commandant,

Je vous envoie par la présente les états de service pendant la guerre que vous m'aviez demandés. Je pense que c'est à peu près ce que vous voulez savoir. Seulement j'y mets la condition que ces états ne servent qu'à titre documentaire.

Si toutefois vous auriez l'intention de vous en servir pour me faire avoir une récompense ou une décoration je vous prierais de ne rien faire à ce sujet, ce que j'ai fait je le recommencerais demain s'il le fallait.

Je compte sur vous, mon Commandant, pour bien comprendre ma façon de voir. Je demanderais pour mes camarades dont les noms suivent, une récompense ou une lettre de remerciements officielle, car ils ont aussi passé des prisonniers et ont de ce fait risqué leur vie.

Comme vous m'avez une fois demandé de vous donner les noms des plus méritants, je vous les donne ci-dessous. Ils seront certainement très touchés si leurs faits seraient reconnus.

Avec mes remerciements anticipés, veuillez agréer, Mon Commandant, mes bien sincères salutations.

LEDIG Hubert Labroque chez Malapaire
HERMSDORF Albert La Claquette - Rothau (engagé volontaire)
MARCHEL Edmond Fréconrupt - Labroque
CHARPENTIER Albert " " "
MARTIN François Labroque
BENOIT Henri Ranrupt
SCHEIDECKER Jules, Solbach, graveur qui a fait tous les timbres
F F I du Bas-Rhin
VALENTIN Ernest La Claquette (actuellement dans un camp de concentration en Allemagne).

Hubert LEDIG.

«Je soussigné Michel FERRY, certifie que Mr LEDIG Hubert, matricule n° 1534, né le 17 octobre 1922 à Rothau. Blessé dans les FFI à Laveline devant Bruyères légèrement à la cuisse le 30 octobre 1944 avec armes automatiques. Certificat délivré par le chef de centurie COLSON à Beauménil près de Bruyères concernant la blessure et la capture de 30 Allemands dont certificat ci-joint.

A quitté l'Alsace volontairement le 2 mai 1943, avec toute sa famille, femme et deux enfants dont un de un an, s'est fixé à Laveline, et a continué la résistance comme l'indique le certificat.

A participé à de nombreux passages de prisonniers jusqu'au 2 mai 1943, au-delà des Vosges.»

28 février 1947.

Lieutenant F.F.I. de la Vallée de la Bruche
Lieutenant des Volontaires du Rhin
Président du Comité de Libération de La Broque.

Je soussigné Michel F E R R Y, certifie
que Mr. LEDIG Hubert, Matricule N° 1534 né le 17 Octobre 1922
à Rothau. Blessé dans les F.F.I. à Laveline à/ Bruyères légè-
rement à la cuisse le 30 Octobre 1944 avec armes automatiques.
Certificat délivré par le Chef de Centurie COLSON à Beau-Ménil
près de Bruyères concernant la blessure et la capture de 30
allemands dont certificat ci-joint.

A quitté l'Alsace volontairement le 2 Mai
1943 avec toute sa famille, femme et deux enfants dont un de un
an, s'est fixé à Ban-de-Laveline, et a continué la Résistance
comme l'indique le certificat.

A participé a de nombreux passages de
prisonniers jusqu'au 2 Mai 1943 au delà des Vosges.

Très bon Français et très méritant.

Michel F E R R Y

La Claquette par Rothau / Bas-Rhin

Le 28 Février 1947.

Transcription de la copie du certificat de COLSON Maurice,
Chef de la centurie dont faisait partie LEDIG Hubert dans les Vosges.

Je soussigné COLSON Maurice, de son nom de guerre « Grand-Père », chef de Centurie, adjoint au Capitaine VICHARD, commandant le groupe de résistance de Corcieux certifie que :

LEDIG Hubert, né le 17 octobre 1912 à Rothau Bas-Rhin, faisait partie des F.F.I., groupe de résistance de Beauménil- Fiménil sous secteur de Corcieux depuis le 20 août 1943.

LEDIG Hubert a participé à de différents coups de mains qui seront relatés dans les mémoires du groupe de Corcieux.

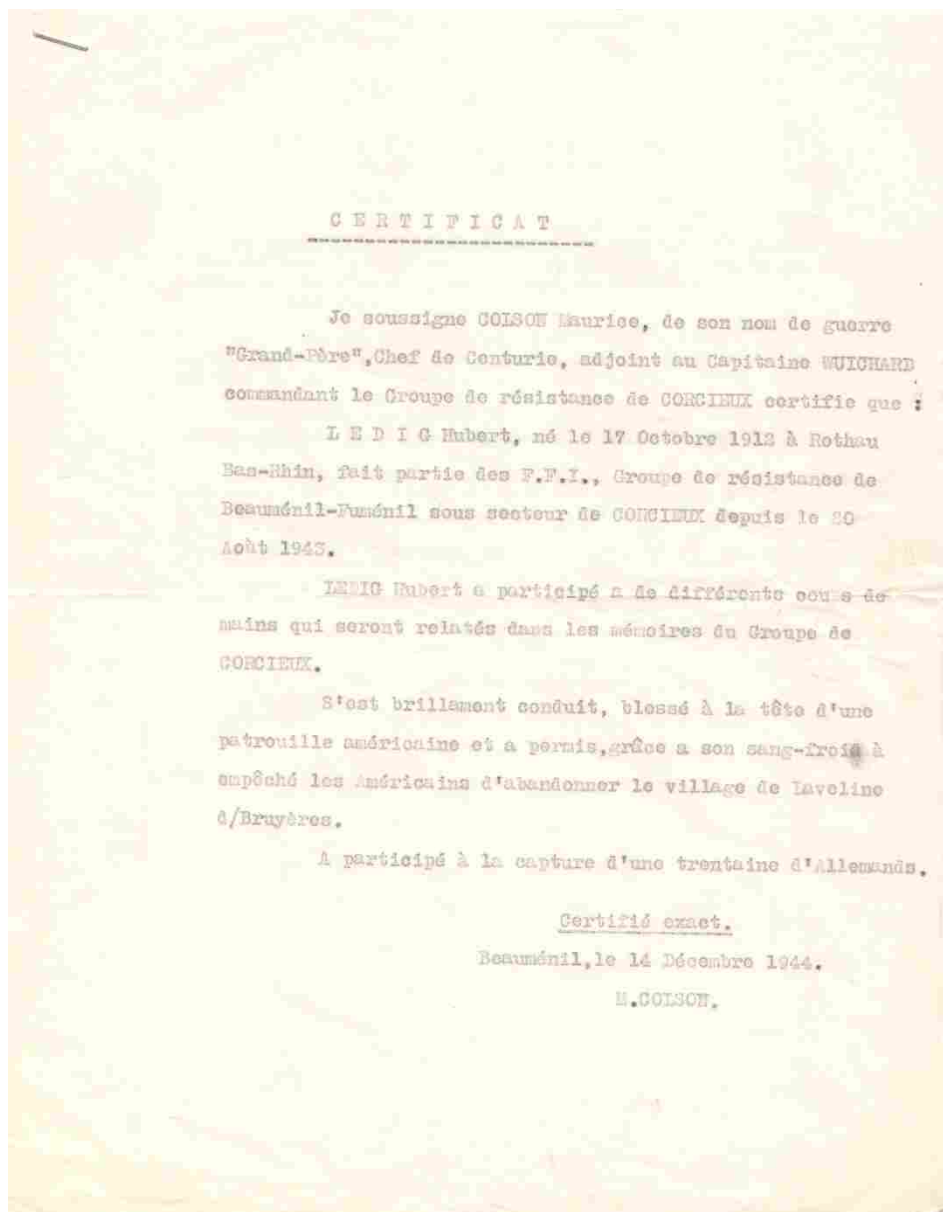
S'est brillamment conduit, blessé à la tête d'une patrouille américaine et a permis, grâce à son sang froid à empêcher les Américains d'abandonner le village de Laveline-devant-Bruyères.

A participé à la capture d'une trentaine d'Allemands.

Certifié exact.

Beauménil le 14 décembre 1944.

M.COLSON



Hubert LEDIG et Michel FERRY ont effectué en commun le passage de Robert MONIER le 1^{er} février 1943. Auparavant, Robert MONIER fut hébergé tour à tour chez Hubert LEDIG, Henri GROS et Michel FERRY avant de passer la frontière. Il a entretenu une correspondance amicale avec ses deux passeurs, comme le montre un courrier adressé par Robert MONIER à Michel FERRY le 15 août 45.

Michel FERRY a aidé au passage de la famille LEDIG lors de sa fuite le 2 mai 1943, Hubert LEDIG le relate dans l'article « Le chemin des passeurs » en page 236 dans la revue trimestrielle de l'hiver 91-92 de Saison d'Alsace numéro 114.

Photo de la page 236 (Revue n°114, Archives de Roland FERRY)

Madame Ledig intervient : «Il ne faut pas le dire à tes amis, sinon ils vont être jaloux d'avoir moins de cousins que nous».

Le danger était constant. Soupçons, dénonciations, ou mauvaises rencontres planaient sur les passeurs. Un jour, à Moussey, après être arrivé sans encombre, Hubert Ledig va rejoindre son contact, monsieur Odile. «J'arrive, dit-il, le temps de finir mon travail». Ledig remonte tranquillement le village quand, tout-à-coup, arrive en courant une femme qui crie : «Odile, Odile, la Gestapo !». Dans ces cas-là, la consigne était : «chacun pour soi». Hubert Ledig rejoint ses fugitifs. Ils ont tout juste le temps de se coucher derrière la fontaine puis se réfugient dans l'église, derrière l'autel, où ils restent cachés toute la journée. L'un d'eux, de peur de se faire prendre par la suite, glisse ses papiers dans une fente à cet endroit. (Ils y sont toujours, impossibles à récupérer...).

Le calme revient et les fuyards gagnent la France libre. Hubert Ledig retourne vers Albet. «J'avais toujours le cafard quand il fallait retourner chez les Allemands».

Le nombre de personnes emmenées variait. Parfois deux, parfois six ou sept.

Certains sont morts pendant la durée de la guerre, d'autres depuis, mais il arrive que l'un d'entre eux revienne pour le revoir. «Je n'ai jamais eu d'ennuis. Il y en avait qui avaient très peur ; il fallait passer avec des gars qui avaient de la chance. Moi j'ai toujours eu de la chance. Une seule fois, au retour, j'ai vu un douanier. Il montait vers moi sur le chemin. Moi j'étais plus haut dans le tournant, il ne m'a pas vu, je suis tranquillement parti sur le côté et j'ai attendu qu'il passe, puis j'ai recommencé à descendre». Au bout de quelques temps d'activité, Hubert Ledig s'est associé avec un passeur, Michel Ferry, pour des raisons de sécurité. C'est lui qui l'a accompagné quand, avec sa famille et d'autres personnes, il s'est sauvé en mai 1943. Ses allées et venues devenaient un peu trop voyantes et il devenait dangereux de rester dans la vallée.

«Quand on s'est sauvé avec ma femme et les gosses, la petite avait cinq ans. C'était la moins fatiguée de tous. 2 mai 1943, 4 heures à 4 heures et demie, au point du jour. On était treize ensemble. Michel Ferry nous a accompagnés jusqu'à la frontière. Il fallait qu'il retourne chez lui à La Claquette pour qu'on le voie le matin. Ça commençait à faire mal ces histoires-là. Mon fils avait dix-huit mois et je lui avais construit une hotte avec un couvercle pour le porter sur le dos et essayer de passer inaperçu. Deux jours avant de partir, j'étais allé me promener avec lui pour voir comment ça allait pour lui dans la hotte. A chaque fois que je fermais le couvercle il se mettait à pleurer. J'ai pas pu l'utiliser. En rentrant je l'ai cassée et je l'ai fait brûler pour que les Allemands ne comprennent pas qu'on était parti. Vous pensez bien qu'ils m'avaient à l'œil. Depuis le temps. S'ils l'avaient retrouvée en venant chez moi, ils auraient compris qu'on était parti».

Quand on lui parle de son courage et qu'on évoque sa bonté, Hubert Ledig, sans

Un exemplaire de la revue trimestrielle de l'hiver 91-92 de Saison d'Alsace numéro 114 a été découvert dans la bibliothèque de Michel FERRY.

Il y a inscrit de nombreux commentaires et précisions à plusieurs endroits en marge du témoignage d'Hubert LEDIG transcrit dans le paragraphe « Le chemin des passeurs ».

Michel FERRY précise entre autre, que c'est chez sa cousine « Joséphine BLAISON de Moussey » qu'Hubert LEDIG a été hébergé avec sa femme et ses enfants pendant un certain temps.

Il ajoute que parmi les personnes passées en commun avec lui ce jour là, il y avait également
Henri GROS d'Albet,
les gosses dans une hotte,
le maitre d'école,
BRONNER,
..... de Russ,
un marchand de fromage de Rosenviller,
SIFFERT avec sa femme....

François MARTIN de La Broque dit Hans CHAMENTOU.

« Michel FERRY certifie que Mr François MARTIN né le 10 juin 1898 à La Broque (Bas-Rhin) que dès la première heure, Mr François MARTIN a fait partie de la résistance, a pour sa part logé et nourri de nombreux prisonniers et réfractaires de la Wehrmacht, les conduisant ensuite au-delà de la frontière à travers bois. (Senones et Moussey Vosges).

Soupçonné par la Gestapo de ses nombreux passages, il fut arrêté le 22 novembre 1943 et interné à Schirmeck jusqu'au 4 mars 1944. Bien qu'ayant été martyrisé à plusieurs reprises, il nia avoir passé des prisonniers et avoir des complices, ce qui nous permis de continuer le passage.»

Le 9 mars 1955

A T T E S T A T I O N

Je soussigné, FERRY Michel demeurant à La Claquette
commune de Labroque Bas-Rhin.

Lt. F.F.I. chef de secteur de la Haute Vallée de la
Bruche. Craix de guerre - Médaille de la Résistance.

Homologué: Référence : I.M.N. 407 FFCI/ADM.
du 17 Avril 1947 N° 89161.

Certifie que Mr MARTIN François, né le 10 Juin 1898
à Labroque Bas-Rhin demeurant à Labroque 11 Rue Laroche (Schirmeck)

Dès la première heure, Mr MARTIN a fait parti de la
résistance, a pour sa part logés et nouris de nombreux prisonniers
et réfractaires de la Wehrmacht, les conduisaient ensuite au de la
de la frontière à travers bois. (Senones et Moussey Vosges.)

Soubçonné par la Gestapo de ses nombreux passages
il fut arrêté le 22 Novembre 1943 et interné à Schirmeck jusqu'au
4 Mars 1944. bien qu'ayant été martirisé à plusieurs reprises il
nia avoir des complisses, ce qui nous permis de continuer le passage.

La Claquette, le 9 Mars 1955.

Ernest VALENTIN de Maisonneuve La Claquette qui a été dénoncé, interné au camp de Schirmeck puis déporté à Ravensbruck d'où il est revenu en piteux état.

« Ernest VALENTIN né le 22 avril 1912 à La Claquette, commune de La Broque a passé plusieurs fois la frontière avec des prisonniers et des Alsaciens. A été arrêté le 6 octobre 1944, soupçonné d'avoir passé des prisonniers et de détenir des armes à feu. Il connaissait la filière d'évasion des prisonniers et bien qu'ayant subi de , les mains et les pieds liés, il n'a rien révélé. Il fut emmené en Allemagne à l'approche des alliés et y est resté jusqu'au 28 avril 1945.»

(Le 27 février 1947).

VALENTIN Ernest, né le 22/4/12 à La Claquette
Commune de La Broque.

Mobilisé en 1939 à Luneville au 8^e Dragon 3^e
Escadron, libéré en Septembre 1940.

A passé plusieurs fois la frontière avec des
Prisonniers et Alsaciens.

A été arrêté par la Gestapo le 6 Octobre 1944
soupçonné d'avoir passé des prisonniers et de détenir des
armes à feu.

Il connaissait la filière de l'évasion des pri-
sonniers et bien qu'ayant subi le supplice de
les mains et les pieds liés, il n'a rien révélés.

Il fut emmené en Allemagne à l'approche des
Alliés y est resté jusqu'au 28 Août 1945.

Le 27 Février 1947.

Ernest VALENTIN.

«Arrêté par les Allemands le 6 octobre 1944. Motifs: francophile, accusé d'avoir des armes et d'être en relation avec le maquis.

Bien qu'ayant été martyrisé pour livrer les autres passeurs, il n'a jamais rien révélé. Evacué en Allemagne au camp de Haslach (Bade), délivré le 9 avril 1945 par les armées françaises.»

Michel FERRY *sur. chef de Section*
Lieutenant des Volontaires du Rhin
La Claquette poste Rothau (Bas-Rhin)

Certifie que

Monsieur VALENTIN Ernest,
Né le 22 Avril 1912 à La Claquette: grade 2e
classe

~~Service actif~~ *1 an*
~~Service guerre~~ *1 an*
arrêté le 6 Octobre par les Allemands (motif)
Francophile, accusé d'avoir des armes et d'être
en relation avec le maquis, interné au camp de
Schirmeck. Bien que ayant été martyrisé *pour* *conservant*
les autres passeurs il n'a jamais rien révélé.
Evacué en Allemagne au camp de Haslach (Bade),
délivré le 9 Avril 1945 par les armées Fran-
çaises. Il est rentré chez lui le 26 Avril
1945. Très bon patriote a Participé a de nom-
breux passages de prisonniers et jeunes Als-
aciens.

Très méritant.

Le lieutenant chef de la résistance.

[Signature]

Charlotte BIERSOHN née RECEVEUR qui sous une fausse identité allait jusqu'en Allemagne chercher des prisonniers de guerre dans leur stalag pour les ramener chez elle à Russ avant de leur faire passer la frontière quelques fois seule. Mais elle les confiait aussi assez souvent à Michel FERRY qui leur faisait passer la frontière seul ou parfois secondé d'Emile RECEVEUR (frère de Charlotte) ou de Charlotte elle même.

Extrait du paragraphe « l'épopée des passeurs ».

L'article a été écrit par Jacques GRANIER suite au témoignage de Michel FERRY.

Il est paru dans les Dernières nouvelles d'Alsace du 29 juin 1964 dans une rubrique appelée: « L'épopée des passeurs d'Alsace ».

Les pages 10 et 11 du dossier original offert par Jacques GRANIER à Michel FERRY suivent cette transcription de ces mêmes pages.

« Car la filière d'évasion ne se contentait pas de faire passer des prisonniers à travers la frontière des Vosges. Quelque fois elle allait les chercher jusque dans les camps de prisonniers à Berlin ou même au-delà. Et là il faut souligner le rôle de Charlotte RECEVEUR, aujourd'hui, Mme Charlotte BIERSOHN de Russ. Elle prenait le train sous une identité d'emprunt, traversait l'Allemagne de part en part jusqu'au stalag qui lui était désigné et s'ingéniait toujours pour remettre des faux papiers au prisonnier dont la famille avait contacté la filière*(1). La plupart du temps elle reprenait le train avec lui et le ramenait jusqu'à Russ. La nuit suivante Michel FERRY lui faisait passer la frontière des Vosges. A Moussey ou à Senones, il le mettait au train ou le confiait à un camionneur des établissements LAEDERICH. Il l'enfermait dans une caisse de filature, au milieu des tubes ou des canettes de coton et le convoyait ainsi jusqu'à Saint-Dié, Epinal ou Lunéville.

« La Charlotte, quelle brave fille, poursuit M.FERRY. Tenez, je me souviens d'un jeune marié qui était boulanger à Moyenmoutier. Il s'appelait, je crois, Gilles EMONET. Son épouse était venue nous*(1) trouver toute éplorée. Son mari faisait partie d'un commando de prisonniers et travaillait chez un agriculteur dans les environs de Berlin. Ne vous en faites pas, madame, nous vous le ramènerons lui avons-nous dit. Charlotte prenait le premier train et quelques jours plus tard Gilles EMONET frappait à ma porte. Le lendemain à deux heures du matin j'étais avec lui à l'hôtel GIESY à Senones et j'appelais Mme EMONET au téléphone. Nous avions convenu d'une phrase « votre paquet est arrivé ». Je n'oublierai jamais sa joie quand elle arrive quelques instants plus tard. Cela nous consolait de tous nos efforts et nous faisait oublier tous les dangers.»

Des précisions sur cette évasion ont été données par Michel FERRY en 1990.

Francette KOMMER a transcrit quelques passages de cette interview.

« Un jour, à l'hôtel de Senones, Etienne*(2) dit à son frère Michel: « Il faut que tu puisses chercher EMONET de Moyenmoutier qui est dans un stalag près de Berlin ».

Charlotte RECEVEUR allait les chercher là-bas.

Si ces hommes ne voulaient pas revenir, elle en ramenait d'autres.

Elle en a amené de Paris, de Marseille.

Michel a demandé à la femme EMONET, qui était jeune mariée, une photo, le nom et la date de naissance de son mari.

La femme a tout apporté.

-Quand pouvez-vous le chercher ?

-Je ne sais pas encore, cela dépend quand Charlotte pourra y aller.

Michel demanda à Charlotte d'aller chercher le dénommé EMONET.

Il lui donna son signalement complet et une fausse carte d'identité, le lieu et le numéro du stalag».

-J'irai demain ou après demain dit Charlotte.

EMONET travaillait chez un marchand de vin.....

Elle est revenue avec trois hommes, deux sont repartis par le train.

EMONET a dormi chez Michel sur le plancher.....

Arrivés à Senones, chez JESE (GIESY), Michel a demandé qu'on cache EMONET dans une chambre, car il était connu, son beau-père était boulanger, on ne devait pas le voir.

Puis Michel a téléphoné à la femme d'EMONET pour lui dire que le paquet était arrivé.

Il a semblé à Michel qu'elle était tombée devant son téléphone car il n'a plus rien entendu.

Il y a 5 kilomètres de Senones à Moyenmoutier.

En 10 minutes, la femme était là en vélo.

On lui a indiqué dans quelle chambre se trouvait son mari. Elle était heureuse.

Michel qui était connu de tous les gendarmes de Senones a demandé à l'un d'eux:

« J'ai un type qu'il faut emmener ce soir à Moyenmoutier.»

Le gendarme dit: -« Je viens avec, je prends une pèlerine qu'on mettra sur son dos, personne ne viendra nous embêter».

La femme, elle, s'en est retournée à vélo.

C'est comme cela qu'EMONET est rentré chez lui.

Retournés chez JESE, Michel et le gendarme ont fait la nouba toute la nuit. Michel n'est rentré chez lui que le lendemain.

Voici quelques précisions que je connais pour les avoir entendues dire par mon grand-père.

- (1) Mon grand-père Etienne, (frère de Michel FERRY) garde forestier d'Hersbach-Wisches, évadé d'Alsace avec toute sa famille la nuit du 20 au 21 octobre 43, était en contact avec le boulanger LALEVEE de Moyenmoutier qui lui rendait bien des services et qui lui avait parlé de la grande peine de sa fille mariée avec Gilles EMONET peu avant son départ en Allemagne comme prisonnier de guerre.
- (2) Etienne FERRY en a parlé à son frère lorsqu'ils se sont retrouvés à Senones, chez l'Emile*(3), à l'occasion d'un de ses nombreux passages d'évadés, c'est ainsi que le contact s'est établi entre Michel FERRY et l'épouse de Gilles EMONET.
- (3) L'Emile s'avérant être Emile GIESY appelé aussi JESE ou JESI, hôtelier restaurateur à Senones et qui était un relais de la filière des passeurs dont grand-père Etienne et mon papa Jean faisaient déjà partie en Alsace bien avant qu'ils ne soient obligés de s'enfuir.

Extrait du paragraphe « l'épopée des passeurs », photos des pages 10 et 11 du dossier original écrit par Jacques GRANIER suite à une interview de Michel FERRY. (Archives de Gisèle HATET fille de Michel FERRY).

- 10 -

- "En 1943 et en 1944 nous commençons à avoir une certaine expérience et le matériel ne manquait pas".

M. Ferry ouvre un tiroir de son bureau. Il est bourré de documents, de "vrais" fausses cartes d'identité et d'un véritable attirail de tampons gras et de tampons secs.

- "Tenez, celui-là c'est le Jules Scheidecker de Bollbach qui l'avait fabriqué. Il travaillait dans un atelier de gravure de Strasbourg. Vous pensez s'il a été soigné. Il est plus vrai que nature! Avec ça nous fournissions à chaque réfractaire de faux papiers parfaitement en règle. Ils pouvaient traverser toute l'Allemagne sans être inquiétés".

Car la filière d'évasion ne se contentait pas de faire passer les prisonniers à travers la frontière des Vosges. Quelques fois elle allait les chercher jusque dans les camps de prisonniers à Berlin ou même au-delà. Et là il faut souligner le rôle de Charlotte Receveur, aujourd'hui, Mme Charlotte Biersohn de Russ. Elle prenait le train sous une identité d'emprunt, traversait l'Allemagne de part en part jusqu'au Stalag qui lui était désigné et s'ingéniait toujours pour remettre de faux papiers au prisonnier dont la famille avait contacté la filière. La plupart du temps elle reprenait le train avec lui et le ramenait jusqu'à Russ. La nuit suivante Michel Ferry lui faisait passer la frontière des Vosges. A Senones il le mettait au train ^{ou} ~~et~~ le confiait à un comionneur des établissements Lederich. Il l'enfermait dans une caisse de filature, au milieu des tubes ou des canettes de coton et le convoyait ainsi jusqu'à Saint-Dié, Epinal ou Lunéville.

- "La Charlotte quelle brave fille, poursuit M. Ferry. Tenez, je me souviens d'un jeune marié qui était boulanger à Moyenmoutier. Il s'appelait, je crois, Gilles Emon^{net}~~net~~. Son épouse était venue nous trouver toute éplorée. Son mari faisait partie d'un commando de prisonniers et travaillait chez un agriculteur dans les environs de Berlin. Ne vous en faites pas, ma~~dame~~, nous vous le ramènerons lui avons nous dit. Charl^{otte}~~otte~~ prenait le premier train et quelques jours plus tard Gilles Emonnet frappait à ma porte. Le lendemain à deux heures du matin j'étais avec lui à l'hôtel Giessy à Senones et j'appelais Mme Emonnet au téléphone. Nous avions convenu d'une phrase "votre paquet est arrivé". Je n'oublierai jamais sa joie quand elle arriva quelques instants plus tard. Cela nous consolait de tous nos efforts et nous faisait oublier tous les dangers".

[A l'assaut du STRUTHOF]
"le boulot est formidable"

En 1943, quand le maquis des Vosges s'est constitué, Michel Ferry en était un des agents de liaison. Les passages à travers les Vosges se sont alors intensifiés. Dans la vallée de la Bruche, le "réseau Martial" prenait corps de semaine en semaine ; quelques Anglais avaient été parachutés avec des armes et du matériel radio. Désormais le contact était établi avec Londres et les Allemands prenaient de sérieuses précautions quand ils se risquaient dans les forêts.

Le débarquement de Normandie fit naître dans la Vallée un espoir insensé. Sur les pentes du Struthof des milliers de déportés attendaient l'heure de la libération. Chaque jour ils mouraient par centaines, aussitôt remplacés par d'autres convois qui débarquaient quotidiennement en gare de Rothau.

Le journal « Les Dernières Nouvelles d'Alsace » a fait paraître le 29 juin 1964, la première partie de « l'épopée des passeurs d'Alsace » de Jacques GRANIER.

On y retrouve les 11 autres pages de la transcription faite par Jacques GRANIER du témoignage de Michel FERRY.

Albert CHARPENTIER de Fréconrupt.

« Albert CHARPENTIER né le 15 octobre 1908 à Fréconrupt a passé de nombreux prisonniers et jeunes Alsaciens au-delà des Vosges. A trompé les Allemands par son courage et son sang froid. Résistant de la première heure, très méritant.»

(Le 24 février 1947).

Michel FERRY

Lieutenant des Volontaires du Rhin

La cla guette poste Rotau (Bas-Rhin)

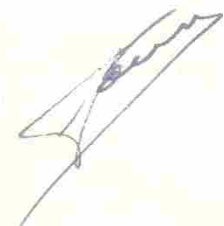
Certifie que

Monsieur CHARPENTIER Albert

Née le 15 Oct 1908 à Fréconrupt Commune de Labroque
sergent-Chef au Camp de Schirmeck nommé à TT le 15.2.
45. Année de service 18.mois
" de guerre 12 "

1^{re} Classe

Très bon Français a passé de nombreux prisonniers
et jeunes Alsaciens au delà des vosges a tromper
les Allemands par son courage et son sang froid
résistant de la première heure très méritant.



Henri BENOIT de La Salcée à Ranrupt.

« Mr Henri BENOIT né le 27 juillet 1897 à Saâles demeurant à La Salcée, commune de Ranrupt (Bas Rhin) a passé au péril de sa vie, plusieurs centaines de prisonniers et évadés de la Wehrmacht par La Salcée, Saâles, Lubine et Provenchères. A été interrogé à plusieurs reprises par la Gestapo concernant les évadés et la correspondance qu'il effectuait entre les deux zones. Nommé chef de village au mois d'août 1944, il faisait partie de la résistance depuis mai 1941.»
(Le 15 mai 1952).

BENOIT Henri, né le 27/7/97 à Saâles, demeurant à La Salcée commune de Ranrupt.

Il fut mobilisé en 39 au 23ème C.O.A. à Toul, démobilisé en Août 40.

Il a passé plusieurs centaines de prisonniers évadés de la Wehrmacht. La Salcée, Lubine, Saâles et Provenchères. Il a été ~~interrogé~~ à plusieurs reprises par la Gestapo concernant les évadés et la correspondance qu'il effectuait entre les deux zones. A été nommé chef de village au mois d'Août 1944 et faisait partie de la résistance depuis 1941 au réseau A.L. .

Le 26 Février 1947.

LE LIEUTENANT J.F.F.J.



Emile RECEVEUR de Russ.

ATTESTATION

Je soussigné,

Emile RECEVEUR, né le 25 mars 1914 à Russ et y domicilié, titulaire de la Croix de Guerre, déclare sur l'honneur avoir participé sous la conduite de Monsieur Michel FERRY de La Claquette et en compagnie de trois autres camarades décédés actuellement, au transfert des responsables de la Résistance Vosgienne et du maquis de Viombois Messieurs le Colonel d'Ornant, Monsieur le Commandant Marceau (M. Marcel KIBLER) le capitaine Jean RIVIERE (Jean ESCHBACH) jusqu'au P.C. des responsables de la Résistance alsacienne, la maison de campagne du Commandant FRANCOIS (M. Georges KIEFFER) à Grendelbruch sur la route venant de Russ et assuré aussi leur retour au travers de la frontière.

Cette mission a eu lieu deux fois au cours de l'été 1944.

Fait à Russ le 1er février 1993

E. Receveur

Vu pour la légalisation de la signature
de M. Emile RECEVEUR

A red circular stamp is visible, partially obscured by a handwritten signature in black ink. The signature appears to be a stylized 'E' followed by some illegible characters.

Lucien HUMMEL.

« Je soussignée BIERSOHN née RECEVEUR Charlotte, certifie sur l'honneur avoir travaillé avec Monsieur HUMMEL Lucien né le 17 février 1913 à Dambach La Ville (67) dans la résistance, dans le cadre des passages de la frontière.

Lorsque Monsieur HUMMEL Lucien a été lui-même mobilisé (fin août 1943) nous l'avons en compagnie de Monsieur Michel FERRY et de mon frère RECEVEUR Emile, fait passer la frontière à Salm en direction de Moussey-Senones (Vosges).

A la suite de quoi, les parents de Monsieur HUMMEL furent déportés à Breslau en Silésie (son père était alors âgé de 75 ans et sa sœur jumelle de 30 ans)».

(De Charlotte BIERSOHN née RECEVEUR le 5 mai 1969)..

C E R T I F I C A T.

Je, soussignée, BIERSOHN née RECEVEUR Charlotte,
titulaire de la Médaille de la Résistance avec Rosette, Médaille des
Passeurs, Croix d'Alsace (Réseau Martial) certifie sur l'honneur
avoir travaillé avec Monsieur HUMMEL Lucien né le 17 février 1913 à
Dambach la Ville (67) dans la Résistance dans le cadre des passages
clandestins de la frontière.

Lorsque Monsieur HUMMEL Lucien a été lui-même mobilisé
(fin août 1943) nous l'avons en compa nie de Monsieur Michel FERRY
Président des Passeurs de la Vallée de la Bruche, Médaille Militaire,
Médaille de la Résistance, Croix de Guerre,
et de mon frère RECEVEUR Emile, fait passer la frontière
à Salm en direction de Moussey-Senones (Vosges)

A la suite de quoi , les parents de Monsieur HUMMEL
furent déportés à Breslauen Silésie (son père était alors âgé de
75 ans et sa sœur jumelle de 30 ans)

Etabli le présent Certificat pour valoir ce que doit .

RUSS , le 5 Mai 1969

La Claquette, le 5 Mai 1969

Vo pour la légitimation de la
signature de
.....
Sous le
La Mairie.

Joseph THOMAS agent de chemin de fer à Rothau a été un auxiliaire précieux de Michel FERRY. Il a été aussi aide passeur occasionnellement.

Transcription d'un extrait du témoignage de Michel FERRY. L'original suit.

« Monsieur Michel FERRY. Lieutenant des FFI. Chef de la Résistance de La Broque.

Témoignage en faveur de Monsieur Joseph THOMAS, agent de chemin de fer à Rothau.

Je jure sur l'honneur que ce qui suivra est l'exacte vérité.

Je connais Monsieur THOMAS depuis bien avant la guerre et comme voisin, j'étais bien souvent en relation avec lui.

En ce qui concerne ses sentiments politiques, je puis affirmer qu'il était toujours un loyal Français de la Résistance.

Dès 1941, j'ai commencé à passer des prisonniers d'Alsace en France et plus tard des Alsaciens refusant de servir l'Allemagne et même des familles entières. Dans ces actions, Monsieur THOMAS m'était toujours un auxiliaire très dévoué et précieux, et longtemps seul à connaître mon trafic. Vers le mois de juin, les prisonniers venaient en si grand nombre que je devais partir dès fois 3 fois par semaine, de sorte que mon absence était de 4 journées par semaine. Comme je tenais un garage que les allemands utilisaient bien souvent, mon absence continuelle aurait certainement suscité des soupçons. Alors Monsieur THOMAS s'est fait porter malade pour pouvoir me remplacer le cas échéant. De cette façon, il a été plus de 2 ans sans travailler pour les Allemands. Pendant les courts moments qu'il devait reprendre le travail, de temps à autres, il me ramenait très souvent des prisonniers descendus en gare de Rothau. Monsieur THOMAS m'a quelques fois accompagné pour m'aider à passer les premières lignes de la zone interdite.

Le passage de prisonniers nécessitait un certain matériel, comme fusil, revolver, cartouches, cartes d'identité en blanc, cachets et matrices servant à faire les fausses cartes ainsi que les brassières des FFI. Vivant moi-même continuellement sur le qui-vive, vu mes actions clandestines, je ne pouvais pas garder tout ce matériel chez moi. C'est encore à THOMAS que je me suis adressé pour cacher tous ces nécessaires. Comme ce matériel m'était nécessaire à toutes heures de la journée et de la nuit, Monsieur THOMAS se tenait toujours à mon entière disposition. Je tiens à préciser que les fausses cartes d'identité étaient établies au domicile de Monsieur THOMAS.

D'autre part le camp du Struthof avait réquisitionné mes deux pompes à essence et en a fait un dépôt de gasoil. Avec l'aide de Monsieur THOMAS, j'ai soutiré des pompes mêmes, 250 à 350 litres par mois. Je précise que seul je n'aurais pas pu le faire et seulement avec le concours de Monsieur THOMAS nous avons pu saboter la machine de guerre allemande. De tout ce qui précède, il va de soi, que Monsieur THOMAS n'avait certainement aucune idée allemande, car comme je l'ai démontré plus haut, il risquait non seulement sa tête, mais celle de toute sa famille.».....

La Claquette le 4 décembre 1944..

Monsieur Michel F E R R Y - Lieutenant des F.P.I.
Chef de la Résistance de LA BROQUE

Témoignage en faveur de Monsieur Joseph T H O M A S,
agent de chemins de fer à ROTHAU.

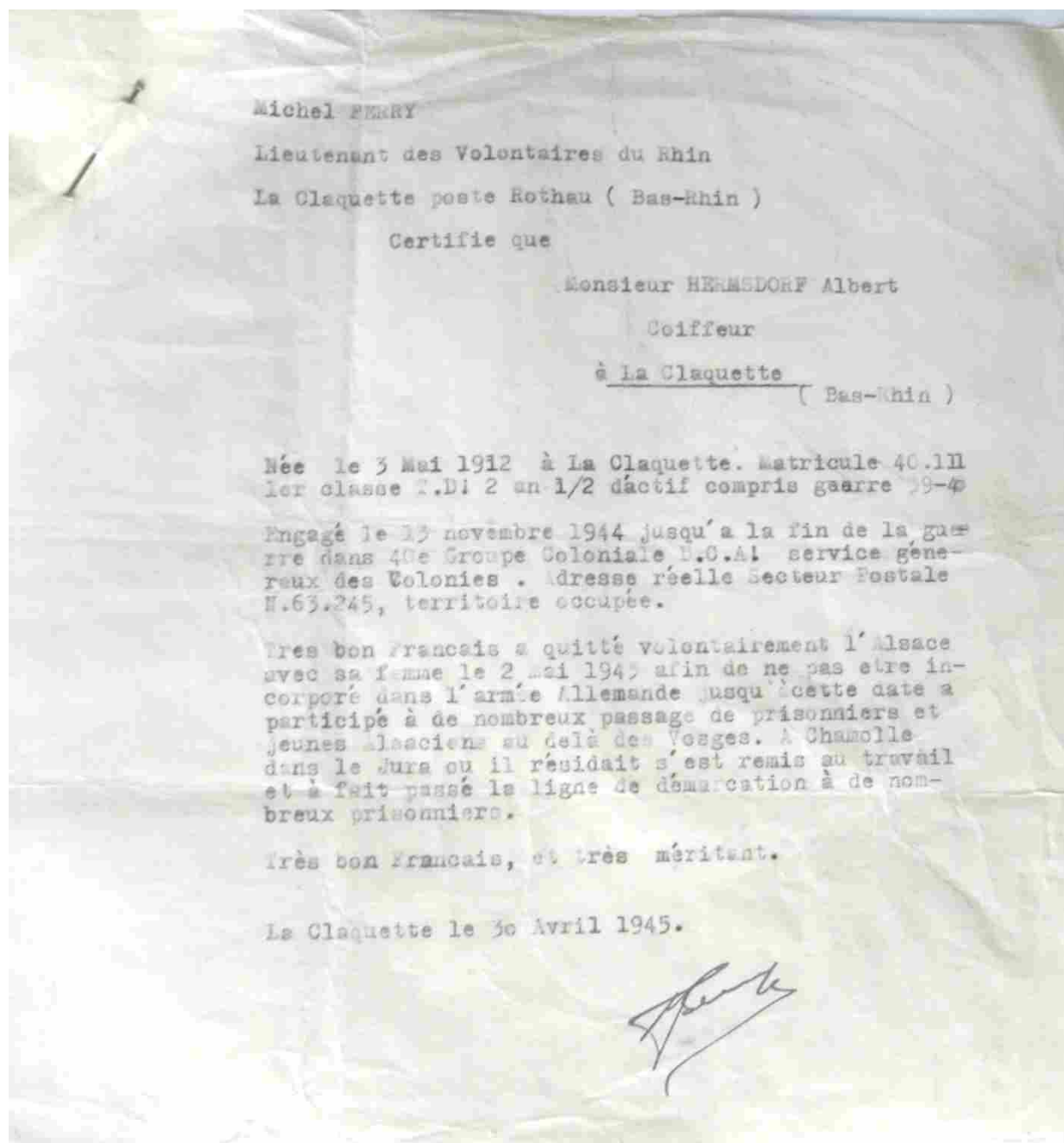
Je jure sur mon honneur que ce qui suivra est l'exacte vérité.

Je connais Monsieur Thomas depuis bien avant la guerre et comme voisin j'étais bien souvent en relations avec lui.
En ce qui concerne ses sentiments politiques, je puis affirmer qu'il était toujours un loyal français de la résistance.
Dès 1941 j'ai commencé à passer des prisonniers d'Alsace en France et plus tard des alsaciens refusant de servir l'Allemagne et même des familles entières. Dans ces actions Monsieur Thomas m'était toujours un auxiliaire très dévoué et précieux, et longtemps seul à connaître mon trafic. Vers le mois de juin les prisonniers venaient en si grand nombre que je devais partir des fois 3 fois par semaine, de sorte que mon absence était de 4 journées par semaines. Comme je tenais un garage que les allemands utilisaient bien souvent mon absence continuel aurait certainement suscitée des soupçons. Alors Monsieur Thomas s'est fait porter malade pour pouvoir me remplacer le cas échéant. De cette façon il a été plus que deux ans sans travailler pour les allemands. Pendant les courts moments qu'il devait reprendre son travail de temps à autre il me ramenait très souvent des prisonniers descendus en gare de Rothau. Monsieur Thomas m'a quelques fois accompagné pour m'aider à passer les premières lignes de la zone interdite.
Le passage de prisonniers nécessitait un certain matériel, comme fusil, revolver, cartouches, cartes d'identités en blanc, cachets et matrices servant à faire les fausses cartes ainsi que les brassards des "F.I". Vivant moi-même continuellement sur le qui-vive, vu mes actions clandestines je ne pouvais pas garder tous ce matériel chez moi. C'est encore à Thomas que je me suis adressé pour cacher tous ces nécessaires. Comme ce matériel m'était nécessaire à toutes heures de la journée et de la nuit, Monsieur Thomas se tenait toujours à mon entière disposition. Je tiens à préciser que les fausses cartes d'identités étaient établies au domicile de Monsieur Thomas.
D'autre part le Camp du Struthof avait réquisitionné mes deux pompes à essence et en avait fait un dépôt de gazoil. A l'aide de Monsieur Thomas j'ai soustrait des pompes memes 250 à 350 litres par mois. Je précise que seul je n'aurais put le faire et seulement avec le concours de Monsieur Thomas nous avons put saboter la machine de guerre allemande.

Albert HERMSDORF La Claquette.

« Michel FERRY certifie que Albert HERMSDORF né le 3 mai 1912 à La Claquette, coiffeur domicilié à La Claquette, membre actif de la résistance alsacienne a passé depuis mars 1942 de nombreux prisonniers évadés et jeunes Alsaciens à travers la frontière, au-delà des Vosges, risquant ainsi continuellement sa vie. Il a dû quitter l'Alsace avec toute sa famille le 2 mai 1943 afin de ne pas être incorporé dans l'armée allemande. Arrivé à Chamolle dans le Jura où il résida, s'est remis au travail, a fait passer la ligne de démarcation à nouveau à de nombreux prisonniers».

(Le 30 avril 1945).



« Michel FERRY certifie que Monsieur HERMDORF coiffeur domicilié à La Claquette, commune de La Broque (Bas Rhin) né le 3 mai 1912 à La Claquette, Matricule 40.111, 1^{ère} classe T.D. 2 ans ½ d'actif compris guerre 39-40.

Membre actif de la résistance alsacienne a passé depuis mars 1942 de nombreux prisonniers évadés et jeunes Alsaciens à travers la frontière, au-delà des Vosges, risquant ainsi continuellement sa vie.

A dû quitter l'Alsace avec toute sa famille le 2 mai 1943 afin de ne pas être incorporé dans l'armée allemande. Arrivé à Chamolle (Jura) où il résidait, s'est remis au travail, a fait passer la ligne de démarcation à nouveau à de nombreux prisonniers.

Très bon Français, très méritant».

Lieutenant des F.F.I. de la vallée de la Bruche.
Lieutenant des Volontaires du Rhin.
Président du Comité de Libération de La Broque.

Je soussigné Michel FERRY, certifie que,
Monsieur HERMDORF Albert, coiffeur, domicilié
à La Claquette, Commune de La Broque, (Bas-Rhin)
né le 3 mai 1912 à La Claquette, Matricule 40.111
1^{ère} classe T.D. 2 ans 1/2 d'actif compris guerre
39-40.

Membre actif de la résistance Alsacienne, a pas-
sé depuis mars 1942 de nombreux prisonniers évadés
et jeunes Alsaciens à travers la frontière au delà
des Vosges, risquant ainsi continuellement sa vie.

A dû quitter l'Alsace avec toute sa famille le
2 mai 1943 afin de pas être incorporé dans l'armée
allemande, arrivé à CHAMOLLE (Jura) où il résidait
s'est remis au travail, a fait passer la ligne de
Démarcation à nouveau à de nombreux prisonniers.

Très bon Français, très méritant.

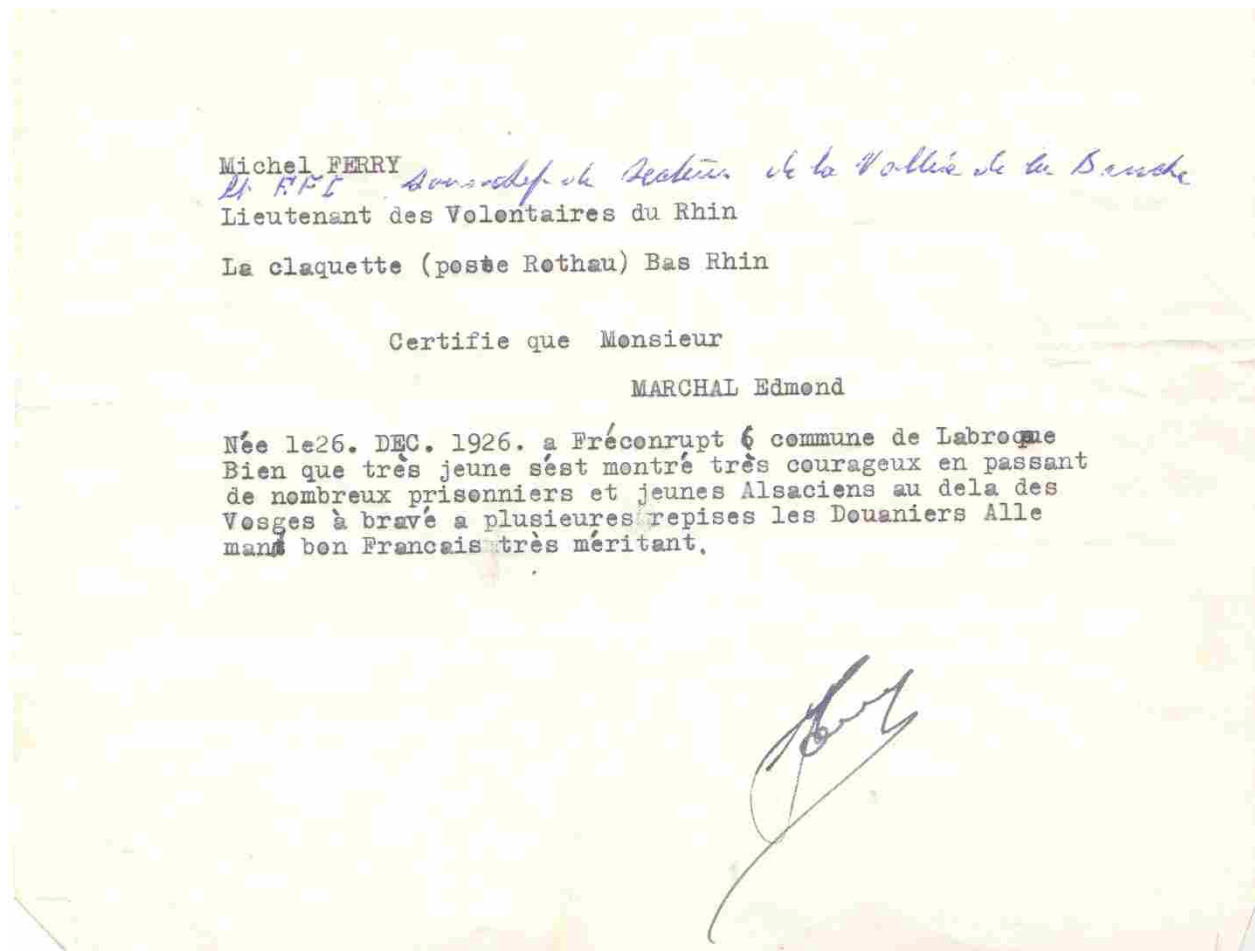
La Claquette, le 20 juin 1945.



LE LIEUTENANT F.F.I.

Edmond MARCHAL de Fréconrupt.

«Edmond MARCHAL né le 26 décembre 1926 à Fréconrupt commune de La Broque, bien que très jeune, s'est montré très courageux en passant de nombreux prisonniers et jeunes Alsaciens au-delà des Vosges. A bravé à plusieurs reprises les douaniers allemands. Bon Français très méritant.»



Charles LEYPOLD brigadier forestier habitant la maison forestière de Salm.

« Charles LEYPOLD, né le 12 août 1901 à Belfosse, ayant pendant l'occupation allemande le poste de brigadier forestier à Salm, à 1h 1/2 de la frontière, c'est-à-dire qu'il avait toutes les facilités de rendre de grands services. Il a conduit lui-même beaucoup de prisonniers jusqu'à la frontière. Il a toujours été pour moi un auxiliaire précieux, m'indiquant les heures des patrouilles des douaniers et souvent se trouvant aux endroits les plus difficiles afin de me prévenir s'il y avait du danger ou de m'indiquer si la route était libre. Il était au courant de toute mon activité et m'a rendu de signalés services tant pour les prisonniers que pour le maquis ».

24 février 1947.

Lieutenant des F.F.I. de la Vallée de la Moselle
Lieutenant des Volontaires du Rhin
Président du Comité de Libération de la Broque

Le sous-signe F E R Y Michel, certifie que
Mr. LEYPOLD Charles, brigadier-forestier, né le 12 août 1901
à Belfosse a fait l'occupation de la Rhénanie, Caporal, le 4
Avril 1941 jusqu'au 14 Avril 1945.

Au cours de toute l'occupation allemande le
poste de brigadier-forestier à Salm à 1h 1/2 de la fron-
tière, c'est à dire qu'il avait toutes les facilités de ren-
dre de grands services. Il a conduit lui-même beaucoup de
prisonniers jusqu'à la frontière. Il a toujours été pour moi
un auxiliaire précieux, m'indiquant les heures de patrouilles
des douaniers et souvent se trouvant aux endroits les plus
difficiles afin de me prévenir si il y avait du danger ou de
m'indiquer si la route était libre. Il était au courant de
toute mon activité et m'a rendu de signalés services tant pour
les prisonniers que pour le maquis.

Très méritant, bon Français.

Michel FERRY
La Claque/ Rothau (Mos.-Rhin)

Le 24 Février 1947.

Etienne FERRY d'Hersbach, Bas-Rhin. (Bureau des Archives des Victimes des conflits, Service Historique de la Défense, Ministère de la Défense à Caen).

« Je soussigné STOUVENEL René, demeurant à Wisches (Bas-Rhin) certifie que Monsieur Etienne FERRY, agent technique des Eaux et Forêts, demeurant à Hersbach, a pendant les années 1940 à 1943 hébergé dans sa maison et ensuite passé de l'autre côté de la frontière et, ceci à plusieurs reprises, des prisonniers de guerre français évadés que je lui ai confié. »
Wisches, le 15 mars 1959.

Je soussigné STOUVENEL René, demeurant à WISCHES (Bas-Rhin)
certifie que Monsieur Etienne FERRY, Agent technique des Eaux et
Forêts, demeurant à HERSBACH, a pendant les années 1940 à 1943
hébergé dans sa maison et ensuite passé de l'autre côté de la fron-
tière et, ceci à plusieurs reprises, des prisonniers de guerre
français évadés que je lui ai confié.-

Wisches, le 15 mars 1959



Prosper CHARLIER de Wisches commis de coupe et Etienne FERRY étaient des amis inséparables de longue date.

J'ai découvert en mars 2012, en lisant les pages 21 et 22 du livre « Cinq uniformes pour gagner une guerre de Germain RODY », le sens des bribes de conversations entendues dans mon enfance entre Prosper CHARLIER et mon grand père lors de ses visites à Hersbach ou de nos visites à Wisches.

Quelques noms de personnes revenaient souvent dans leurs conversations.

Aujourd'hui, je comprends qu'il s'agissait de passeurs ou d'hébergeurs faisant partie de la même filière qu'eux: Paul BATLOT, les PIERREL, les frères GERARD, MATHIEU, abbé MELINE, abbé PENNERATH, un Victor de Celles (apparenté à mon grand-père) et un autre Victor, (ami de Prosper CHARLIER), sœur MARIANNETTE*, famille GIRARD, CLARTE, WEILL, les amis de Libé-Nord.....

Des noms de lieux revenaient souvent: Le Donon, Raon-sur-Plaine, Raon-les-Leau, Lac de La Maix, Luvigny, Vexaincourt, Allarmont, Celles-sur-Plaine, Raon-l'Etape...



Etienne FERRY et Prosper CHARLIER à Wisches. « Retour du lac de la Maix.1942 » (Archives de Pierre FERRY).

*J'ai découvert que Sœur MARIANNETTE est en réalité Sœur Marie-Annette de la Congrégation des Sœurs du Très Saint Sauveur dites Sœurs de Niederbronn. Elle habitait à La Neuveville-les-Raon. Aux Archives Départementales des Vosges, un témoignage la cite comme ayant hébergé et convoyé des évadés envoyés par une filière d'évasion.

Je comprends maintenant que Prosper CHARLIER et mon grand père Etienne FERRY ont été des maillons alsaciens d'une chaîne d'évasion menant les évadés depuis Hersbach jusqu'à Raon-sur-Plaine, Raon-les-Leau, Lac de La Maix, Luvigny, Vexaincourt, Allarmont, Celles sur-Plaine, Raon-l'Etape ect. Des passeurs ou des convoyeurs vosgiens à qui ils confiaient leurs évadés les conduisaient vers le relais suivant de la filière.

Etienne FERRY avait été garde forestier au Windeck jusqu'en juin 1930 et connaissait de ce fait tous les sentiers forestiers du secteur, Prosper CHARLIER du fait de sa profession les connaissait également et tous deux avaient des amis côté vosgien à qui confier les évadés. Louise (épouse de Prosper CHARLIER) et Claire FERRY (ma grand-mère) voulaient sans cesse faire taire leur mari quand à table, ils parlaient résistance ou maquis. Mme CHARLIER disait: « aïe ! yo ! Arrêtez donc avec vos histoires de guerre, on en a assez bavé, nem donc Claire: on ne veut plus en entendre parler ! ».

Pierre CHARLIER, (le fils de Prosper et Louise CHARLIER) et Jean FERRY, (mon papa, fils d'Etienne) étaient nés le même jour de la même année et ils étaient allés ensemble au Reicharbeitsdienst au même endroit et avaient décidé ensemble de se soustraire à leur incorporation imminente dans la Wehrmacht..

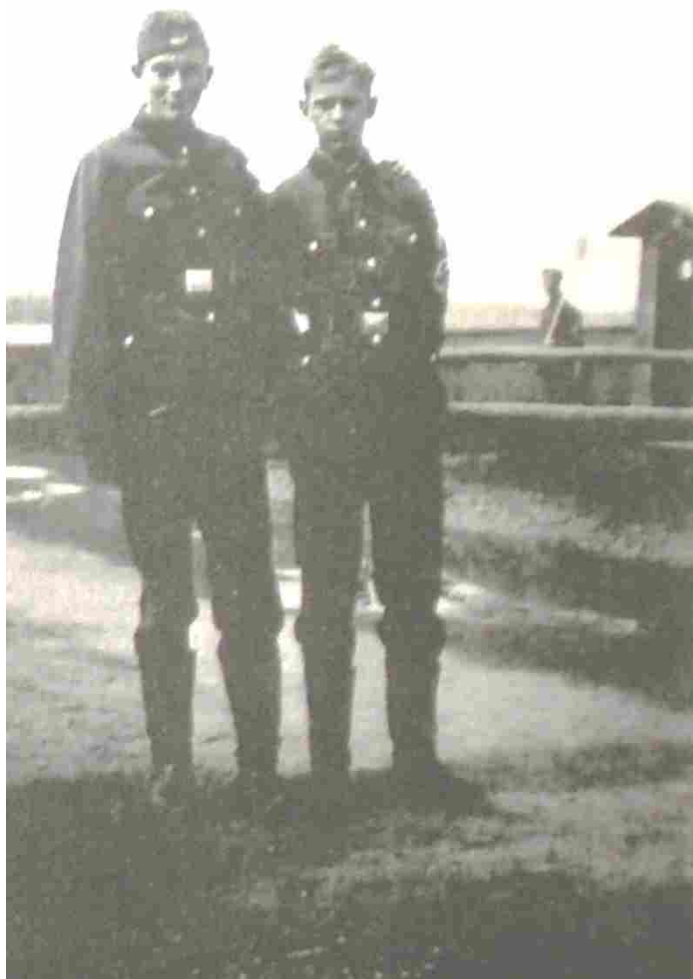
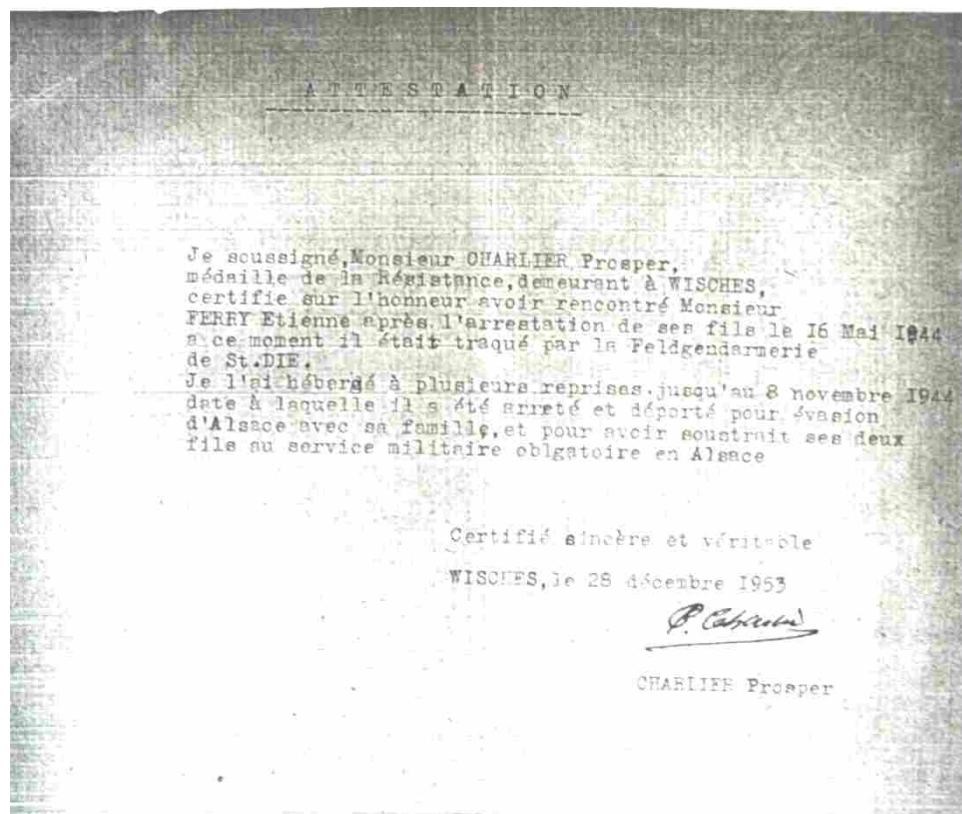


Photo de Jean FERRY et Pierre CHARLIER au Reicharbeitsdienst en août 1943.

Prosper CHARLIER s'est réfugié dans les Vosges avec son fils Pierre pour le soustraire à l'incorporation dans la Wehrmacht, tout comme l'a fait grand-père avec toute sa famille dans la nuit du 20 au 21 d'octobre 1943 afin d'éviter l'incorporation imminente de mon papa. A plusieurs reprises, entre le 17 mai 44 et le 8 novembre 1944, Prosper CHARLIER a hébergé mon grand-père, ma grand-mère et leur jeune fils, qui étaient alors traqués par les Allemands suite à leur fuite de Nompatelize où ils habitaient avec papa et le dernier fils depuis le 6 novembre 1943. Fuite rendue nécessaire après l'arrestation le 16 mai 1944, aux Rouges-Eaux de Taintrux de papa et de son frère aîné, qui lui était réfugié dans ce village.

Attestation de Prosper CHARLIER du 28 décembre 1953.

(Bureau des Archives des Victimes des conflits, Service Historique de la Défense, Ministère de la Défense à Caen).



Transcription de l'attestation.

« Je soussigné, Monsieur CHARLIER Prosper, médaille de la Résistance, demeurant à Wisches, certifie sur l'honneur avoir rencontré Monsieur FERRY Etienne après l'arrestation de ses fils le 16 mai 1944, à ce moment là il était traqué par la Feldgendarmerie de Saint-Dié. Je l'ai hébergé à plusieurs reprises jusqu'au 8 novembre 1944 date à laquelle il a été arrêté et déporté pour évasion d'Alsace avec sa famille et pour avoir soustrait ses deux fils au service obligatoire en Alsace ».
Wisches, le 28 décembre 1953.

Louise CHARLIER l'épouse de Prosper et leur fille qui avait alors 21 ans ont été arrêtées et déportées suite à la fuite d'Alsace du chef de famille et du fils, Pierre CHARLIER, alors considéré comme déserteur de la Wehrmacht.

Témoignage de Suzanne RUBRECHT née MASSON de Hersbach, la transcription suit.

Madame RUBRECHT Suzanne.

27 avril 2012.

Je connais l'Histoire de la famille FERRY d'Hersbach, quand ils sont partis pour les Vosges par une nuit terrible de pluie et de vent.

Cette famille faisait partie de la filière des passeurs, mais il faisait cela discrètement et peu de gens le savait.

A l'époque, nous avions un petit café à Hersbach et un matin, un homme est rentré chez nous et a commandé un café. En voyant son allure j'ai de suite pensé qu'il était un prisonnier évadé. Il faisait encore nuit et nous ne fermions pas les portes comme maintenant. Il était rentré par hasard et me demande si je ne sais pas comment il pourrait passer la frontière. J'ai cherché une géographie, mais on ne pouvait pas voir grand-chose là-dessus.

Alors je lui ai dit : « est ce que je peux vous faire confiance »?

-« Oui absolument » !

J'aurais pu me tromper mais je lui ai fait confiance et je l'ai envoyé chez Monsieur FERRY à la Maison Forestière.

Quelques jours après, Monsieur Etienne FERRY est venu au café et m'a dit tout simplement :-« C'est fait ».

Il n'en a pas dit plus, pas de détails, mais il l'avait fait passer.

Les frères GERARD, Paul BATLOT, Prosper CHARLIER et Etienne FERRY se connaissaient, tous travaillant dans le bois. Les GERARD et Paul BATLOT étaient bûcherons et habitaient de l'autre côté. Mais ils avaient des schwerarbeit (des cartes de travail lourd), donc ils venaient assez souvent de ce côté: les GERARD allaient manger chez VINCENT et Paul BATLOT chez nous. Et ils se rencontraient chez nous avec Prosper CHARLIER et Etienne FERRY.

Paul BATLOT repartait souvent avec des personnes qui voulaient passer de l'autre côté, les GERARD également.

Un jour la bouchère de Hersbach a demandé à ma mère si elle connaissait quelqu'un qui pourrait faire passer de l'autre côté deux fils d'un boucher. Ma mère a demandé à Paul BATLOT s'il pouvait les prendre en repartant pour l'autre côté ; Il a dit : « qu'ils se tiennent prêts pour la semaine prochaine ! ». Alors ils sont venus et Paul BATLOT leur a fait passer la frontière et les a amené avec lui à Raon les L'eau. Ils ont festoyé avec le ravitaillement qu'ils avaient emporté dans leur rucksac. Ils ont dormi chez lui avant de partir plus loin.

Paul BATLOT a été au camp à Schirmeck parce qu'il s'est fait prendre comme passeur. On lui faisait passer des casse-croûtes par des ouvriers civils qui travaillaient dans la même équipe.

Une dame de Russ qui travaillait au camp m'a dit le jour où il devait être libéré, je suis venue l'attendre un peu plus haut que le camp et il est reparti à pied chez lui dans les Vosges. Il a continué à faire passer des gens et il a failli se faire à nouveau arrêter: il a dit aux Allemands venus le chercher : « attendez au moins que je m'habille ! », il est monté à l'étage, il a sauté par la fenêtre, ils ne l'ont pas eu. Il fauchait ses près au clair de lune.

La famille FERRY, fallait qu'elle parte, sinon, ils étaient tous arrêtés. Je savais qu'ils partaient pour les Vosges. Quand Jean et Etienne ont été amenés au camp parce qu'ils avaient été arrêtés dans les Vosges, je l'ai su par la même fille de Russ qui travaillait au bureau du camp de Schirmeck, elle ne collaborait pas, elle a arrangé bien des choses.

Elle m'avait dit : si tu vas à la gare de tel côté de la barrière tel jour à telle heure, tu verras passer Jean et Etienne. J'y suis allée et je les ai vu partir pour la déportation.

Rubrecht

Je connais l'Histoire de la famille FERRY d'Hersbach, quand ils sont partis pour les Vosges par une nuit terrible de pluie et de vent.

Cette famille faisait partie de la filière des passeurs, mais il faisait cela discrètement et peu de gens le savait.

A l'époque, nous avions un petit café à Hersbach et un matin, un homme est rentré chez nous et a commandé un café. En voyant son allure j'ai de suite pensé qu'il était un prisonnier évadé. Il faisait encore nuit et nous ne fermions pas les portes comme maintenant. Il était rentré par hasard et me demande si je ne sais pas comment il pourrait passer la frontière.

J'ai cherché une géographie, mais on ne pouvait pas voir grand-chose là-dessus.

Alors je lui ai dit : « est ce que je peux vous faire confiance »?

-« Oui absolument »!

J'aurais pu me tromper mais je lui ai fait confiance et je l'ai envoyé chez Monsieur FERRY à la maison forestière.

Quelques jours après, Monsieur Etienne FERRY est venu au café et m'a dit tout simplement :-« C'est fait ».

Il n'en a pas dit plus, pas de détails, mais il l'avait fait passer.

Les frères GERARD, Paul BATLOT, Prosper CHARLIER et Etienne FERRY se connaissaient, tous travaillant dans le bois. Les GERARD et Paul BATLOT étaient bûcherons et habitaient de l'autre côté. Mais ils avaient des schwerarbeit (des cartes de travail lourd), donc ils venaient assez souvent de ce côté: les GERARD allaient manger chez VINCENT et Paul BATLOT chez nous. Et ils se rencontraient chez nous avec Prosper CHARLIER et Etienne FERRY.

Paul BATLOT repartait souvent avec des personnes qui voulaient passer de l'autre côté, les GERARD également.

Un jour la bouchère de Hersbach a demandé à ma mère si elle connaissait quelqu'un qui pourrait faire passer de l'autre côté deux fils d'un boucher. Ma mère a demandé à Paul BATLOT s'il pouvait les prendre en repartant pour l'autre côté; Il a dit: « qu'ils se tiennent prêts pour la semaine prochaine! ». Alors ils sont venus et Paul BATLOT leur a fait passer la frontière et les a amené avec lui à Raon-les-L'eau. Ils ont festoyé avec le ravitaillement qu'ils avaient emporté dans leur rucksac. Ils ont dormi chez lui avant de partir plus loin.

Paul BATLOT a été au camp à Schirmeck parce qu'il s'est fait prendre comme passeur. On lui faisait passer des casse-croûtes par des ouvriers civils qui travaillaient dans la même équipe.

Une dame de Russ qui travaillait au camp m'a dit le jour où il devait être libéré, je suis venue l'attendre un peu plus haut que le camp et il est reparti à pied chez lui dans les Vosges. Il a continué à faire passer des gens et il a failli se faire à nouveau arrêter: il a dit aux Allemands venus le chercher: « attendez au moins que je m'habille! », il est monté à l'étage, il a sauté par la fenêtre, ils ne l'ont pas eu. Il fauchait ses près au clair de lune.

La famille FERRY, fallait qu'elle parte, sinon, ils étaient tous arrêtés. Je savais qu'ils portaient pour les Vosges. Quand Jean et Etienne ont été amenés au camp parce qu'ils avaient été arrêtés dans les Vosges, je l'ai su par la même fille de Russ qui travaillait au bureau du camp de Schirmeck, elle ne collaborait pas, elle a arrangé bien des choses.

Elle m'avait dit: si tu vas à la gare de tel côté de la barrière tel jour à telle heure, tu verras passer Jean et Etienne. J'y suis allée et je les ai vus partir pour la déportation.

Signature.

Les quelques souvenirs de paroles entendues de-ci de-là dans mon enfance m'ont donné des pistes de recherches, recherches qui me permettent aujourd'hui de dire que dès l'été 40 la famille Etienne FERRY de Hersbach a hébergé des prisonniers de guerre évadés qu'Etienne rencontrait lors de son travail de garde forestier ou qui lui étaient confiés par différentes personnes dont René STOUVENEL de Wisches, Benjamin STEGER et Suzanne MASSON de Hersbach.

Puis il les conduisait lui-même bien au-delà de la frontière en se faisant aider par ses deux fils aînés et plus particulièrement par Jean, mon papa qui avait alors 15 ans et demi et occasionnellement par Prosper CHARLIER de Wisches.

Il confiait aussi des prisonniers évadés à ses amis passeurs vosgiens: aux frères GERARD Roger, Maurice et Robert et à Paul BATLOT dont le travail permettait assez aisément le franchissement de la frontière.

Puis le réseau de Résistance-Est du Dr BAREISS constitué en début 41 a dirigé vers la maison forestière d'Hersbach des prisonniers de guerre Français et alliés évadés, arrivés à Strasbourg.

Un certificat du Dr BAREISS en faveur d'Etienne FERRY dit qu'il a fait partie du réseau Résistance-Est dès 1941. (Archives de Caen, certificat établi en mars 1952).

J'ai entendu grand-père parler du Dr BAREISS*(1) à plusieurs reprises. Même grand-mère (qui pourtant parlait rarement de la période de guerre) l'a cité une fois, quand elle m'a parlé des deux hommes, deux drôles de paroissiens, envoyés par un curé, ami du Dr BAREISS. Elle les avait fait dormir dans la pièce des pommes où ils avaient mangé un cageot entier de pommes encore vertes en jetant les trognons dans la cour derrière et le lendemain, ils avaient passé leur journée sur la tinette du fond de la cour.

Grand-père et papa ont également apporté leur aide à la filière de leur frère et oncle, Michel FERRY depuis Salm (en Alsace) jusqu'à Quieux (Vosges) ou de Salm jusqu'à Moussey (Vosges) jusqu'au 19 octobre 1943.

Et quand Etienne FERRY (avec sa famille) s'est évadé à son tour la nuit du 20 au 21 octobre 43, pour venir se réfugier à Moussey, puis à la Bourgonce et enfin habiter à Nompatelize, il a continué avec Jean à aider la filière des passeurs, cherchant des hébergeurs, des convoyeurs côté vosgien.

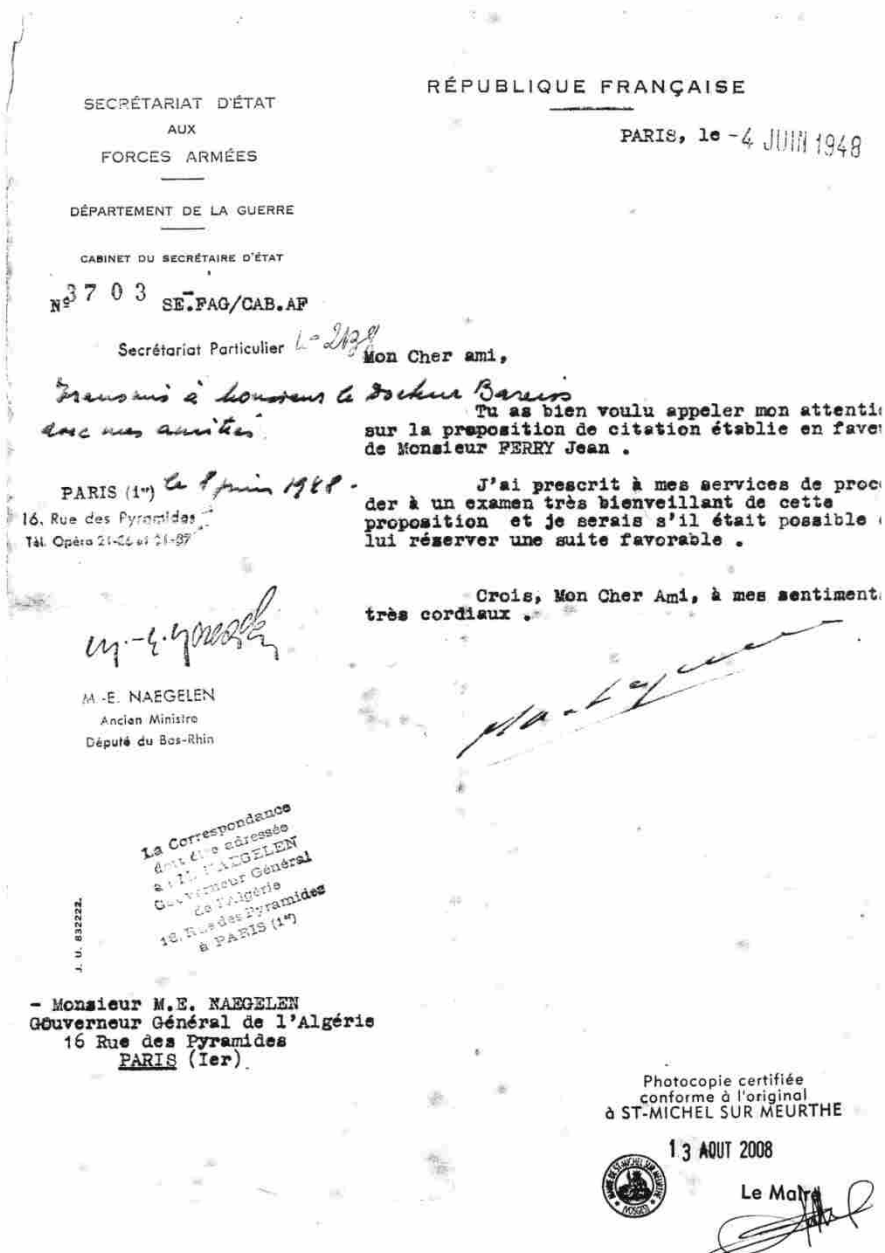
Grand-père et papa ont travaillé dans la résistance (entre autres) avec les Inspecteurs des Eaux et Forêts FRANCOIS et PELET qui s'occupaient du réseau de résistance forestière et des chantiers forestiers et qui camouflaient bon nombre de réfractaires.

Après l'arrestation de mon papa et de son frère aîné le 16 mai 1944, grand-père est revenu se réfugier à Moussey et aux alentours où il était alors en relation avec les aidants de la filière des passeurs côté vosgien dont Mr GRANJEON du génie forestier de Moussey et l'un de ses employés Roger MELINE de Commercy, ce dernier allant même jusqu'à Salm pour chercher des personnes en attente de passage.

*(1) J'ai recopié sur un site internet à propos du Docteur BAREISS:

« Le réseau Résistance-Est sera officiellement mis sur pied par le docteur Bareiss en avril 1941, il sera organisé dans toute l'Alsace, avec des ramifications en Moselle, dans les Vosges et jusqu'à Marseille. Il a pour mission le ravitaillement, l'hébergement et le passage de prisonniers de guerre français et alliés évadés, la transmission de renseignements sur Paris ou sur Londres, ainsi que la propagande anti-nazie et l'organisation de dépôts d'armes et de munitions. Mais le 16 juin 1942, Charles Bareiss sera arrêté et le réseau démantelé. »

Une conversation entendue un jour où grand-père et Prosper CHARLIER discutaient dans l'arrière cour de la maison forestière de Hersbach (vers 1951 ou 52) est restée mystérieuse pour moi jusqu'à la découverte en été 2008 du document ci-après.



Prosper CHARLIER avait dit ce jour là :

-« Même pas un bout de papier pour ton Jean ?... le Lieutenant et son ordonnance et les autres de 40, c'est pourtant bien lui et personne d'autre ! ...le gâteau pour les gros... des miettes, s'il en reste, pour les petits... »

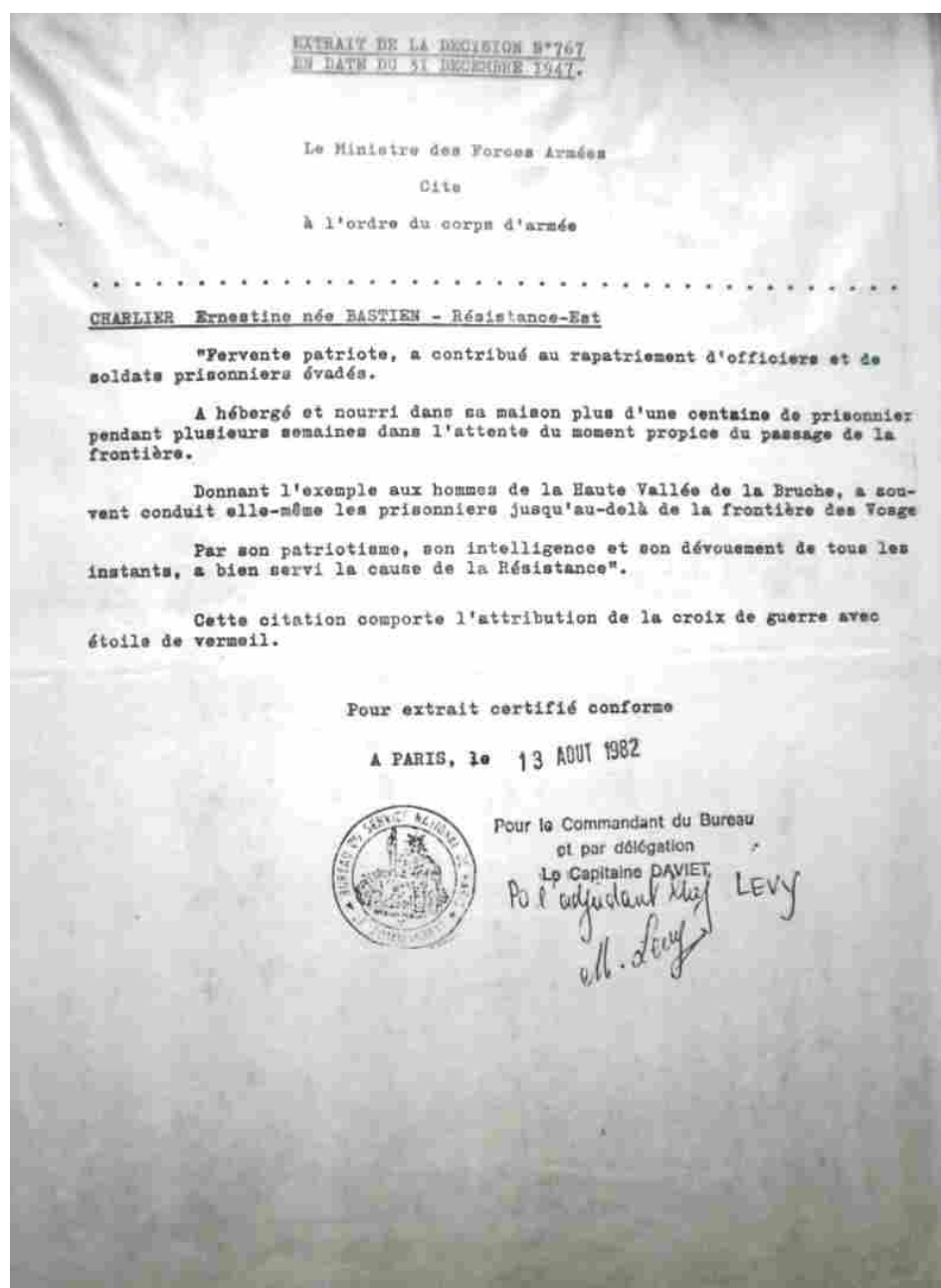
Jean FERRY n'a jamais eu de miettes, pas la moindre citation suite à ce courrier du 4 juin 1948 qui montre pourtant qu'il y a eu des échanges entre le demandeur (non connu) d'une citation en sa faveur et le cabinet de Marcel Edmond NAEGELEN ancien ministre de l'Education Nationale alors gouverneur général de l'Algérie ainsi que le Docteur Charles BAREISS qui avait été le chef du réseau de Résistance Est de début 1941 à juin 1942. J'aimerais bien découvrir les documents afférents à cette demande de citation, mais je ne sais pas dans quel endroit ce genre d'Archives est conservé.

Ernestine CHARLIER née BASTIEN,

sans lien de parenté connu de moi avec Prosper CHARLIER de Wisches. Elle habitait à Hersbach près de chez mon grand-père qui comme Michel FERRY disait d'elle qu'elle avait été courageuse pendant la guerre et qu'elle avait fait du bien à un certain nombre de prisonniers de guerre évadés et autres personnes qui devaient fuir l'Alsace.

Je la connaissais depuis toujours car petite fille je venais en vacances dans la maison forestière qui était voisine de la sienne, mais je ne savais pas dans le détail ce qu'elle avait fait de bien. Je l'ai rencontrée à plusieurs reprises entre 2008 et 2011. Après son décès, sa fille Lucienne DUMAS m'a permis de photographier des documents provenant des archives de sa maman.

Citation Extrait de la décision n° 767 en date du 31 décembre 1947.



Transcription de la décision n°767 ci-dessus.

Le Ministre des Forces Armées
cite
à l'ordre du corps d'armée

CHARLIER Ernestine née BASTIEN. RESISTANCE-EST

« Fervente patriote, a contribué au rapatriement d'officiers et de soldats prisonniers évadés. A hébergé et nourri dans sa maison plus d'une centaine de prisonniers pendant plusieurs semaines dans l'attente du moment propice du passage de la frontière. Donnant l'exemple aux hommes de la Haute Vallée de La Bruche, a souvent conduit elle-même les prisonniers jusqu'au-delà de la frontière des Vosges. Par son patriotisme, son intelligence et son dévouement de tous les instants, a bien servi la cause de la Résistance ».

Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec étoile de vermeil.
Pour extrait certifié conforme.
A Paris le 13 août 1982
Pour le Commandant du Bureau et par délégation
Le Capitaine DAVIET
P O l'adjudant chef LEVY



1947, le Général GRUSS décore Ernestine CHARLIER de la Croix de guerre avec étoile de Vermeil.

Extraits des pages 21 et 22 d'un album-souvenir au paragraphe « propos recueillis en décembre 2004 par Dany SCHITTER » suivi de la photo de ces deux pages. (Archives de Lucienne DUMAS).

Un premier passage.

Un soir de décembre 43, dans le train qui la ramène de Molsheim à Hersbach, son regard est attiré par un homme à l'allure singulière qui paraît mal à l'aise. Après quelques mots échangés, elle comprend à son accent et à son comportement qu'il est un prisonnier évadé. Sans hésiter, elle lui propose son aide et le ramène chez elle.

Ce soir là, son histoire de passeur commence.

Pendant 15 jours, elle héberge José CASTAGNE, un Corse, dans le grenier à foin et le nourrit en partageant le peu qu'elle possède.

Puis accompagnée de Marie Louise GANIERE, une petite orpheline de Hersbach de 17 ans, habitant le village, elle rencontre un bûcheron de Wisches qui lui indique un itinéraire pour quitter l'Alsace par le Donon.

La peur au ventre, avec leur fuyard, elles parcourent environ 28 km qui les séparent de la frontière à travers les montagnes, par les Anges, le Colberg, la route d'Abreschwiler, la haute vallées de la Sarre-Blanche, du côté de Raon.

Puis tout s'enchaîne.

Le deuxième passage a lieu en janvier 1944. En bas de la rue de La Gosse, deux hommes portant des casquettes de cheminots, attirent son attention. Elle ne s'est pas trompée: ils sont épuisés mais veulent passer la frontière. Pendant 10 jours, elle héberge chez elle le Normand Arsène MAES et le Belge Camille DELCOUR, évadés pour la 2^{ème} fois, puis elle les aide à s'enfuir.

La cadence des arrivées augmente. Elle accueille surtout des prisonniers de guerre évadés, quelques réfractaires à la Wehrmacht, des STO, des maquisards originaires de toutes les provinces françaises, des Belges, des Serbes, ce seront en tout 104 hommes et 2 jeunes filles russes qui ne veulent pas se séparer de leur chat.

Jusqu'en juillet 1944, Ernestine et son amie Marie-Louise accompagnent leur protégés en lieu sûr du côté de Raon.

Par après, elles les confient à un autre passeur habitant Fréconrupt, Mr Edmond MARCHAL qui a ouvert un autre passage menant de Salm à Moussey dans les Vosges.

Les voyages sont souvent pénibles, car il faut porter des sacs lourds, marcher la nuit en faisant le moins de bruit possible.

En général, elles quittent Hersbach vers 23h en passant derrière les vignes, rejoignent la carrière, se cachant derrière les wagons, empruntent le chemin du centre médical, longent le mur du camp de Schirmeck et arrivent par les ravines à Fréconrupt. Là Edmond MARCHAL prend le relais, il est environ 2h du matin.

Quelques souvenirs précis.

En juillet 44, Ernestine se rend à Strasbourg pour prendre contact avec 3 hommes. Olivier BRE, GONZALES et SANCHEZ. Le rendez-vous a lieu sur le pont KUSS. Habillés en cheminots, ils attendent et la suivent dans le train rempli d'Allemands. Pendant tout le voyage, elle essaie d'intéresser les soldats pour qu'ils évitent d'observer les personnes du wagon, entre autres les 3 évadés assis derrière elle.

Un jour, elle récupère un homme au visage ensanglanté. Il s'était caché sous un wagon mais en roulant, il avait été blessé par les caillasses de la voie qui lui giclaient à la figure.

Quelques fois un cheminot très courageux, Antoine SIMON de Mutzig, lui amène des « clients » qu'il cache dans sa locomotive. Ensemble, ils en sauveront une douzaine.

Aujourd'hui encore, Ernestine rend hommage aux cheminots qui l'ont aidée. A cette époque d'ailleurs, un véritable trafic de vêtements d'agent SNCF s'était monté: Mr CHARPENTIER venait rechercher les costumes de ceux qui attendaient leur tour. Elle a donné les sous-vêtements de son mari à tous ceux qui arrivaient souvent très mal vêtus.

A partir de juillet 44, une autre difficulté survient: elle doit héberger un Allemand dans une des trois chambres qu'elle possède. Heureusement, durant la journée, il travaille aux cuisines du cantonnement militaire et ne rentre que le soir pour dormir. Il ne se montre pas désagréable et, pour un bol de lait partagé, il apporte un peu de viande en remerciement. Lui aussi est très malheureux d'être en guerre, loin de sa famille et de son village.

Mais à partir de ce moment-là, il faut être doublement prudent et les évadés ne sortent plus de leur cachette le soir.

Un jour, se sentant surveillée, elle envoie son petit garçon de 7 ans pour chercher 3 personnes « déguisées » en cheminots.

4) Un premier passage.

Un soir de décembre 43, dans le train qui la ramène de Molsheim à Hersbach, son regard est attiré par un homme à l'allure singulière qui paraît mal à l'aise. Après quelques mots échangés, elle comprend à son accent et à son comportement qu'il est un prisonnier évadé. Sans hésiter, elle lui propose son aide et le ramène chez elle.

Ce soir-là, son histoire de passeur commence.

Pendant 15 jours, elle héberge José Castagné, un Corse, dans le grenier à foin et le nourrit en partageant le peu qu'elle possède.

Puis accompagnée de Marie- Louise Gagnière, une petite orpheline de Hersbach de 17 ans, habitant le village, elle rencontre un bûcheron de Wisches qui lui indique un itinéraire pour quitter l'Alsace par le Donon.

La peur au ventre, avec leur fuyard, elles parcourent environ 28 km qui les séparent de la frontière à travers les montagnes, par les Anges, le Colberg, le Fallenberg, la route d' Abreschwiller, la haute vallée de la Sarre- Blanche, du côté de Raon.

5) Puis tout s'enchaîne

Le deuxième passage a lieu en janvier 44. En bas de la rue de la Gosse, 2 hommes portant des casquettes de cheminots, attirent son attention. Elle ne s'est pas trompée : ils sont épuisés mais veulent passer la frontière. Pendant 10 jours, elle héberge chez elle le Normand Arsène Maes et le Belge Camille Delcour, évadés pour la 2ème fois, puis elle les aide à s'enfuir...

La cadence des arrivées augmente. Elle accueille surtout des prisonniers de guerre évadés, quelques réfractaires à la Wehrmacht, des S.T.O., des maquisards originaires de toutes les

provinces françaises, des Belges, des Serbes, ce seront en tout 104 hommes et 2 jeunes filles russes qui ne veulent pas se séparer de leur chat.

Jusqu'en juillet 44, Ernestine et son amie Marie- Louise accompagnent leurs protégés en lieu sûr du côté de Raon.

Par après, elles les confient à un autre passeur habitant Fréconrupt, Mr. Edmond Marchal qui a ouvert un autre passage menant de Salm à Moussesey dans les Vosges.

Les voyages sont souvent pénibles car il faut porter des sacs lourds, marcher la nuit en faisant le moins de bruit possible.

En général, elles quittent Hersbach vers 23 H. en passant derrière les vignes, rejoignent la carrière se cachant derrière les wagons, empruntent le chemin du Centre médical, longent le mur du camp de Schirmeck et arrivent par les ravins à Fréconrupt. Là, Edmond Marchal prend le relais, il est environ 2 H. du matin.

6) Quelques souvenirs précis.

En juillet 44, Ernestine se rend à Strasbourg pour prendre contact avec 3 hommes, Olivier Bré, Gonzalès et Sanchez. Le rendez- vous a lieu sur le pont Kuss. Habillés en cheminots, ils l'attendent et la suivent dans le train rempli d'Allemands. Pendant tout le voyage, elle essaie d'intéresser les soldats pour qu'ils évitent d'observer les personnes du wagon, entre autres les 3 évadés assis derrière elle.

Un jour, elle récupère un homme au visage ensanglanté. Il s'était caché sous un wagon mais en roulant, il avait été blessé par les caillasses de la voie qui lui giclaient à la figure. Quelques fois, un cheminot très courageux, Antoine Simon de Mutzig, lui amène des « clients » qu'il cache dans sa locomotive. Ensemble, ils en sauveront une douzaine.

Aujourd'hui encore, Ernestine rend hommage aux cheminots qui l'ont aidée. A cette époque, d'ailleurs, un véritable trafic de vêtements d'agents SNCF s'était monté : Mr Charpentier venait rechercher les costumes pour habiller ceux qui attendaient leur tour. Elle a donné les sous-vêtements de son mari à tous ceux qui arrivaient souvent très mal vêtus.

A partir de juillet 44, une autre difficulté survient : elle doit héberger un Allemand dans une des trois chambres qu'elle possède. Heureusement, durant toute la journée, il travaille aux cuisines du cantonnement militaire et ne rentre que le soir pour dormir. Il ne se montre pas désagréable et, pour un bol de lait partagé, il apporte un peu de viande en remerciement. Lui aussi est très malheureux d'être en guerre, loin de sa famille et de son village.

Mais à partir de ce moment- là, il faut être doublement prudent et les évadés ne sortent plus de leur cachette le soir.

Elle a gardé de l'argent français mais il faut le dépenser de l'autre côté des Vosges. Elle va donc faire des achats à St Dié... à bicyclette.

Un jour, se sentant surveillée, elle envoie son petit garçon de 7 ans pour chercher 3 personnes « déguisées » en cheminots.

Extraits de la transcription des confidences d'Ernestine CHARLIER recueillies personnellement entre 2009 et 2011.

« Quand mon mari s'est évadé le 14 août 1942, c'est Chris BACHER des Quelles, le père du Zep qui travaillait en forêt avec ses bœufs, qui l'a conduit jusqu'en haut près de la frontière en le déguisant en bûcheron.

C'était son idée à lui de choisir Mr BACHER pour le faire passer et je ne sais pas s'il en a fait passer beaucoup d'autres.

Après la frontière, il a fallu que mon mari se débrouille pour aller jusque dans l'Ain. »

« Je me suis doutée dès le début que tes grands-parents FERRY de la maison forestière, hébergeaient des prisonniers de guerre, des juifs ou des personnes qui voulaient partir et que Monsieur FERRY et ton père leur faisaient passer la frontière.

Mais je ne l'ai même pas dit à mon mari. »

« Ton père et ton grand-père m'en ont parlé un jour qu'on était sur les escaliers de la maison forestière. J'étais croyante et eux aussi, donc on se faisait confiance. C'était, je ne sais pas exactement quand, mais un peu après que mon mari se soit évadé. »

« Savais tu que ton père avait abandonné le cours complémentaire, pour ne pas avoir à saluer le drapeau nazi? Il a préféré aller travailler en scierie. Il aurait pu aller loin dans les études et avoir une bonne situation. »

« A l'école du village aussi, il y avait la montée du drapeau nazi et le matin tous les gamins autour qui étaient obligés de chanter en allemand le Deutschland über alles. C'était dur de voir et d'entendre ça. »

« Tu penses bien que ton père n'était pas enchanté quand il est revenu du conseil de révision: ils lui avaient dit qu'il pourrait faire un bon S.S, grand, fort, aux yeux bleus.

Pour partir au Reichsarbeitsdienst.... il n'avait pas du tout envie de partir. Je savais qu'il désertait un jour où l'autre. »

« Quand j'ai su que ta famille devait fuir au plus vite de l'autre côté (le 20 octobre 1943), j'ai eu de la peine mais ils n'avaient pas le choix, ils se seraient tous retrouvés en camp voir pire. J'ai senti le soir-là que ce serait bientôt à mon tour de guider les pauvres malheureux que je rencontrais et qui cherchaient du secours dans le village. J'ai effectué mon premier passage en décembre 1943, il s'appelait José CASTAGNIER »

« J'ai hébergé 104 hommes et 2 femmes.

Au début, c'est-à-dire de décembre 43 à juillet 44, j'en ai passé moi-même avec Marie Louise GAGNIERE de Hersbach (elle avait 17 ans), en direction de Raon en faisant un grand détour pour éviter les douaniers, puis après cette date, je les emmenais après le repas du soir jusque chez Albert CHARPENTIER à Fréconrupt et je rentrais bien vite chez moi. »

« Albert CHARPENTIER se chargeait de mes évadés pour les emmener à Salm. Quelques fois à Salm, il les faisait lui-même passer ou il les confiait à d'autres passeurs de la filière, à ton grand oncle Michel FERRY et à d'autres aussi, mais ça je l'ai su seulement longtemps après la guerre, pas avant. Moins on en savait à ce moment là, mieux c'était pour tous ».

« Je sais que dès fois Edmond MARCHAL qui était tout jeune, aidait à faire passer mes évadés. Un jour, je rencontre sa mère qui était toute inquiète et qui m'a dit:- soyez prudents, n'allez surtout pas faire tuer mon gamin avec vos passages de prisonniers! »

Ernestine CHARLIER est décédée le 5 septembre 2011 à 94 ans.

Pierre HUNG était un ami de mon papa rencontré vers 1941 à l'occasion de la remise d'un évadé en vue de passage en direction de Lubine. Lui aussi était passeur et s'est enfui dans les Vosges avec toute sa famille pour ne pas servir sous l'uniforme allemand. Sa fille aînée m'a confié des documents contenus dans les archives de son défunt papa dont les 4 feuilles suivantes écrites par Jean Claude KEMPF, transcripteur des interviews du 5 et 14 juin 2004 de Pierre HUNG: « Un Vosgien d'Alsace en 1939-45.

Transcription de ce témoignage suivie de la photo des 4 pages originales.

« Je suis né le 4 novembre 1921 à « La Grande Fosse » près de Saâles, dans la ferme de mon Grand-Père située sur l'ancienne frontière d'avant 1914.

Mon Papa s'appelait Pierre HUNG et ma Maman Lina DEPP d'Urbeiss dans le Bas-Rhin.

En 1934, mes parents ont emménagé à la « Ferme Caroline » au Hang à Bourg-Bruche sur le versant alsacien.

Nous vivions quasiment en autarcie, de bûcheronnage et d'un peu d'élevage de montagne.

En mai 1940, j'ai reçu par la Mairie mon ordre de convocation pour être incorporé, de même que mes camarades de la classe 1941. Nous avons donc été enregistrés à la Gendarmerie de Saâles avant de partir.

Nous avons pris la route avec l'abbé WEISS, qui avait été Lieutenant pendant la guerre de 14-18, et qui avait loué une voiture pour nous transporter. Le premier soir nous avons couché à Marnay en Haute-Saône.

Au bout de 7 jours, du fait des conditions de circulation très difficiles, nous sommes enfin arrivés Place Carnot à Lyon. Là nous nous sommes camouflés dans une cartonnerie en attendant l'arrivée imminente des troupes allemandes.

Ceci fait, les Allemands ont eu un peu de mal à s'organiser du fait de leur trop rapide victoire. La Kommandantur n'a été installée que 15 jours après. L'abbé WEISS et moi avons alors pris contact avec eux et l'abbé, connaissant bien leur mentalité, a obtenu pour notre groupe les papiers nécessaires pour que nous puissions rentrer chez nous en tant que civils.

Vers la mi-juillet, nous rentrons à la maison par Lons-le-Saulnier, Belfort, Val de Villé où nous voyons des milliers de prisonniers français croupir dans un champ entouré d'un seul barbelé.

Retour donc à Bourg-Bruche, qui du fait de sa localisation sur le versant alsacien, se trouve être maintenant en territoire allemand.

En août 1940, pour nous occuper, mon frère et moi sommes allés « seugner » dans les bois du côté du Climont qui est à moins d'un km sur la droite de notre ferme et là à près de 1000 m d'altitude, contre la tour du sommet, une compagnie d'infanterie avait laissé en vrac sur place et en parfait état, pistolets, révolvers, fusils mitrailleurs, mortiers, mousquetons avec toutes leurs munitions ! Et sur le côté, la sacoche sacerdotale d'un aumônier avec son ciboire, que nous avons donné au curé de Bourg-Bruche. C'est à cette occasion que nous avons récupéré nos 7,65..On a tout essayé...En Noël 1940, quel feu d'artifice nous avons fait là-haut!

Dès octobre 1940, Papa, mon frère et moi commençons presque naturellement, puisqu'en étant proches de la route, à mettre en place une filière de passage pour les prisonniers évadés. Le premier que nous avons fait passer était un commandant français qui voulait rejoindre Alger. Quelques temps après cela est devenu une structure plus élaborée, une sorte de chaîne allant d'une personne connue à une autre connue; nous par exemple, étions en relation avec François IDOUX de la « Ferme du Près du Chêne » sur Lubine.

Après notre départ en 1942, c'est mon Oncle Pierre DEPP qui a pris le relais jusqu'en octobre 1944 lorsque tout le réseau a été démantelé suite à la trahison de J..... W....., une moins que rien qui a vendu la filière à la Gestapo.

En septembre 1942, mon frère et moi recevons l'ordre d'incorporation dans l'armée allemande. Nous refusons naturellement et décidons de partir en France, nous engager dans l'armée d'armistice. Mais se faisant nos parents risquaient immédiatement de se faire arrêter et avoir des tas d'ennuis, voir d'être déportés dans les camps dont nous avions connaissance par des confidences obtenues auprès des gens que nous aidions à fuir l'Allemagne nazie. Donc mes parents et le restant de notre famille, mon frère et ma sœur, plus jeunes, sont obligés d'abandonner sur place, ferme, bétail, affaires....pour venir se réfugier à Willaume-Fontaine, près d'Housseras.

Papa avait déjà fait 7 ans de guerre et il connaissait trop la mentalité allemande pour oser la défier. Papa avait 4 frères, et 4 avaient été incorporés dans l'armée française, le cinquième dans l'armée allemande du fait qu'il était marié en Alsace. De même pendant cette seconde guerre, 3 de mes oncles ont été incorporés dans l'armée allemande. Devant ces contraintes, on est obligé de faire un choix et ce choix, il faut le faire souvent sans hésiter, sans réfléchir... C'est terrible !

Nous partons donc chacun avec un 7,65 en poche, bien décidés à nous en servir si quelqu'un tentait de nous barrer le chemin. Si des douaniers nous avaient demandé nos papiers, c'est le pétard qu'on aurait sorti. C'était réglé, hein, il faut être décidé quand on fait des choses comme ça.

Papa avait servi au 10^{ème} BCP à Saint Dié. C'est donc auprès de ce régiment gardé dans l'armée d'armistice et stationné à Neuville/Ain, près de Pont-d'Ain, dans le « Camp des Jôles », que je me suis engagé pour 3 ans, pensant ainsi être à l'abri. Quant à mon frère Henri, il gagne l'aviation à Bron. Cette armée d'armistice, n'ayant pas grand-chose à faire, je suis envoyé à Cerdon où en 1943, la Mairie me recrute pour le service du travail obligatoire. Nous tombions alors dans ce que l'on appelait « des permissions renouvelables » autorisant ce transfert. Henri, lui est recruté pour être affecté auprès de l'organisation Todt de Cherbourg. Quand son train est arrivé en gare, il s'est échappé et est revenu à Willaume-Fontaine en passant par Paris. Là il a gagné la forêt proche pour s'occuper, se noyant dans les requis qui faisaient du bois avec BANSEPT. Il a d'ailleurs ensuite été recherché et découvert par les gendarmes de Rambervillers, CHRETIEN et GANAYE, lesquels ont fait semblant de ne rien avoir vu.....

Pour revenir à la maison, nous pouvions remonter sans problème vers la zone interdite. Donc je rentre à Willaume-Fontaine et j'arrive en mars 1943 et où je me cache pas plus que ça... Je fais moi aussi du bois avec BANSEPT, qui au lieu d'avoir 15 requis, en gère plutôt 25! Et où j'échappe de peu à une rafle allemande.

Mon beau père étant Maire d'Housseras, me met en relation en juin 1943 avec François FRACHET dit Paul, qui piaffe d'impatience depuis 1940. Ancien valeureux soldat de 14-18, titulaire de nombreuses décorations, FRACHET veut en découdre. Mais il choisit ses hommes avec prudence et discernement. Avec moi, il engage dans son groupe un homme de Saâles, justement du fait de son appartenance géographique.

Avec lui, et René DURUPT scieur de Jeanménil, nous faisons des coups de main (abattis d'arbres sur la route du Haut-du-Bois) et du renseignement. Nous avons des armes de 1940, en particulier un superbe mousqueton de cavalerie.

FRACHET était plutôt considéré comme un « fouteur de m..... » par les résistants de Rambervillers, car il aurait voulu tout commander. Une anecdote: partant un jour en patrouille de nuit avec FRACHET, un ancien militaire de 40, MANGEOLLE d'Autrey, nous accompagnait. Arrivés sur le lieu de l'embuscade, ce gradé arme son engin, ce qui fait un bruit terrible dans le calme de la nuit. FRACHET fonce sur lui et lui passe un savon mémorable, le menaçant même de le descendre sur place. Qu'un gradé ne sache pas qu'on approvisionne toujours son arme avant de sortir en patrouille, le mettait hors de lui...

Jamais nous n'avons été pris, tellement FRACHET était prudent et discipliné. Sauf le jour où, ayant barré la route en haut du col du Haut-du-Bois, il a voulu traverser la route. Manque de chance, les Allemands sont arrivés de son côté. Il nous a crié de foutre le camp et s'est faufilé par les hauts, nous rejoignant enfin après un détour de plusieurs kilomètres. C'était un homme droit et rigide, qui n'aurait jamais fait un coup de main sur un bureau de tabac par exemple. Du fait peut-être de son côté baroudeur qui faisait peur, il n'a jamais pu obtenir un parachutage au profit de son petit groupe. Par contre il donnait volontiers des renseignements sur les mouvements de troupes qu'il faisait passer à ALEXANDRE par sa fille.

Deux autres anecdotes:

Un jour Maman m'a envoyé porter des provisions chez une tante habitant Lunéville. Muni de ses précieuses victuailles et ayant passé mon habit de chasse, j'enfourche mon vélo et me voilà parti. Arrivé au croisement de routes à la sortie de Xermaménil, je tombe sur un barrage allemand. Que faire ? Je n'ai pas de papiers en règle....Qu'importe, je fonce comme si de rien n'était. Les sentinelles voyant mon équipement et pensant avoir affaire à un homme important, du fait de ma tenue, me laissèrent passer sans encombre.

Une autre fois, allant rendre visite à mon oncle, il me confie un prisonnier évadé pour lui faire passer la frontière. Pas de problème, je le prends en charge et nous montons le sentier. Arrivés près du sommet, mince, les douaniers sont là! Je dis à mon évadé: « tu me suis et surtout tu ne dis rien ». Nous sommes devant le douanier qui me connaît. « Tiens vous avez quelqu'un avec vous aujourd'hui ? ». « Eh oui, je lui rétorque: c'est mon cousin. Il est arrivé au train de 10 h et il vient manger chez nous à midi ». « Eh bien passez ». Le plus simplement du monde, avec des comportements ou des phrases toutes simples nous pouvions les berner assez facilement, du moins dans ce genre d'occasions.

Les Allemands étaient quand même au courant que quelque chose se passait dans le secteur. La preuve, ils sont venus encercler le village. Mais ils n'ont jamais fait grand cas de cela ni exercé de représailles. FRACHET faisait le plus possible en sorte de ne pas griller son terrain. Son maquis n'ayant pas été « invité » à venir aider à la libération de Rambervillers, FRACHET en conçoit une amertume certaine. Il délaisse alors son groupe pour entrer directement et seul en contact avec les Américains avec lesquels il poursuit l'offensive quand ils se sont remis en route.

Notre petit maquis a été officiellement démobilisé le 5 octobre 1944. Tout le village est alors évacué sur La Salle, et ce n'est que le 4 novembre que nous pouvons rentrer après la libération de La Salle par la 100^{ème} Division d'infanterie US. Nous retrouvons un village debout certes, mais pillé complètement.

Le 18 janvier 1945, je suis convoqué à Epinal pour terminer mon engagement de 3 ans. Je suis incorporé alors dans le 22^{ème} Bataillon de chasseurs (ou le 29^{ème}, on n'a jamais trop bien su!).

A cette occasion, nous aurons au départ de Poux, à convoyer par train près de 3000 prisonniers allemands que nous conduirons jusqu'au....Camp de Jôles de Neuville/Ain ! Ensuite nous sommes reversés à Nancy au sein du 26^{ème} Régiment d'Infanterie commandé par le Colonel GRANDVAL, notre chef dans la résistance, qui a fini comme Commissaire de la Saare. Nous participons au renfort des troupes de la 2^{ème} DB, restée seule à défendre Strasbourg contre l'attaque allemande. En février 45, sous couvert de la 7^{ème} Armée US, nous entrons en Allemagne où nous servions entre Sarrebrück et Kaiserslautern à diverses actions : maintien de l'ordre, rapatriement de prisonniers ou de libérés des oflags, tri parmi toutes les populations diverses et variées qui circulaient dans ce secteur, recherches pour retrouver du bétail, contrôles routiers, ect.

Le 25 octobre 1945, je suis finalement démobilisé à Vaucouleurs, sans regrets. Si ça avait été pour rengager au 10^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied, je l'aurais fait volontiers, car c'était un Bataillon aux traditions très rigoureuses qui correspondaient à mon tempérament. »

4545 HUNG

Pierre HUNG Husseras

(interviewé les 03 et 14 juin 2004 avec Jean Claude Karpf)

Je suis né le 04 novembre 1921 à « La Grande Ferme » près de Bruch, dans la ferme de mon Grand Père aîné juste sur l'ancienne frontière d'Alsace 1414.

Monsieur Papa s'appelait Pierre Kung et ma Maman Lina Dupp, d'Alsace dans le Bas Rhin.

En 1934, mes parents ont emménagé à la « Ferme Caroline » au Kung à Bruch sur le second allée. Nous vivions quasiment en autarcie de l'économie et d'un peu d'élevage de montagne.



Ferme Caroline au Kung

En mai 1940, j'ai vu pour la première fois des soldats allemands pour être incorporés, de même que mes autres camarades de la classe 1941. Nous avons donc été assignés à la formation de Bruch ainsi de suite.

Nous avons pris la route avec l'Alti Weiss, qui avait été l'entente pendant la guerre de 14-18, et qui avait été une voiture pour nous transporter. Les premiers nous avons conduits à Marigny en Haute Saône.

On nous a fait 7 jours, du fait des conditions de circulation très difficiles, nous sommes enfin arrivés à Nancy à Lyon. Là, nous nous sommes retrouvés dans une casernes en attendant l'arrivée imminente des troupes allemandes.

Ces faits, les allemands ont eu un peu de mal à s'organiser du fait de leur trop rapide victoire. Les commandants n'ont pu installer que 15 jours après l'Alti Weiss et moi nous avons pris contact avec eux, et l'Alti, connaissant bien leur mentalité, a obtenu pour nous quelques permis nécessaires pour que nous puissions rentrer chez nous en tant que civils.

Dans la nuit, nous sommes allés à la maison par Lora le Soudier, Buffard. Un de Villeré où nous sommes de milliers de prisonniers français envoyés dans un camp autour d'un seul barillet.

Restons dans à Bruch, Bruch, qui du fait de sa localisation sur le second allée, se trouve être maintenant en territoire allemand.

En août 1940, pour nous occuper, mon frère et moi sommes allés « travailler » dans les bois de côté de l'Alti qui est à moins d'un km sur la droite de notre ferme, et là, à près de 1000 m d'altitude, contre la tour du comble, une compagnie d'infanterie « avait basé en une place et un petit état postal, viduans, fruits, matériaux, minerais, marchandises, etc. toutes leurs munitions ! Et sur le côté, la seconde section d'un commandement avec son chef, que nous avons vu dans à Bruch. C'est à cette occasion que nous avons été répartis à 2,65... On a tout occupé... En mai 1940, quel jour d'activité nous avons fait le haut !



Le Cimetière

¹ Cette ferme sera dynamitée par les Allemands et le Mica, fin octobre 1944, suite à déconcentration.
² Surnom du 46-FFI, qui a tenu ce bastion jusqu'à l'armistice.
 2.65... 2.1... même des 2.65... 1

Monsieur Papa était Monsieur Kung, me met en relation en juin 1943 avec François Frachet, dit Paul, qui jouff d'impulsion depuis 1940. Après plusieurs années de 14-18, titulaire de nombreuses décorations, Frachet est en Alsace. Mais il choisit ses hommes avec prudence et discernement. Avec moi il engage dans son groupe un homme de Bruch, justement du fait de son appartenance géographique.

Avec lui, et René Dupp, ancien de Goumenet, nous faisons des camps de main labourés d'arbres sur la route du haut de bois) et du renseignement. Nous vivons des années de 1940, en particulier un superbe manoir de civilisation.

Frachet était plutôt considéré comme un « fouteur de merde » par les résistants de Rambervillers, car il avait voulu tout commander. Une anecdote : pendant un jour en patrouille de nuit avec Frachet, un ancien militaire de 40, Mangelle à Châty, nous accompagnait. Arrivé sur le bord de l'embouchure, ce grand aîné son engin, ce qui fait un bruit terrible dans le calme de la nuit. Frachet force sur lui et lui passe un rayon mémorable, le manquant même de la dernière sur place. On n'a qu'un peu de sa robe par qu'on apprivoise toujours son aîné avant de partir en patrouille, le mettait hors de lui...

Jamais nous n'avons été pris, tellement Frachet était prudent et discipliné. Seul le jour où, ayant huri la route en haut du col du Haut de bois, il a voulu traverser la route. Manque de chance, les allemands sont arrivés de son côté. Il nous a crié de fuir le camp et s'est enfui par les hauteurs, nous rejoignant enfin après un détour de plusieurs kilomètres. C'était un homme dur et rigide, qui n'aurait jamais fait un coup de main sur un bureau de tabac, par exemple.

De fait peut-être de son côté haïssant qui faisait peur, il n'a jamais pu obtenir un passeport ou un petit groupe. Par contre il donnait volontiers des renseignements sur les mouvements de troupes qu'il faisait passer à l'ennemi par sa fille.

Deux autres anecdotes :

Un jour Maman m'a engagé porter des provisions chez une tante habitant Lunéville. Parmi de nos provisions victuailles, et ayant passé mon habit de chasse, j'enfonce mon tête et me suis senti. Arrivé au croisement de routes à la suite de l'ennemi, je tombe sur un barrage allemand. Que faire ? Je n'ai pas de papiers en règle... On m'a dit, je force comme si de rien n'était. Les sentinelles, ayant mon équipement et pensant avoir affaire à un homme important, du fait de ma tenue, me laissent passer sans encombre.

Une autre fois, allant rendre visite à mon oncle, il me confie un prisonnier d'Alsace pour lui faire passer la frontière. Par de problèmes, je le prends en charge et nous marchons la nuit. Arrivé près du sommet, mine, les allemands sont là ! Je dis à mon oncle : « Tu me suis et attends la nuit de rien ». Nous sommes devant la dernière qui me connaît. « Tiens, avec moi quelque un avec nous aujourd'hui ? » - « Eh oui, je lui apporte ». Le plus simplement du monde, avec des comportements on des phrases toutes simples nous pouvons lui passer sans problème - de même dans ce genre d'occasion.

¹ Légion d'Honneur, Médaille Militaire, Croix de guerre 14-18 avec 4 palmes et 4 étoiles, Croix de guerre de Serbie pour sa bravoure en Macédoine (seuls 2 soldats français l'auraient reçu ainsi que le 2^e Douvres)

Dès octobre 1940, Papa, mon frère et moi commençons presque naturellement, puisqu'étant proches de la route, à mettre en place une filière de passage pour les prisonniers d'Alsace. Le premier que nous avons fait passer était un commandant français qui avait rejoint l'Alsace. Quelque temps après, cela est devenu une structure plus élaborée, une sorte de chaîne allant d'une personne connue à une autre connue ; nous, par exemple, étions en relation avec François Frachet de la « Ferme du Pel du Chêne » aux Luthiers.

Après notre départ en 1942, c'est mon Oncle Pierre Dupp qui a pris la relève jusqu'en octobre 1944, lorsque tout le réseau a été démantelé suite à la trahison de Jérôme Weber, une mine que nous qui a conduit la filière à la Soutage.

En septembre 1942, mon frère et moi recevons l'ordre d'incorporation dans l'armée allemande. Nous refusons naturellement et décidons de partir en France, nous engageons dans l'armée d'Armistice. Mais ce faisant, nos parents risquaient immédiatement de se faire arrêter et avec eux les 1000, avec 1000 déportés dans les camps dont nous avions connaissance par des confidences obtenues auprès des gens que nous avions à faire l'Allemagne nazie.

Donc mes parents et le restant de notre famille, mon frère et moi nous plus jeunes, nous sommes obligés de tout abandonner sur place, frères, héritage, affaires... pour venir se réfugier à Villeneuve Franchet, nous à Kung. Papa avait déjà fait 7 ans de guerre et il connaissait trop la mentalité allemande pour avoir les défer. Papa avait 4 frères, et 4 avaient été incorporés dans l'armée française, le cinquième dans l'armée allemande du fait qu'il s'était marié en Alsace. De même pendant cette seconde guerre, 8 de nos oncles ont été incorporés dans l'armée allemande. Devant ces contraintes, on est obligé de faire un choix, et ce choix, il faut le faire sans hésiter, sans réfléchir... C'est terrible !

Nous partons donc, chacun avec un 7,65 en poche, bien décidé à nous en servir si quelque un tentait de nous harceler le chemin. Si des allemands nous avaient demandé nos papiers, c'était le piège qu'on avait senti. C'était rigide, bien, il faut être décidé quand on fait des choses comme ça.

Papa avait écrit au 10^e RCP de Saint-Denis. C'est donc auprès de ce régiment, gardé dans l'Armistice et stationné alors à Noville/Als, près de Pont à l'Écluse, dans la « Camp de Siles », que je me suis engagé pour 8 ans, pensant ainsi être à l'abri. C'est à mon frère Kung, il jouff l'activité à Bruch. Cette armée d'Armistice n'avait pas grand chose à faire, je suis envoyé à Cautin où en 1943, la Wehrmacht me recrute pour le Service du Travail Obligatoire. Nous tombons alors dans ce que l'on appelait des « permissions renouvelables », antérieur ce transfert. Nous lui, est recruté pour être affecté auprès de l'Organisation du Travail près de Châty. Mais quand son train est arrivé en gare, il s'est échappé et est venu à Villeneuve Franchet en passant par Paris. Là il a gagné la forêt proche pour se cacher, se noyant dans les sauges qui faisaient du bon bois à Bruch. Il a d'autres amis et s'est échappé et décampe par les gendarmes de Rambervillers, Châty et Nancy, lesquels ont fait semblant de ne rien avoir vu...

Pour venir à la maison, nous pouvons remonter sans problème vers la gare interdite. Dans la route à Villeneuve Franchet où j'étais en mai 1943 et où je ne me cache pas plus que ça...

Je fais moi aussi du bon bois à Bruch, qui en l'an 15 sauges, en plus plus 25 ! et si j'échappe du jour à une rafle allemande.

Les allemands étaient quand même en contact que quelques choses se passaient dans le secteur. Les prisonniers, ils sont venus occuper le village. Mais ils n'ont jamais fait grand cas de cela, en contact de renseignements. Frachet faisait le plus possible en sorte de ne pas gêner son terrain.

Son manque d'argent par été « senti » à deux reprises à la libération de Rambervillers. Frachet en sortait une amertume certaine. Il déteste alors son groupe pour avoir démenté et seul en contact avec les aménagements avec lesquels il percevait l'offensive quand ils se sont mis en route.

Notre petit manoir a été officiellement démantelé le 05 octobre 1944. Tout le village est alors évacué vers La Soutage, et ce n'est que le 04 novembre que nous pouvons rentrer, après la libération de La Soutage par le 100^e Division d'infanterie US. Nous retrouvons un village dévasté, certes, mais pile complètement.

Le 18 janvier 1945, je suis convoqué à Epinal pour terminer mon engagement de trois ans. Je suis incorporé alors dans le 22^e Régiment de chasseurs (sur le 22^e, on n'a jamais bien tenu sa 71). Et cette occasion, nous avons un dépôt de Paucaux, à côté de nous par près de 3000 prisonniers allemands qui nous conditionnent jusqu'à... Camp de Siles de Noville/Als ! Envisage nous sommes revenus à Nancy au sein du 22^e Régiment d'Infanterie, commandé par le Colonel Franchet, notre chef dans la résistance, qui a fini comme Commandant de la Saône. Nous participons au confort des troupes de la 2^e D.D., restée seule à défendre Strasbourg contre l'attaque allemande. En février 45, nous sommes de la 7^e Armée US, nous entrons en Allemagne où nous servons entre Würzburg et Kaiserslautern à diverses tâches : maintien de l'ordre, rapatriement de prisonniers ou de libérés d'Alsace, les passés toutes les populations dévotées et résistants qui circulaient dans ce secteur, recherches pour retrouver du matériel, contacts secrets, etc.

Le 25 octobre 1945, je suis finalement démobilisé à Vaucouleurs, sans regret. Si ça avait été pour rejoindre au 10^e Régiment de Chasseurs à Pied, je l'aurais fait volontiers, car c'était un Régiment aux traditions très respectueuses qui correspondaient à mon tempérament.

Pierre Kung / JCK

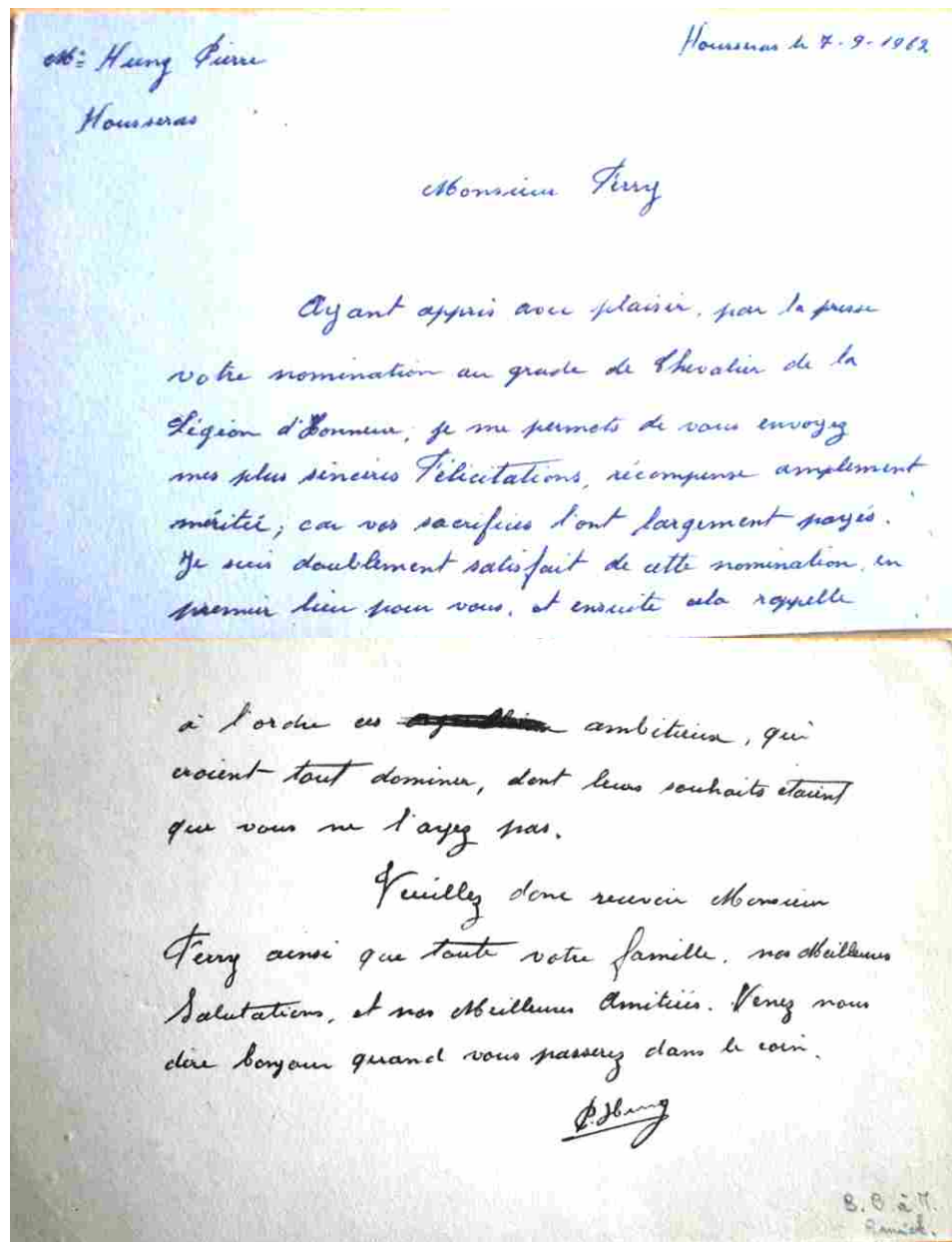



¹ Etait Major 20^e Région - Nancy le 10 juillet 1945 - Ordre n° 63 / CH - FFI.
 Le Colonel Grandjean, Commandant le 22^e Région militaire, cite à l'ordre du Régiment : FFI FRACHET François Joseph Mouti : « Ancien combattant de la guerre 14-18. Résistant de la première heure. Dès 1940 s'occupe de récupération d'armes. En septembre 1944, lors du rétablissement de la résistance dans les Vosges, prend le contact avec sa troupes, occupant par 3 fois les routes Rambervillers, Haucourt et Rambervillers, St-Dié. Le manque de matériel rendant l'existence impossible, passe les lignes et se met comme guide à disposition des Américains. Passe ensuite les lignes chaque jour, servant de guide aux patrouilles et faisant preuve chaque fois d'un sang froid exceptionnel ».

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze. (Signé : Col. Grandjean)

Ce témoignage se trouve également sur la revue n° 42 éditée par la section d'histoire locale de Rambervillers pour le 60^{ème} anniversaire de la Libération en septembre 2004, pages 40 à 44.

Courrier de Pierre HUNG envoyé à mon papa à l'occasion de sa nomination au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur le 12 juillet 1962, (selon l'article L 344 du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre. Déporté Résistant titulaire d'une pension d'invalidité supérieure à 100%)



Pierre Hung et mon papa avaient découvert les magouilles de certains faux ou très peu résistants, en particulier ceux qui s'étaient servis des circonstances de leur évaison et de leur vie d'Alsaciens proscrits pour s'attribuer ou se faire attribuer des mérites qui n'étaient absolument pas les leurs. Ils ont voulu dénoncer ces magouilles. Mal leur en a pris car la vengeance de ces ambitieux fut sans limite. A lire à travers les lignes de la phrase suivante écrite sur la carte ci-dessus par Pierre HUNG: « Je suis doublement satisfait de cette nomination en premier lieu pour vous et ensuite cela rappelle à l'ordre ces ambitieux qui croient tout dominer, dont leurs souhaits étaient que vous ne l'ayez pas ». Il est à déplorer que la Légion d'Honneur n'ai jamais été attribuée à Pierre HUNG malgré ses mérites évidents.

Michel FERRY allait parfois depuis La Claquette, La Broque jusqu'au domicile d'un Henri BENOIT, habitant à la Salcée, commune de Ranrupt, pour lui confier des personnes qui projetaient de se rendre soit à Lubine soit dans un des villages voisins, et il faisait également passer par cette même filière des messages ou des courriers pour sa « boîte à lettres » de Lubine.

Dans les archives de Michel FERRY se trouve d'ailleurs la copie d'une attestation qu'il a faite pour Henri BENOIT né le 27 juillet 1897 à Saâles et habitant La Salcée. ([Voir à la page 133](#))

Transcription d'extraits de l'article de Jean-Claude DECAUX:

FAITS DE RESISTANCE. Les passeurs: début et fin d'une filière. Article qui est paru dans l'ESSOR n° 168 de septembre 1995.

Début 1941, les frères HUNG (Pierre et Henri) et leur père, de la ferme « Caroline » au Hang, accompagnent déjà des évadés voulant fuir l'Alsace annexée. Pierre pense que le premier à bénéficier des services des passeurs était un commandant français, débarqué à Bourg-Bruche on ne sait comment.

En 1942, les frères HUNG, que menace l'incorporation de force allemande, fuient eux-mêmes la frontière avec leurs parents ainsi que frère et sœur plus jeunes pour trouver asile en « vieille France ». Leur activité est aussitôt reprise par leur oncle Pierre DEPP, habitant lui aussi, une ferme du Hang.

Je lis dans l'article de Jean-Claude DECAUX, qu'un Henri BENOIT(né en 1927) fils d'Eugène, de La Salcée, déposait des évadés au Hang, à la ferme Caroline, commune de Bourg-Bruche chez la famille HUNG-DEPP qui se chargeait alors de leur faire traverser la frontière jusqu'au domicile de la famille François IDOUX à la ferme « Pré du Chêne », commune de Lubine.

Je constate donc qu'Henri BENOIT né en 1927 dont parle Jean-Claude DECAUX et Henri BENOIT né en 1897 (dont parle Michel FERRY) se trouvaient parmi les relais et passeurs de La Salcée, commune de Ranrupt.

Jean-Claude DECAUX décrit le fonctionnement de cette filière, ses membres connus, sa destruction et le sort réservé par la suite aux personnes arrêtées. (Pages 6 et 7 du n° 168 Essor de septembre 1995 qui suivent).

FAITS DE RÉSISTANCE

Les passeurs: début et fin d'une filière

Un article, paru dans le numéro 166 de mars 1995 de «L'Essor» pages 7 et 8, ravivait le souvenir de Pierre DEPP, un passeur oublié, victime des nazis.

Il m'a semblé intéressant, et équitable aussi pour les autres passeurs de la filière, de décrire le fonctionnement de celle-ci, sa destruction, et le sort réservé par la suite aux personnes arrêtées.

Pour cela, j'ai enquêté auprès des survivants, mêlés d'une façon ou d'une autre aux actions en question. Ce sont ces témoignages que j'essayerai de rendre ici le plus fidèlement possible.

Cette filière est née de façon fortuite. Elle n'était pas spécialement planifiée à l'avance, et ce sont des événements concordants qui ont contribué à sa constitution.

Début 1941, les frères Hung (Pierre et Henri) et leur père, de la ferme «Caroline» au Hang, accompagnent déjà des évadés voulant fuir l'Alsace annexée. Pierre pense que le premier à bénéficier des services des passeurs était un commandant français, débarqué à Bruche on ne sait comment...

En 1942, les frères Hung, que menace l'incorporation de force allemande, fuient eux aussi et passent eux-mêmes la frontière avec leurs parents ainsi que frère et sœur plus jeunes pour trouver asile en «vieille France». Leur activité est aussitôt reprise par leur oncle Pierre Depp, habitant, lui aussi, une ferme du Hang.

A ce moment, la filière est constituée: elle commence à Barr et se termine à la ferme Idoux (dite «ferme du Pré-du-Chêne») située au-delà de la frontière imposée par les Allemands, séparant l'Alsace du reste de la France.

Les évadés venaient de Barr où ils étaient parvenus par une autre filière non connue de nos passeurs. De là, ils étaient pris en charge par les frères Risch (Charles, Robert et Fernand) de Bernardvillé. Ceux-ci les emmenaient à Villé. Là, Fernand Sengler prenait le relais et les convoyait à la Salcée, le plus souvent avec sa camionnette chargée de caisses de la Filature de Villé, dans lesquelles se cachaient les fugitifs.

A la Salcée, les Benoît tenaient un café. Ils réceptionnaient les «colis» qui étaient ensuite emmenés sur une voiture à bœufs, jusqu'au Hang. Pierre Depp assurait alors la suite, c'est-à-dire la traversée à pied de la frontière jusqu'à la ferme Idoux. Cette ferme servait de relais au Maquis de Chatas où certains évadés furent même évacués par avion.

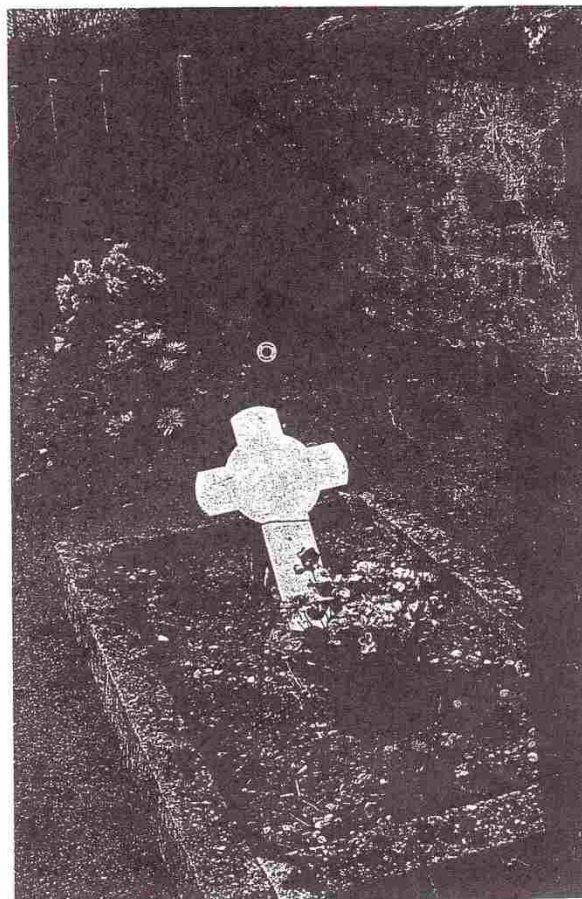
N'oublions pas le rôle important et héroïque des gendarmes de Provençères, dans le département des Vosges. Ils ont constitué l'un des maillons le plus important de cette chaîne de solidarité. Ils ont tous payé de leur vie leur action en faveur de la Résistance...

Faut-il aussi préciser que tous les protagonistes de la filière agissaient gratuitement, sans accepter un sou. (Henri Hung m'a, par exemple, cité le fait qu'on lui avait souvent proposé de l'argent, des pièces d'or, voire des bijoux de famille, et qu'il a naturellement refusés!) Non seulement il n'était pas question de tirer un quelconque bénéfice matériel de cette action, mais souvent ils hébergeaient et nourrissaient les fugitifs pendant plusieurs jours, lorsqu'il fallait attendre le bon moment pour passer, parce que la surveillance des douaniers s'était accrue ou bien que la neige était tombée et que l'on risquait d'être repéré par les traces de pas, etc. Parfois aussi, il fallait trouver des vêtements de rechange...

C'est ainsi que des centaines de personnes ont pu, grâce à eux, recouvrer la liberté et rejoindre leur famille ou les Forces Françaises Libres.

La frontière était gardée par une vingtaine de douaniers cantonnés à l'ancien «Hôtel Minicus» au Climont. Tous n'étaient pas nazis, mais le lieutenant qui les commandait était un fanatique de ce régime. Les douaniers, accompagnés de chiens dressés, effectuaient une patrouille toutes les deux heures. Ils étaient eux-mêmes contrôlés par d'autres.

N'empêche que certains douaniers faisaient semblant de ne rien remarquer. Il était assez coutumier pour eux de se rendre au Café Benoît de la Salcée. Parmi ces douaniers, il y avait un nommé Maeder, originaire semble-t-il de Kehl; il avait été coiffeur dans l'armée d'occupation française dans l'entre-deux guerres. Cet homme était très précieux, car il informait les passeurs des mouvements de ses collègues et, surtout, indiquait la composition des équipes de surveillance en faisant la part des «bons» et des «mauvais».



(Photo J.-C. Decaux - juin 1995)
Tombe de Pierre Depp. Elle se trouve au cimetière de Saales (Bas-Rhin).

Plus le temps passait, plus les passeurs prenaient de risques. Leur mission devenant de plus en plus dangereuse, ils envisagèrent de s'arrêter quelque temps, pour voir venir... Ils décidèrent d'effectuer un dernier passage, et, ironie du sort, celui-ci leur fut fatal.

Le réseau fut démantelé suite à l'action de Jacqueline Weber qui dénonça toute la filière à la Gestapo. Il ne s'agissait pas d'une simple dénonciation, mais d'un acte délibéré.

Jacqueline Weber avait environ 20 ans à l'époque. Elle habitait Reichsfeld où son père était instituteur. La famille, venant de Strasbourg, s'était réfugiée dans ce village en 1939. La jeune fille venait jouer de l'orgue à l'église de Bernardvillé, village tout proche de Reichsfeld. Elle connaissait bien et fréquentait la famille Risch qui y tenait un café.

On peut dire qu'elle faisait tout naturellement partie de l'équipe. Avant la vague d'arrestations, elle accompagna un Anglais et un Italien jusqu'à la ferme Idoux où elle passa une quinzaine de jours en compagnie des évadés. Madame Idoux, avec son hospitalité coutumière, les a hébergés pendant tout ce temps sans se douter qu'elle abritait une trahison sous son toit!

Nous sommes le 12 octobre 1944 – une date qui restera gravée dans les mémoires comme celle du basculement dans l'horreur, la souffrance, et pour certains, la mort. Ce jour-là, une vaste opération est déclenchée sous le commandement de Gehrum, chef de la Gestapo à Strasbourg. La troupe d'intervention comprend environ 40 personnes venues là avec une camionnette et deux voitures Citroën traction-avant. En dehors des douaniers allemands et des membres de la Gestapo, on note la présence de miliciens français qui viennent prêter main-forte aux nazis pour arrêter des Français...

La ferme Idoux est encerclée, la famille Idoux arrêtée, le fils André qui est alors âgé de 14 ans, également. A peu près en même temps on arrête les frères Risch qui sont aux vendanges, Pierre Depp dans sa ferme, Arsène Benoît et son fils Henri à la Salcée, avec l'aide de l'«Ortsgruppenleiter» de l'époque... Fernand Sengler, lui, est amené à la gendarmerie de Villé.

Le soir, à 9 heures, toutes les personnes arrêtées sont conduites à la ferme du Pré-du-Chêne, où débutent les interrogatoires accompagnés de coups de bâton et autres tortures. (la ferme sera dynamitée quelques jours plus tard par les nazis). Les prisonniers sont ensuite emmenés à Provençères où ils sont jetés dans la cave du marchand de vins Cunin. Là, encore des interrogatoires, les coups, les humiliations... puis le transfert à Saales où ils subissent les mêmes outrages.

De là, ils sont conduits au camp de Schirmeck. Ils sont enfermés dans la «Terroristenbaracke», ils y resteront 3 jours sans nourriture, couchant à même les planches des châlits sans matelas, ceux-ci ayant été jetés à l'extérieur, ostensiblement, à leur arrivée. Ensuite, ils occupent la baraque n° 4 et partagent la vie de nombreux détenus comme cela a déjà été décrit dans un numéro récent de «L'Essor». Madame Idoux sera également internée dans ce camp avec son jeune fils André. Quant à Madame Benoît, elle sera envoyée au travail forcé dans une usine de Gaggenau où elle restera jusqu'à la Libération.

Vers la mi-novembre 1944, des bruits circulent que le camp devrait être évacué et, effectivement, vers le 22 novembre, les détenus sont transférés à la forteresse de Rastatt, en pays de Bade. De là, un long calvaire va les amener à travers la Forêt-Noire. Après Horb, les détenus sont enfermés au camp de Haslach. Ils participent à l'opération «Vulkan»: il s'agit de travailler, souvent à mains nues, dans une carrière souterraine pour produire du ballast utilisé pour les voies ferrées. En même temps, le tunnel creusé dans ces conditions devait servir à installer une usine souterraine de production de V2.

C'est là que Pierre Depp contracte la maladie qui lui sera fatale, c'est là aussi qu'Arsène Benoît meurt dans d'atroces souffrances, après avoir reçu des coups de fourche ayant entraîné le tétanos. Son fils co-détenu obtient l'autorisation exceptionnelle de confectionner un cercueil pour son père et ainsi pourra l'enterrer décemment dans le cimetière de Haslach.

Avec l'avance des Alliés, la discipline se relâche, les gardiens s'évanouissent dans la nature, et les prisonniers quittent le camp de Haslach avec des moyens de fortune... A Hausach, ils s'emparent de deux charrettes à bras pour transporter leurs pauvres hardes. Une nuit, ils dorment dans les locaux de l'usine Junghans (horlogerie) à Schramberg. Fernand Sengler, épuisé, doit s'arrêter en cours de route à Rosenfeld. Les civils allemands ne leur sont pas toujours hostiles et les aident parfois. C'est ainsi qu'ils arrivent à Sigmaringen le 20 avril 1945 et là ils voient flotter le drapeau français! Ils se croient enfin libres, mais il s'agit du drapeau de Vichy, le gouvernement pétainiste s'étant réfugié là! Grande désillusion! Alors toute la troupe se cache dans les bois... ils seront enfin libérés par la 1^{re} Armée Française le 22 avril 1945.

Par la suite, le rapatriement se fera via Offenburg et Strasbourg.

Malheureusement tous ne reviendront pas. Arsène Benoît, dont la mort a déjà été évoquée, et François Idoux qui, après avoir connu les camps de Dachau, Auschwitz et Gleiwitz, ne reviendra pas non plus...

En cette période où l'on fête le cinquantenaire de la Libération il semblait utile de nous souvenir de toutes ces personnes qui ont souffert ou qui sont mortes pour la France. Ces résistants ne voulaient pas être des héros, c'étaient des gens simples qui avaient le cœur sur la main, pour lesquels la solidarité n'était pas un vain mot. Ils auraient pu rester tranquilles dans leur coin de paradis et rien ne leur serait arrivé!

Je tiens à remercier ici Messieurs Idoux André, Risch Fernand et Benoît Eugène, ainsi que Monsieur Hung Pierre, auprès desquels j'ai recueilli les renseignements. C'est avec une grande émotion et beaucoup de retenue qu'ils ont bien voulu m'entretenir de cette terrible période qui les a marqués, eux et leur famille, à jamais.

Jean-Claude DECAUX



ASSURANCES DANIEL SIMONI

Toujours à votre service

Agence Générale
63, Grande Rue
67570 ROTHAU
Tél. 88 97 00 25

Agence Générale
19, av. du Gal de Gaulle
67000 STRASBOURG
Tél. 88 61 56 00

Sous-Agence
Rue des Biançons
67130 LUTZELHOUSE
Tél. 88 47 31 79

HOTEL-RESTAURANT

"Chez Julien"

Tél. 88 97 30 09 – FOU DAY (Bas-Rhin)

Louis SCHMIEDER

dit « P'TIT LOUIS » était Alsacien, ami de grand-père, de papa et de mon grand-oncle. Il était lui aussi impliqué dans une filière d'évasion de prisonniers de guerre et d'insoumis. C'est probablement à cette occasion qu'il a eu des contacts entre fin 1940 et 1941 avec mon papa et grand-père, eux aussi hébergeurs et passeurs.

En 1942, se sentant en danger du fait de son rôle dans la filière d'évasion dont il faisait partie et de plus ne voulant pas endosser l'uniforme nazi, Louis SCHMIEDER s'évada d'Alsace par le Donon, avec d'autres insoumis de la Wehrmacht et prisonniers de guerre. Arrêté par une patrouille de la Grenzpolizei (Police des frontières) à proximité de la maison forestière du Windeck, il sera interrogé au poste frontière du Windeck. « P'TIT LOUIS » fut ensuite interné au camp de Schirmeck et plusieurs fois interrogé.

Il n'a pas varié dans sa version: il affirmait rendre visite à sa fiancée qui habitait dans le département des Vosges puis vouloir retourner en Alsace pour reprendre son travail au camp d'aviation d'Haguenau. Jugé, il sera interné pendant trois mois à la maison d'arrêt de Ludwigsburg près de Stuttgart et finalement sera libéré grâce à l'intervention de son chef du camp d'aviation d'Haguenau qui témoigna en sa faveur.

P'TIT LOUIS s'évadera à nouveau et réussira son évasion.

Transcription du témoignage de P'TIT LOUIS paru dans l'Essor n° 165 de décembre 1994. La photo de l'article suivra.

Nous couchions sur la paille.

Je suis né à Niederbronn en 1919. Evacué en Haute-Vienne avec mes parents en septembre 1939, j'y suis resté jusqu'en août 1940, date à laquelle nous sommes rentrés en Alsace. A Haguenau, je fus affecté au camp d'aviation. J'étais impliqué dans une filière d'évasion de prisonniers (prisonniers du Rethal). En 1942, ne voulant pas servir sous l'uniforme allemand et en même temps « grillé » au sein de la filière d'évasion, je profite de cette filière pour passer la frontière dans un lot de prisonniers candidats à l'évasion.

Hélas, nous fûmes interceptés par une patrouille allemande au passage de la frontière dans le massif du Donon à proximité de la maison forestière du Windeck. Plusieurs fois interrogé par la Gestapo, je restais toujours sur ma première déclaration, à savoir que j'allais voir ma fiancée qui était dans le département des Vosges et que je comptais bien revenir en Alsace pour reprendre mon travail.

Au camp, j'étais affecté à la baraque 12 (prisonniers de guerre) dans laquelle nous étions une quarantaine. Nous couchions sur la paille. Une nourriture plus que précaire nous était servie. La promiscuité ainsi que la privation de liberté ne pouvaient que renforcer en moi un esprit de revanche pour libérer mon pays. Une forte envie de m'évader me tenaillait.

Un jour, le chef du camp d'aviation de Haguenau intercédait en ma faveur pour me récupérer. Le tribunal statuant dans ce sens, je me retrouvai hors du camp non sans avoir dû jurer fidélité et obéissance au Führer. Je retournai travailler à Haguenau et m'évadai à nouveau au mois de juillet 1942. Cette fois fut la bonne.

Echoué à Limoges, j'entrai dans la Résistance. En octobre 1943, je fus envoyé dans les Vosges pour organiser le G.M.A Vosges qui avait pour but de libérer les camps du Struthof et de Schirmeck. Hélas, la bataille de Viombois mit provisoirement fin à nos espoirs.

Louis SCHMIEDER dit « le Petit Louis »

Nous couchions sur la paille...

Je suis né à Niederbronn en 1919. Evacué en Haute-Vienne avec mes parents en septembre 1939, j'y suis resté jusqu'au mois d'août 1940, date à laquelle nous sommes rentrés en Alsace. A Haguenau je fus affecté au camp d'aviation. J'étais impliqué dans une filière d'évasion de prisonniers (prisonniers du Rehtal). En 1942, ne voulant pas servir sous l'uniforme allemand et, en même temps « grillé » au sein de la filière d'évasion, je profite de cette filière pour passer la frontière dans un lot de prisonniers candidats à l'évasion.

Hélas, nous fûmes interceptés par une patrouille allemande au passage de la frontière dans le massif du Donon à proximité de la maison forestière du Windeck. Interrogé au poste frontière, j'eus beau mentir sur les raisons de mon évasion, cela n'empêcha pas les Allemands de m'interner au camp de Schirmeck. Plusieurs fois interrogé par la Gestapo, je restais toujours sur ma première déclaration, à savoir que j'allais voir ma fiancée qui était dans le département des Vosges et que je comptais bien revenir en Alsace pour reprendre mon travail.

Au camp, j'étais affecté à la baraque 12 (prisonniers de guerre) dans laquelle nous étions une quarantaine. Nous couchions sur la paille. Une nourriture plus que précaire nous était servie. La promiscuité ainsi que la privation de liberté ne pouvaient que renforcer en moi un esprit de revanche pour libérer mon pays. Une forte envie de m'évader me tenaillait.

Un jour, le chef du camp d'aviation de Haguenau intercédait en ma faveur pour me récupérer. Le tribunal statuant dans ce sens, je me retrouvai hors du camp non sans avoir dû jurer fidélité et obéissance au Führer. Je retournai travailler à Haguenau et je m'évadai à nouveau au mois de juillet 1942. Cette fois ce fut la bonne. Echoué à Limoges, j'entrai dans la Résistance. En octobre 1943, je fus envoyé dans les Vosges pour organiser le G.M.A.-Vosges qui avait pour but de libérer les camps du Struthof et de Schirmeck. Hélas, la bataille de Viombois mit provisoirement fin à nos espoirs.

Louis SCHMIEDER dit « le Petit Louis »

40

Transcription d'un extrait du livre « Viombois Haut Lieu de résistance » écrit par René RICATTE alias Jean Serge en 1984 suivie de la photo de l'original.

Né le 28 août 1919 à Niederbronn (Bas-Rhin), Louis SCHMIEDER, mécanicien au camp d'aviation d'Haguenau, s'est évadé d'Alsace en 1942 avec sept autres insoumis de la Wehrmacht. Aux abords de la maison forestière du Windeck, (massif du Donon), SCHMIEDER qui marche en éclaireur, quelques cinquante pas avant les autres, se trouve nez à nez au détour d'un sentier avec une patrouille de la Grenzpolizei (Police des Frontières). Toute fuite étant impossible, Louis SCHMIEDER se rend sans résistance et ne fait aucune allusion à ses camarades qui, eux, parviendront la nuit tombée, à franchir la frontière. D'abord interné au camp de Schirmeck, Louis SCHMIEDER sera traduit devant le Feldgericht n° 7 (Tribunal de campagne) et condamné à 3 mois de prison qu'il purgera à la Maison d'Arrêt de Ludwigsburg, près de Stuttgart. A l'expiration de sa peine, il sera reconduit au camp d'aviation de Haguenau d'où il s'évadera à nouveau en décembre de la même année.

LOUIS SCHMIEDER ALIAS "PETIT LOUIS"

Né le 28 août 1919 à Niederbronn (Bas-Rhin) Louis Schmieder, mécanicien au camp d'aviation de Haguenau, s'est évadé d'Alsace en 1942 avec sept autres insoumis de la Wehrmacht. Aux abords de la maison forestière du Windeck, (massif du Donon) Schmieder, qui marche en éclaireur, quelque cinquante pas avant les autres, se trouve nez à nez au détour d'un sentier avec une patrouille de la Grenzpolizei (Police des Frontières). Toute fuite étant impossible, Louis Schmieder se rend sans résistance et ne fait aucune allusion à ses camarades qui, eux, parviendront, la nuit tombée, à franchir la frontière.

D'abord interné au camp de Schirmeck, Louis Schmieder sera traduit devant le "Feldgericht N° 7 (Tribunal de Campagne) et condamné à 3 mois de prison qu'il purgera à la Maison d'Arrêt de Ludwigsburg, près de Stuttgart. A l'expiration de sa peine, il sera reconduit au camp d'aviation de Haguenau d'où il s'évadera à nouveau en décembre de la même année...

Léon MERCADET dans « La Brigade Alsace Lorraine » relate la deuxième évasion de Louis SCHMIEDER et son entrée dans la résistance à Limoges.

A l'aube, au carrefour du Rehthal, déjà en pleine montagne, il alla frapper chez Fischer. La filière Fischer, ce sont le père, la mère et le fils, qui auront piloté trois mille évadés sur les sentiers de la frontière avant de tomber et que le fils Fischer soit décapité à la hache sur la place du village. P'tit Louis, le fils Fischer et l'adjudant de gendarmerie de Bischwiller partirent au soir. Devant Saint-Léon, Fischer les remit à un bûcheron et ils marchèrent une nuit et un jour, après quoi le bûcheron les refila à un vieux dans sa cabane. Le vieux alla quérir un douanier qui les remit au chef de gare de Raon-l'Etape. La filière semblait sans fin. Des curés les conduisirent chez un rebouteux qui les envoya à de braves dames. Une nuit ils traversaient un torrent, de l'eau jusque sous les bras, le lendemain ils dormaient dans un train. Lieue par lieue, jour après jour, descendant la filière. Et, deux semaines plus tard, il était en zone libre, à Limoges. Il trouva de l'embauche chez Baco (les moteurs électriques) dont les patrons étaient alsaciens et, sa survie assurée, il se mit en chasse. Dans la rue, au bistrot, dans les jardins publics, il abordait des inconnus, les sondait. « Quand un gars avait envie de faire de la Résistance, ça se sentait tout de suite. » Il retenait les Alsaciens, on se revoyait au bistrot, on échangeait les adresses, on parlait du pays. La rumeur avait dit vrai : là-bas, les gars étaient mobilisés dans la Wehrmacht ; entre eux, ceux qui partaient pour le front russe s'appelaient les *Malgré-Nous*. On rencontrait beaucoup de réfugiés alsaciens à Limoges et Schmieder disposa vite d'un carnet d'adresses intéressant. Des flics, des ingénieurs, des fonctionnaires, un officier de marine. Il commençait à parler de *Résistance* : faux papiers, il faudrait tout cela un jour, pour le gros coup. Mais où en trouver ? Comment s'organiser ?

Une fois de plus, ça sentait le roussi. La Gestapo avait fait une descente chez Baco et pincé un déserteur autrichien. Les agents étaient repartis. Mais, s'ils avaient épluché le registre du personnel, ils seraient tombés sur son nom et, s'ils détenaient des listes d'évadés, ils l'auraient embarqué avec l'Autrichien. En ville, la Gestapo multipliait les descentes, les collabos paradaient, le climat se dégradait. Schmieder se rendit à la gare et il monta dans le premier train en partance vers le sud.

N'importe où en zone libre, il fallait prendre le large.

Et c'est à Mirandes, petite ville du pays de Bigorre, au pied des Pyrénées que P'TIT LOUIS, sous le nom de Louis SIMON, posa sa valise.

Ayant eu un rôle certain dans l'organisation du G.M.A.Sud au côté de Bernard METZ, P'TIT LOUIS fut ensuite chargé d'organiser des octobre 1943 le groupe de résistance qui deviendra le G.M.A. Vosges.

Travail d'organisation qu'il a accompli avec Roger GERARD et le docteur René MEYER (futur Capitaine MARC).

Transcription d'un extrait du livre « Le Lieutenant Jean-Serge » de René RICATTE en page 76 et 77.

Petit Louis contactait dès son arrivée, Roger GERARD né le 23 juin 1918 à Raon-l'Etape, résidant à Raon-sur-Plaine où sa femme exerçait ses fonctions d'institutrice. Le ménage GERARD vient alors se fixer à Celles-sur-Plaine.

Dans une collaboration parfaite, tenace et fructueuse, SCHMIEDER et GERARD constituent les chevilles ouvrières de la résistance*(1) et créent de toutes pièces, un réseau si actif qu'il allait devenir le G.M.A Vosges, le Groupement Mobile d'Alsace Vosges.

C'est justement à cette époque que papa et grand-père, évadés d'Alsace, seront recrutés par Roger GERARD pour l'un et par P'TIT LOUIS pour l'autre.

P'TIT LOUIS fut chargé de faire acheminer sur Londres des renseignements d'ordre militaires.

Avec son épouse née Jacqueline MULLER qui l'a secondé efficacement à de multiples reprises, les SCHMIEDER ont fait beaucoup pour le G.M.A.Vosges, comme organisateurs du ravitaillement et également pour l'accueil et le transfert d'évadés depuis leur logement de Raon-l'Etape appartenant aux demoiselles BROGLIO qui elles aussi ont aidé la filière d'évasion et le G.M.A.Vosges.

Je me souviens avoir entendu dans mon enfance, P'TIT LOUIS parler de certains faits ou problèmes du G.M.A: les mensonges de certains, la trahison, l'argent des parachutages envolé, ect. P'TIT LOUIS ne mâchait pas ses mots et employait dans le langage courant des termes assez crus qui surprenaient mes petites oreilles. Mais comme grand-père me faisait presque toujours quitter la pièce au bout de quelques minutes, je ne captais que des bribes de conversation et bien peu d'informations que je pouvais alors comprendre.

Je me souviens avoir reçu des coups de balai en paille de riz sur mes petites fesses parce que j'avais répété un mot prononcé quelques jours auparavant par P'TIT LOUIS qui parlait avec grand-père d'une femme allant de MAXIMUM*(2) à un autre homme.

C'était, je le reconnais aujourd'hui, un mot horrible, mais du haut de mes 4 ou 5 ans, je l'avais trouvé tellement inédit, expressif que je l'avais de suite intégré dans mon vocabulaire et que je l'ai employé à mon tour en disant " pouffiasse" pour parler de la jolie voisine qui tournait autour de mon oncle.

Quel scandale! Mais moi, candidement j'avais associé ce mot à " jeune fille amoureuse de deux hommes en même temps" tout simplement.

*(1) René RICATTE alias Jean-Serge oublie ici de nommer le Docteur René MEYER futur capitaine MARC qui fut une des trois chevilles ouvrières du réseau qui allait devenir le G.M.A Vosges.

*(2) De son véritable nom: Henri BOURGEOIS: il avait rejoint Londres et était Membre du B.C.R.A. Service secret de la France Combattante, et avait été parachuté dans les Vosges pour superviser l'organisation des maquis.

Marcel PETITJEAN.

Le Lieutenant de Réserve STOUVENEL René, ex-Capitaine ROBERT Chef de Secteur de la Vallée de la Bruche, certifie par la présente que:

MONSIEUR MARCEL PETITJEAN né le 29.12.1910 à Grandfontaine.

A été un des premiers à faire partie de la Résistance Alsacienne étant à la base d'une filière d'évasion de prisonniers de guerre et de réfractaires.

Par le Donon, il a aussi participé au passage des messages entre Strasbourg et l'Etat Major de Lyon.

Il a fait partie du groupe qui a été chargé d'organiser et de protéger les passages clandestins des Officiers en Alsace et retour.

Il m'a secondé d'une manière très active dans l'Organisation de la Résistance et la formation F.F.I. dans la vallée de la Bruche.

Wisches le 26.11.1960

CERTIFICAT DE RESISTANCE.

1. ☐ 2. ☐ 3. ☐ 4. ☐ 5. ☐ 6. ☐ 7. ☐ 8. ☐ 9. ☐ 10. ☐ 11. ☐ 12. ☐ 13. ☐ 14. ☐ 15. ☐ 16. ☐ 17. ☐ 18. ☐ 19. ☐ 20. ☐ 21. ☐ 22. ☐ 23. ☐ 24. ☐ 25. ☐ 26. ☐ 27. ☐ 28. ☐ 29. ☐ 30. ☐ 31. ☐ 32. ☐ 33. ☐ 34. ☐ 35. ☐ 36. ☐ 37. ☐ 38. ☐ 39. ☐ 40. ☐ 41. ☐ 42. ☐ 43. ☐ 44. ☐ 45. ☐ 46. ☐ 47. ☐ 48. ☐ 49. ☐ 50. ☐ 51. ☐ 52. ☐ 53. ☐ 54. ☐ 55. ☐ 56. ☐ 57. ☐ 58. ☐ 59. ☐ 60. ☐ 61. ☐ 62. ☐ 63. ☐ 64. ☐ 65. ☐ 66. ☐ 67. ☐ 68. ☐ 69. ☐ 70. ☐ 71. ☐ 72. ☐ 73. ☐ 74. ☐ 75. ☐ 76. ☐ 77. ☐ 78. ☐ 79. ☐ 80. ☐ 81. ☐ 82. ☐ 83. ☐ 84. ☐ 85. ☐ 86. ☐ 87. ☐ 88. ☐ 89. ☐ 90. ☐ 91. ☐ 92. ☐ 93. ☐ 94. ☐ 95. ☐ 96. ☐ 97. ☐ 98. ☐ 99. ☐ 100. ☐

Le Lieutenant de Réserve STOUVENEL RENE; ex-Capitaine ROBERT
Chef de Secteur de la Vallée de la Bruche, certifiée par la présente
que :

MONSIEUR MARCEL PETITJEAN né le 29.12.1910 à Grandfontaine.

A été un des premier à faire partie de la Résistance Alsacienne étant à la base d'une filière d'évasion de prisonniers de guerre et de réfractaires.

Par le Donon il a aussin participé au passage des messages entre Strasbourg et l'Etat Major de Lyon.

Il a fait partie du groupe qui a été chargé d'organiser et de protéger les passages clandestins des Officiers en Alsace et retour.

Il m'a secondé d'une manière très active dans l'Organisation de la Résistance et la formation F.F.I. dans la Vallée de la Bruche.

Wisches le 26.II.1960

Ernest GONCKEL.

GONCKEL et CHATIN étaient deux des noms qui revenaient assez souvent dans les conversations entre René STOUVENEL et mon grand-père dans les années 1950-1955. Je pensais bien qu'ils avaient eu des contacts fréquents pendant la guerre et la découverte dernièrement du témoignage du 18 février 1945 de René STOUVENEL m'a appris qu'Ernest GONCKEL fut avec Prosper CHARLIER et mon grand-père Etienne FERRY un des premiers passeurs alsaciens secondant René STOUVENEL dans le passages des prisonniers de guerre Belges, Français et Polonais vers la vallée de la Plaine. (Voir le témoignage p 7).

Extraits de l'article de J.POURE, paru le 28 juillet 1945 dans le journal d'Alsace sous le titre Cinq jeunes Wischois, héros du Maquis, donnèrent leur vie pour la libération de la France.

Ernest GONCKEL et Joseph CHATIN 36 ans se sont évadés d'Alsace pour ne plus vivre sous le régime de l'opresseur et pour rejoindre Henri COLIN 24 ans et Joseph TROTZIER 22 ans qui avaient trouvé asile à Courchaton dans la Haute-Saône. Tous quatre travaillèrent soit chez le frère aîné de GONCKEL entrepreneur de carrière, soit chez des paysans.

Depuis longtemps déjà, sous l'impulsion de GONCKEL, ces quatre amis s'étaient inscrits au groupe de résistance « Camille » et au mois de juillet 1944, ils entrèrent dans le maquis de Chérimont près de Lure. Tous les quatre sont devenus des héros du maquis de Chérimont.

Le 18 septembre 1944, les Allemands voulant en finir, profitèrent de la trahison d'un jeune résistant pour cerner le maquis de Chérimont avec plus de 2000 hommes. Beaucoup de maquisards tombèrent ce jour là. Vers 8 h du matin, un groupe d'une vingtaine d'hommes à la tête desquels se trouvaient le sous-lieutenant GONCKEL et le sergent CHATIN fut fait prisonnier. Après un bref interrogatoire, et des tortures abominables, les brigands nazis les mirent au mur et tirèrent sur eux plusieurs rafales. CHATIN à genoux criaient: « Je suis Français, Vive la France ». Les malheureux furent achevés à coups de crosses et atrocement défigurés. Leurs corps furent laissés sur place pendant 8 jours avec défense à la population d'y toucher.

De cet horrible carnage, seuls GONCKEL et un jeune maquisard de 17 ans furent épargnés mais leur supplice ne fut différé que de quelques jours. Le restant du groupe fut anéanti ou fait prisonnier dans la soirée du même jour. Parmi ces derniers était TROTZIER. On avait espoir de le revoir ainsi que GONCKEL, car trace de leur passage avait été trouvé à Belfort. Hélas le destin en avait décidé autrement. Reconnus comme « terroristes » par les prisonniers qu'ils avaient faits, ils furent torturés pendant plusieurs jours et finalement fusillés le 26 septembre à 17 h. Leurs corps furent retrouvés dans un charnier de 20 cadavres à Offemont, près de Belfort le 20 mars 1945.

L'article du journal d'Alsace du 28 juillet 1945 suit.

Le nom CHATIN revenait également dans les conversations de René STOUVENEL avec mon grand-père. D'ailleurs Lucien CHATIN frère de Joseph est cité comme passeur secondant René STOUVENEL dans son témoignage page 7.

Suit également la copie du texte écrit de Lucien CHATIN déposé par sa fille dans [bienvenue sur le site de Christian, il vous emmène à la découverte ...cganier.perso.neuf.fr/crbst_104.html](http://bienvenue-sur-le-site-de-Christian-il-vous-emmène-à-la-découverte...cganier.perso.neuf.fr/crbst_104.html)

Journal d'Alsace du 28 juillet 1945. (Archives de René STOUVENEL).

CINQ JEUNES WISCHOIS, HÉROS DU MAQUIS, donnèrent leur vie pour la Libération de la France

Dans la longue liste des Alsaciens qui figurent au martyrologe de la Résistance se trouvent les noms de cinq habitants de Wisches, torturés et fusillés par les nazis. Ce sont MM. Gonckel Ernest, 37 ans; Chatin Joseph, 36 ans; Gaentzler Georges, 31 ans; Colin Henri, 24 ans et Trotzier Joseph, 22 ans. Ces cinq héros Wischois, qui n'ont pas hésité à sacrifier leur vie pour la liberté de notre patrie avallée, comme 50 autres jeunes gens de notre village, quitté, au début de l'occupation, leurs familles et leurs affections pour ne pas vivre sous le régime de l'opresseur et surtout pour ne pas être enrôlés dans sa Wehrmacht exécutée.

La première de ces victimes fut Gaentzler Georges. Vers la mi-juillet 1944 les habitants de Wisches apprirent la triste nouvelle de sa mort, mais ce n'est qu'après la libération que furent connues les circonstances de sa fin tragique. Gaentzler s'était réfugié, avec sa jeune femme, au début de l'occupation à St-Pierre de Clairac, petit bourg près d'Agen où il fut employé à la gare. Un groupe de résistance s'étant formé dans cette localité, Gaentzler s'y inscrivit et prit une part active à l'activité clandestine. Un jour, les Allemands ayant eu connaissance de ce centre de résistance y envoyèrent cinquante hommes commandés par des «Waffen SS». Le malheur voulut que, par une négligence coupable du chef de la résistance locale, les Allemands découvrirent une liste nominative de tous les membres de l'organisation avec, en regard de leurs noms, les armes et engins de guerre que chacun détenait. La Gestapo passa immédiatement à la repression, fit cerner le village et captura les 11 membres de la résistance qui n'avaient pas eu le temps de fuir. Après avoir brûlé leurs habitations, elle tortura ses captifs puis les fusilla dans le dos. Gaentzler était parmi les victimes.

En 1941, Colin et Trotzier, devant la menace des Allemands de mobiliser les franchir la frontière pour se soustraire jeunes Alsaciens, n'hésitèrent pas à cette obligation. Ils se fixèrent à Courchaton dans la Haute-Saône où Gonckel et Chatin les rejoignirent plus tard. Tous quatre travaillèrent, soit chez le frère aîné de Gonckel, entrepreneur de carrières, soit chez des paysans des environs.

Vint l'invasion. Depuis longtemps déjà, sous l'impulsion de Gonckel, connu chez nous comme résistant farouche, ces quatre amis s'étaient inscrits au groupe de résistance «Camille». Au mois de juillet, ils entrèrent dans le maquis du Chérémont près de Lure. Raconter ici tous les faits d'armes de ce groupe de 150 hommes serait trop long. Ces braves avaient rempli plusieurs missions dangereuses. Ils venaient de faire 14 prisonniers, quand le 16 septembre 1944, le sergent Chatin, en embuscade avec 10 hommes parmi lesquels Colin, réussit à abattre les occupants d'une auto: un général de division allemand et son chef d'état-major. Colin blessé fut fait prisonnier le lendemain. Les Allemands ayant appris qu'il avait participé au coup de main contre le général lui demandèrent s'il regrettait son acte. Ayant répondu courageusement «non», les barbares le laissèrent agoniser pendant deux jours avec une sentinelle à ses côtés pour défendre à quiconque de le soigner. Colin mourut au milieu d'atroces souffrances.

Le 18 septembre, les Allemands vou-

lant en finir, profitèrent de la trahison d'un jeune résistant pour cerner le maquis de Chérémont avec plus de 2.000 hommes. Beaucoup de maquisards tombèrent ce jour-là. Vers 8 heures du matin, un groupe d'une vingtaine d'hommes à la tête desquels se trou-



Le sous-lieutenant Ernest Gonckel

vaient le sous-lieutenant Gonckel et le sergent Chatin fut fait prisonnier. Après un bref interrogatoire, et des tortures abominables, les brigands na-

zis les mirent au mur et tirèrent sur eux plusieurs rafales. Chatin blessé et à genoux criait: «Je suis Français, Vive la France». Les malheureux furent achevés à coups de crosses et atrocements défigurés. Leurs corps furent laissés sur place pendant 8 jours avec défense à la population d'y toucher. De cet horrible carnage, seuls Gonckel et un jeune maquisard de 17 ans furent épargnés, mais leur supplice ne fut différé que de quelques mois.

Le restant du groupe fut anéanti ou fait prisonnier dans la soirée du même jour. Parmi ces derniers était Trotzier. On avait espoir de le revoir ainsi que Gonckel, car trace de leur passage avait été trouvée à Belfort. Hélas, le destin en avait décidé autrement. Reconnus comme «Terroristes» par les prisonniers qu'ils avaient faits, ils furent torturés pendant plusieurs jours et finalement fusillés le 26 septembre, à 17 heures. Leurs corps furent retrouvés dans un charnier de 20 cadavres à Offmont, près de Belfort, le 20 mars de cette année. La cérémonie d'enterrement a été célébrée à Lure, le 7 avril en présence d'un général, d'un archevêque, du Préfet et de plusieurs hautes personnalités. L'inhumation eut lieu à Courchaton, de sorte que tous, ils reposent côte à côte dans le même petit cimetière de France, de cette France pour la liberté de laquelle ils ont courageusement fait le don de leur vie. Honneur à ces vaillants Alsaciens, héros de la résistance. Leur nom ne sera jamais oublié, il sera pour nous l'éternel symbole de l'Alsace qui ne connaît qu'une seule patrie... la France.

J. Pouré.

Texte écrit par mon père Lucien Chatin *qui était FFI, brigadier au camp de Schirmeck après la guerre et passeur pendant cette même guerre.* (Chantal Chatin Nouvelle Calédonie)

Vers la mi-juillet 1944 on apprenait avec stupeur à Wisches que GAENTZLER Georges, un enfant du village, âgé de 31 ans, marié, était mort. Il était employé au début de la guerre comme cheminot en Moselle. Lors de l'occupation, n'ayant rien voulu signer pour les Allemands, il fut expulsé en France non occupée par les agents de BURKEL. Il se fixa avec sa femme à St Pierre de Clairac, petit bourg près d'Agen où dès lors il fut employé à la gare. Tout ce qu'on a pu savoir à ce moment-là sur sa mort, c'est qu'une carte envoyée de France apprenait à sa sœur Augusta, mariée à Wisches au cordonnier MARCHAL Etienne, qu'il avait été fusillé le 7 juin.

Les détails, on ne les a appris qu'après la libération. GAENTZLER était inscrit au groupe de résistance local. Les Allemands ayant eu vent de ce centre de résistance, y envoyèrent 50 hommes commandés par des Waffen SS. Le malheur voulut que, par une négligence coupable du chef de la résistance locale, les Allemands trouvèrent une liste des dits membres sur laquelle étaient aussi inscrits les armes et engins de guerre que chacun possédait. Les Allemands passaient déjà dans d'autres villages des environs où ils mettaient tout à feu et à sang, à moitié ivres. Ils cernèrent le village et prirent tous les membres présents de la Résistance. Après avoir brûlé leurs habitations, les chiens torturèrent les 11 membres de la résistance qui leur étaient tombés dans les mains. Finalement ils les firent courir devant eux vers la sortie du village et ils les fusillèrent dans le dos avec leurs armes automatiques. Le surlendemain ces 11 malheureux furent enterrés comme les traîtres, sans fleurs ni couronnes, pas même une croix ne fut autorisée.

Lorsque sonna pour nous l'heure de la délivrance, le 25 novembre dernier, plusieurs familles de Wisches attendaient avec une joie mêlée d'appréhension, le retour d'un ou plusieurs membres de leurs famille partis en 1940 ou après, pour ne pas servir l'ennemi abhorré. Il y en avait près de 50 dans ce cas.

Wisches est fier de penser que plus de trente parmi ceux-ci ont bien servi la cause de la libération, soit en s'engageant dans l'armée dès 1941 ou après, ou en combattant dans les rangs des FFI (maquisards): témoin les 4 suivants, morts en héros au maquis de la Haute-Saône.

GONCKEL Ernest, âgé de 37 ans, marié, 2 enfants dont la mère avait déjà goûté 18 mois de camp de concentration en 1915- 1916 à Holzminden.

CHATIN Joseph, beau-frère du précédent, 36 ans marié et père de 2 enfants. Tous deux ayant été désignés pour aller travailler aux fortifications de Riga, n'hésitèrent pas à abandonner leurs familles pour se soustraire à cette obligation. GONCKEL a même dit au chef de l'Arbeitsamt à Schirmeck « Il y aura 2 mètres de neige à Riga avant que moi je n'y travaille. » Et CHATIN à son vieux père, en lui disant au revoir dans cette nuit à 3 heures du matin: « Je m'en vais et si je peux m'engager pour aider à libérer notre pays, je le ferai. » Ils nous quittèrent dans cette nuit de juillet 1942 et passèrent la frontière.

COLIN Henri, 24 ans, mobilisé en 1940, a combattu au moment de la Débâcle. Libéré et revenu de France non occupée en automne 1940, il resta tout juste 6 semaines à la maison et repassa la frontière afin dit-il « de ne pas être embrigadé par ces Boches. »

TROTZIER Joseph, 22 ans cousin de CHATIN, quitta un des premiers, comme jeune de 18 ans, l'Alsace; fin février 1941, dès les premiers essais des Allemands de mobiliser les jeunes Alsaciens. Pris par les Allemands à Dôle, il ne dut son salut, après plusieurs interrogatoires serrés, comme savait le faire la Gestapo, que, parce qu'il était déjà muni de faux papiers en règle. Il fit néanmoins, à ce moment-là 2 mois de camp de concentration. Relâché, il rejoignit Courchaton dans la Haute -Saône où GONCKEL Joseph, le frère aîné d'Ernest exploitait une carrière et où était déjà COLIN. Les 2 autres vinrent les rejoindre plus tard. Là ils travaillèrent sous de faux noms, soit à la carrière, soit chez des cultivateurs des environs. De temps en temps ils réussirent à envoyer quelques mots à leurs familles ou en recevaient, au prix de certains risques, car la Gestapo était toujours derrière eux. Marguerite, épouse de GONCKEL fit pour ce motif quelques semaines de camp en avril 1943.

Ces familles, disons- le en passant, furent brimées toute la durée de la guerre, aussi bien par la Gendarmerie que par nos Messieurs Alsaciens du Parti.

Vint le moment de l'invasion. Depuis longtemps déjà, nos amis, sous l'impulsion de GONCKEL Ernest, connu chez nous pour un résistant farouche, étaient inscrits au groupe de résistance Camille. Le moment d'entrer dans le maquis Chérumont près de Lure vint pour eux au mois de juillet. Raconter ici tous les faits de ce groupe de 150 hommes serait trop long. Le groupe avait rempli toutes ses missions et ce avec seulement 1 mort et avait 14 prisonniers tous officiers, quand sonna l'heure du destin. Car, hélas, ils se trouvaient dans un endroit où l'armée allemande, refluant du midi, se regroupait dans le Jura et la Haute-Loire. Le 16 septembre le sergent CHATIN, en embuscade avec un groupe de 10 hommes, parmi lesquels COLIN, réussit à abattre les occupants d'une auto qui étaient un général de division et son Etat - Major. COLIN blessé à la cuisse et pris le 17, fut laissé sans soin par les barbares avec sa blessure, qui soignée n'était pas mortelle. Ayant appris qu'il avait participé au coup de main contre le général, les Allemands lui demandèrent s'il regrettait son acte. Il répondit non. Les sauvages le laissèrent agoniser pendant 2 jours sans soin, avec une sentinelle à ses côtés pour empêcher que personne ne le soigne. Dans le délire et vers sa fin, il demandait à boire. La sentinelle lui répondait que par des coups de crosse. Il fut enterré près de Lure. Les Allemands voulaient en finir et profitant de la trahison d'un jeune maquisard, cernèrent le maquis de Chérumont avec plus de 2000 hommes. Beaucoup de maquisards tombèrent ce 18 septembre et à 8h du matin un groupe d'une vingtaine d'hommes, dont le sous-lieutenant GONCKEL et CHATIN furent faits prisonniers.

De suite brimades, tortures et interrogatoires. Dans la discussion GONCKEL s'était laissé à parler allemand, il fut mis de côté, ainsi qu'un jeune enfant de troupe de 17 ans. Celui-ci, épargné fut emmené au camp de Buchenwald. Revenus ces jours-ci, c'est de lui que nous tenons tous les détails de ces faits. Après avoir torturé, ces barbares, les collèrent au mur dans l'après-midi. Dans un moment de faiblesse, l'un deux s'étant mis à pleurer, CHATIN l'encourageait en disant: « sois plus que ça, et ne montre pas à ces barbares ce que cela nous fait. » Les Allemands tirèrent sur eux plusieurs rafales. Plusieurs vivaient encore. CHATIN blessé et à genoux criait: « Je suis Français, vive la France. » Ils furent achevés à coups de crosse et atrocement défigurés. Les corps furent laissés 8 jours sur place avec défense d'y toucher. Ces braves dorment de leur dernier sommeil au cimetière de COURCHATON. Le restant du groupe fut anéanti ou fait prisonnier, dans la soirée du même jour. Parmi ces derniers, il y avait TROTZIER. On avait espoir de le revoir ainsi que GONCKEL car trace de leurs passages avait été trouvée à Belfort.

Mais hélas, le destin en avait décidé autrement, car reconnus comme partisans par les prisonniers qu'ils avaient pris. Ils furent torturés plusieurs jours et surtout GONCKEL en qui

les Allemands soupçonnaient un chef. Finalement ils furent mis à mort le 26 septembre à 17h. Leurs corps furent trouvés dans un charnier, les 20 corps, fin mars à Offemont un hameau près de BELFORT. Reconnu l'un par son dentier et l'autre par son alliance qu'il avait encore au doigt. La cérémonie d'enterrement eut lieu à LURE le 7 avril dernier en présence d'un général, d'un préfet et de plusieurs hautes personnalités. Leur inhumation eut lieu à COURCHATON le mardi 10 à côté de leur camarade et parent CHATIN. Ils reposent, ces 5 héros, loin de leur village natal qu'ils avaient tant espéré revoir et pour la délivrance duquel, ils ont donné leur vie. ***

Inclinons nous devant les familles éprouvées, de ces victimes des barbares. Et nous les bons Français du temps de l'occupation serrons les rangs, méditons devant ces martyrs de la libération et demandons et mettons tout en œuvre pour que, non par vengeance mais justice se fasse, pas de veuleries, plus de manque de courage civique. Poursuivons les dénonciateurs, les collaborateurs de cette horrible guerre.

ROBESPIERRE

*** *Note du webmestre*

"Leurs corps furent rapatriés après la guerre et enterrés avec les honneurs militaires dans les tombes familiales de [leur village natal](#): Wisches"

BARET, BADER, FREMIOT, sont des noms que j'avais souvent entendu prononcer par diverses personnes d'ailleurs à Hersbach et je découvre ces noms dans l'article sur « Journal d'Alsace » du 10 juin 1949:

Quatre passeurs de Wisches-Hersbach à l'honneur Joseph BARET, Joseph BADER, Ernestine CHARLIER, Lucien FREMIOT.

Quatre passeurs de Wisches-Hersbach à l'honneur

WISCHES-HERSBACH. — Nous apprenons que MM. Baret Joseph, 53 ans, conseiller municipal, Bader Joseph, père, 69 ans, ont été décorés de la Croix de guerre avec étoile d'argent, à l'ordre de la Division, par le général Gruss, gouverneur militaire de Strasbourg, à l'occasion de la fête nationale des Passeurs qui a eu lieu à Strasbourg le 5 juin dernier.

Aux deux dénommés ci-dessus fut également remis le Diplôme national des Passeurs, de même à M. Frémot Lucien, 49 ans, domicilié à Wisches, ainsi qu'à Mme Charlier Ernestine, née Bastien, domiciliée à Hersbach.

Rappelons brièvement les faits qui ont valu le mérite de ces citations militaires à ces quatre héroïques passeurs :

Mme Charlier Ernestine compte à son actif plus de soixante prisonniers français évadés d'Allemagne, qu'elle passa au delà de la frontière du Donon pendant l'occupation allemande.

M. Baret Joseph a passé pendant les années 1940, 1941 et 1942 une grande quantité de prisonniers en rupture de captivité, ainsi que de nombreux réfractaires de la Wehrmacht.

M. Bader Joseph, père, a passé pendant cette même période 46 prisonniers de guerre et huit réfractaires de la Wehrmacht.

M. Frémot Lucien a passé à la même époque 20 prisonniers de guerre et 15 réfractaires de la Wehrmacht.

Malgré les dangers que courent ces infatigables passeurs, il est à noter que ce fut toujours à la faveur de la nuit qu'ils osèrent affronter le risque d'entreprendre une pareille mission volontaire et dangereuse, afin de faciliter la tâche qu'ils s'étaient assignée en vue de déjouer les cordons de douaniers et des patrouilles SS accompagnés de chiens policiers qui gardaient la frontière du Donon et toute l'étendue des sentes de cette montagne.

Combien de nuits blanches vécurent ces quatre héros, travaillant dans l'obscurité, pour assurer à ceux qu'ils escortaient la liberté qu'ils avaient perdue, personne ne le sait mieux qu'eux.

Cependant, à la suite d'une dénonciation secrète, MM. Baret Joseph, Bader Joseph père, furent arrêtés en mars 1941, par un agent de la Gestapo qui s'était affublé d'un accoutrement d'un faux prisonnier. Ils furent transférés au camp de Schirmeck où ils demeurèrent jusqu'en mai 1941.

M. Lucien Frémot fut transféré le 12 mars 1941 à la rue du Fil où il purgea une peine de 6 mois et 8 jours de prison pour les mêmes motifs. Frémot

fut arrêté une deuxième fois en avril 1942 quand il échoua dans sa tentative de passeur, au moment même où il allait passer la frontière du Donon, en compagnie de huit Strasbourgeois, réfractaires de la Wehrmacht. Frémot chercha en vain dans la nuit l'ange gardien qui s'était enfui. Le malheureux fut interné cette fois au camp de Schirmeck pendant 9 mois.

On connaît les atrocités commises sur les prisonniers du camp par ordre du fameux commandant bourreau Buck, qui avait à son service une équipe de tortionnaire SS qui pratiquaient toutes sortes de sévices sur les prisonniers pour les faire avouer.

En dépit de toutes les souffrances endurées par ces trois passeurs dont l'un deux, Frémot Lucien, porte aujourd'hui encore les stigmates jusque dans le plus profond des fibres de sa chair parce que celui-ci fut pris en flagrant délit d'achoppement dans le plan qu'il avait tracé de faciliter l'évasion de huit Alsaciens incorporés de force, alors que MM. Bader Joseph et Baret Joseph en persistant à mentir à leur conscience réussirent à s'échapper des plus dures peines corporelles quoique ces derniers fussent quand même soumis au régime austère du camp.

M. Baret a hébergé chez lui pendant des semaines des prisonniers français malades, évadés d'Allemagne. Mme Baret prodiguait des soins médicaux à cent autres d'entre eux qui avaient les pieds tuméfiés par la fatigue des longues marches avant que ceux-ci pussent être reconduits à la frontière pour gagner l'intérieur du pays.

M. Bader Joseph, père, fut arrêté encore une fois, seul, en mai 1941 à la frontière du Donon au retour d'une mission de passeur. Tisonné pendant des heures par les agents de la Gestapo à l'Hôtel Velheda, il dut à la dernière minute trouver une planche de salut dans l'apostille d'un employé de la commune de Wisches.

Les familles Charlier Ernestine, Baret Joseph, Bader Joseph père, Frémot Lucien ont bien mérité de la reconnaissance française.

Voici le libellé du Diplôme National des Passeurs.

Madame Charlier Ernestine, Messieurs Baret Joseph, Bader Joseph père, Frémot Lucien ont fait partie de l'Armée des soldats sans uniforme qui participèrent aux glorieux combats pour la libération, grâce à l'aide généreuse qu'ils ont apportée aux prisonniers, déportés, évadés français ou combattants des Armées alliées tombées au pouvoir de l'ennemi.

Signé : Général de Gaulle.

Le Général de Larminat,
Président de la Commission
des Passeurs.

(555)

Carnet blanc

Il y a promesse de mariage entre M. Lucien Maetz, employé au chemin de fer à Rothau, et Mlle Monique Diem à Natzwiller. (535)

Victor NEUHAUSER domicilié « aux Quelles » servait du « schnaps », plus que de raison, aux douaniers allemands, afin de les enivrer et ainsi leur soustraire les renseignements sur les horaires de leurs patrouilles ainsi que l'endroit de la relève, permettant ainsi à Michel FERRY de faire passer des convois d'évadés, à leur barbe.

« Mr NEUHAUSER Victor restaurateur aux Quelles, commune de La Broque a fait partie de la résistance dès mai 1941.

Il était pour moi et ceci toute la durée de l'occupation allemande, un précieux et courageux auxiliaire.

Bien que la douane frontalière ayant réquisitionné en grande partie son hôtel et installé un poste de douane, il a toujours réussi à m'indiquer les heures, changement d'itinéraires et relèvement des patrouilles, ce qui m'a permis, avec toutes les chances possible, de franchir la frontière pendant 3 ans et demi. Il a lui-même ravitaillé de nombreux prisonniers, leur indiquant avec sûreté le chemin à suivre pour gagner la frontière sans incident.

Lors de l'enlèvement d'un douanier par les maquisards, sachant que je devais passer la frontière avec des prisonniers, a réussi à me prévenir à temps du danger; environ 200 hommes de troupes devaient battre la forêt. Je lui dois certainement ma liberté ainsi que celle des prisonniers.....» 1^{er} mars 1958

Je signette le 1 Mars 58.

M. Fany Michel La Clusette - Rethen Bas-Rhin
Ecr. H. F.F.E. sous chef de section de la Haute Vallée de la Moselle
Homologué n° 34102 J.O. du 10 juillet 52. Act. fait au Bureau Français Libre
n° 12, 887/29 Décembre 51.
Adressé à la Résistance et Groupes de guérilla.

Certifié par la présente, que M. Neuhäuser Victor
restaurateur aux Quelles commune de La Broque, a fait partie
de la résistance dès Mai 41.

Il était pour moi et ceci toute la durée de
l'occupation allemande un précieux et courageux auxiliaire.

Bien que la douane frontalière ayant réquisitionné
en grande partie son hôtel et installé un poste de douane
il a toujours réussi à m'indiquer les heures, changement d'itinéraires
et relèvement des patrouilles, ce qui m'a permis avec toutes les chances
possibles de franchir la frontière pendant 3 1/2 ans.

Et lui-même ravitaillé de nombreux prisonniers
leur indiquant avec sûreté le chemin à suivre pour
gagner la frontière sans incident.

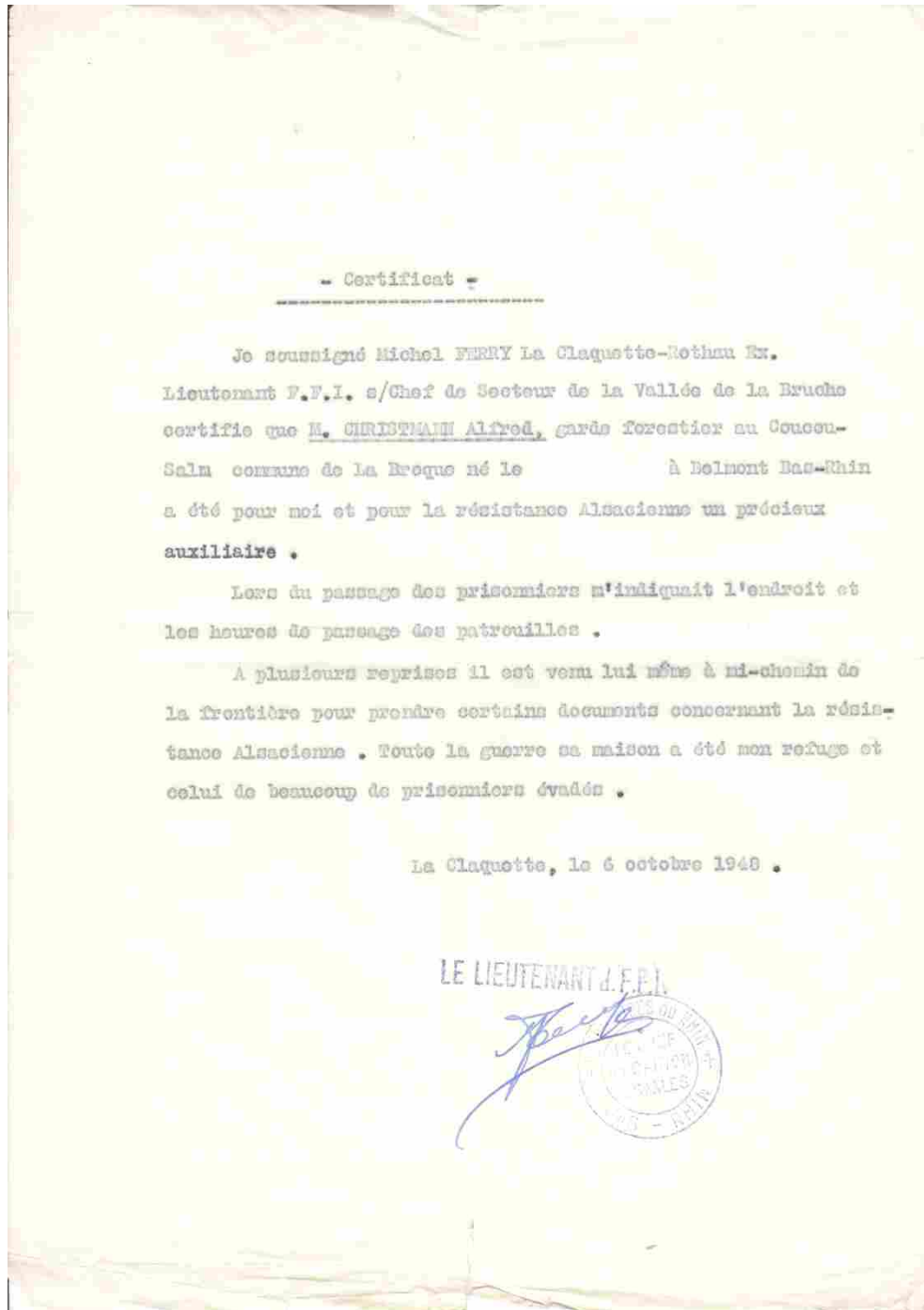
Lors de l'enlèvement d'un douanier par les
maquisards, sachant que je devais passer la frontière avec des
prisonniers, a réussi à me prévenir à temps du danger, environ
200 hommes de troupes devaient battre la forêt, je lui dois certainement
ma liberté ainsi que celle des prisonniers.

M. Neuhäuser est un résisteur de première ligne
pour sa loyauté et d'instinct pour l'appeler un
prisonnier et réfractaire

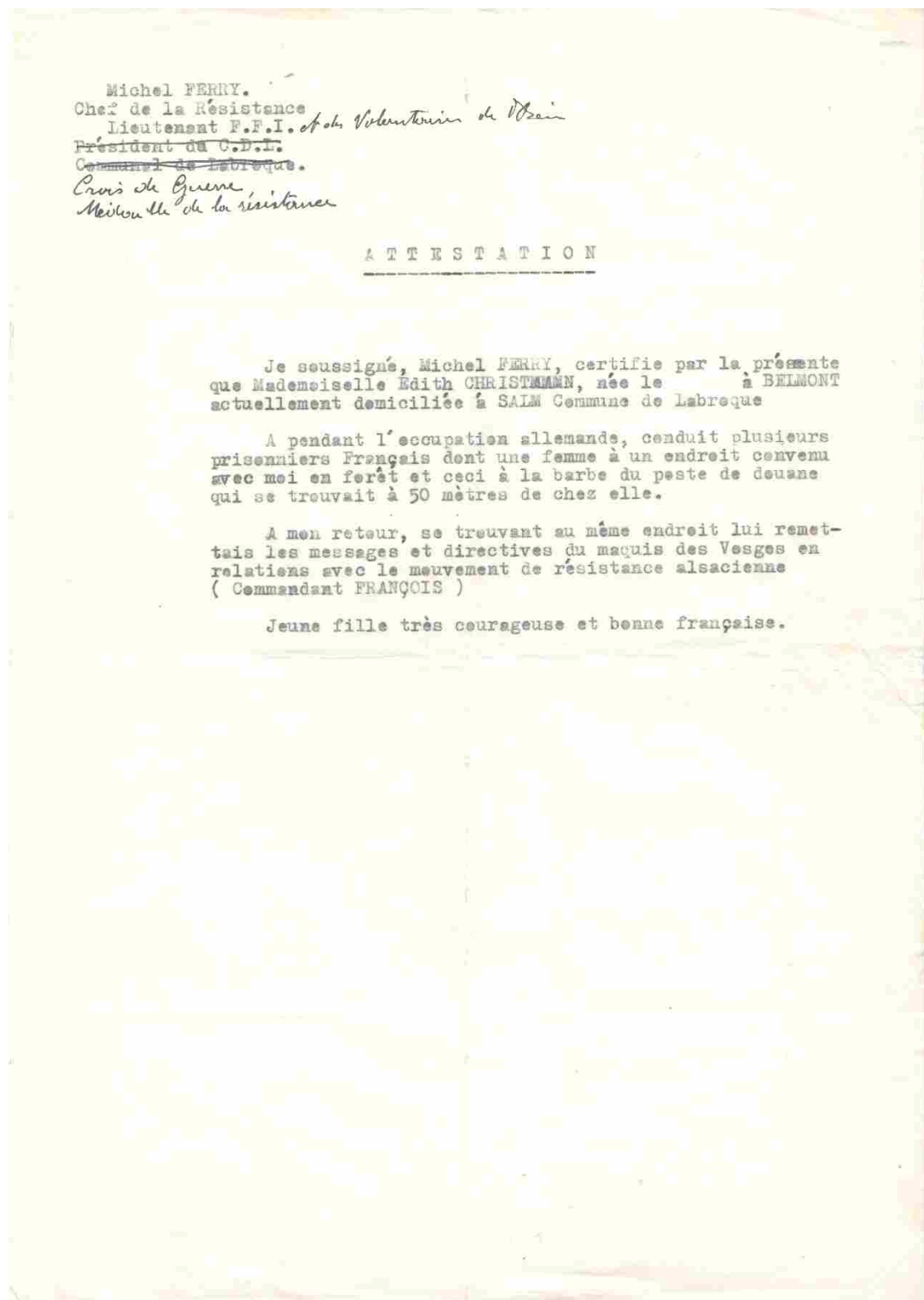
Alfred Christmann

« Alfred CHRISTMANN garde forestier au Coucou-Salm, commune de La Broque a été pour moi et pour la résistance alsacienne un précieux auxiliaire. Lors du passage de prisonniers, il m'indiquait l'endroit et les heures de passage des patrouilles.

A plusieurs reprises, il est venu lui-même à mi chemin de la frontière pour prendre certains documents concernant la résistance Alsacienne. Toute la guerre sa maison a été un refuge pour beaucoup de prisonniers évadés.»



mètres de chez elle. A mon retour des Vosges, à ce même endroit, je lui remettais des messages et directives du maquis des Vosges pour le mouvement de résistance alsacienne (Commandant FRANCOIS).»



« Marcel MATHIS, rédacteur principal en retraite, préfecture du Bas-Rhin, cabinet du préfet, domicilié aux Quelles-La Claquette a été pour moi un précieux auxiliaire en me prêtant son concours bénévole pour l'évasion de prisonniers et de réfractaires de la Wehrmacht.»

ainsi que ses frères, Ernest CHAUDRE (1887-1964) Eugène CHAUDRE (1890-1963), ils ont apporté aide et soutien à des personnes fuyant l'oppression nazie en attente de passages de frontière.

Eugène CHAUDRE et son épouse, les parents de Jean-Jacques CHAUDRE seront déportés en Silésie suite à l'évasion de leur fils, réfractaire de la Wehrmacht.

(Pour lire le témoignage de Jean-Jacques CHAUDRE rescapé de l'enfer de Mühldorf, qui fut arrêté à Moussey où il avait trouvé refuge et faisait partie du groupe de résistance du village: www.resistance-deportation.org/.../Jean-Jacques_Chaudre_Repris_6_janv...)

Quelques autres noms de passeurs ou aidants apparaissent dans l'article « Les anciens passeurs de La Bruche se souviennent » du 24 juin 1964 paru dans les Dernières nouvelles d'Alsace dont le docteur **Léon CHAUDRE** neveu des précédents CHAUDRE. La coupure de journal est en page suivante.

Transcription de la dite page de journal.

« Partir de Salm, sac à dos et chaussés de souliers cloutés, franchir la frontière des Vosges et suivre jusqu'à Moussey un sentier zigzagant dans les sous-bois est une agréable promenade touristique d'une bonne quinzaine de kilomètres. Pendant la guerre, c'était une sortie périlleuse que les passeurs de la vallée de la Bruche ont pourtant réalisée des centaines de fois malgré les gardes allemands et leurs chiens policiers.

Une dizaine d'entre ces passeurs, membres du réseau « Martial », section vallée de la Bruche, se sont retrouvés dimanche sur le sentier qu'ils empruntaient pour faire franchir la frontière aux réfractaires et aux prisonniers évadés.

Ils étaient conduits par M.M.

Michel FERRY (La Claquette) et

René STOUVENEL (Wisches), respectivement président et vice président de la section locale accompagnés du

Dr **Léon CHAUDRE** (Saâles), président d'honneur du réseau,

Mme **Charlotte BIERSOHN** (Russ) qui poussait le risque jusqu'à aller en Allemagne chercher les prisonniers à leur stalag était là bien sûr, ainsi que M.M.

Marcel PETITJEAN,

Oscar KOENIGUER,

André VINCENT, tous trois de Grandfontaine,

Théodore EPP (Saint-Blaise),

Roger SALE (Wackenbach) et

Hubert LEDIG (Schirmeck) »

24 JUIN 1964 DES PASSEURS DE LA VALLEE DE LA BRUCHE SE SOUVIENNENT

Page 17

5

DERNIERES NOUVELLES

A TRAVERS LA RÉGION

LES ANCIENS PASSEURS DE LA VALLEE DE LA BRUCHE SE SOUVIENNENT

PARTIR de Salm, sac au dos et chaussés de souliers cloutés, franchir la frontière des Vosges et suivre jusqu'à Moussey un sentier zigzaguant dans les sous-bois est une agréable promenade touristique d'une bonne quinzaine de kilomètres. Pendant la guerre, c'était une sortie périlleuse que les passeurs de la vallée de la Bruche ont pourtant réalisée des centaines de fois malgré les gardes allemands et leurs chiens policiers.

Une dizaine d'entre ces passeurs, membres du réseau « Martial », section vallée de la Bruche, se sont retrouvés dimanche sur le sentier qu'ils empruntaient pour faire franchir la frontière aux réfractaires et aux prisonniers évadés.

Ils étaient conduits par MM. Michel Ferry (La Claquette) et René Stouvenel (Wisches), respectivement président et vice-président de la section locale accompagnés du Dr Chaudre (Saales), président d'honneur du réseau. Mme Charlotte Biersohn (Russ) qui poussait le risque jusqu'à aller en Allemagne chercher les prisonniers à leur stalag, était là bien sûr, ainsi que MM. Marcel Petitjean, Oscar Koeniguer, André Vincent, tous trois de Grandfontaine, Théodore Epp (St-Blaise), Roger Zalzé (Wackenbach) et Hubert Ledig (Schirmeck).

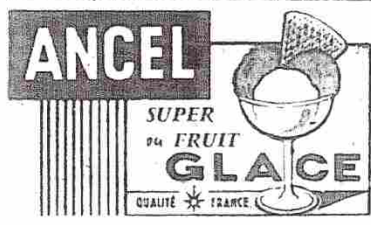
A Moussey, où les a rejoints M. Jean-Paul Freiss (Strasbourg), ils sont allés saluer le curé Gassmann qui prenait souvent en charge les prisonniers et les cachait dans son église. Puis fut déposée une gerbe au monument des victimes de la déportation.

Auparavant ils s'étaient arrêtés sur la frontière qu'ils avaient eu tant de peine à franchir et devant



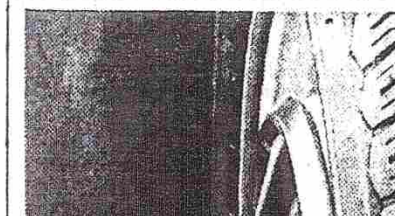
Entre Salm et Moussey, le groupe des passeurs et résistants de la vallée de la Bruche s'est arrêté devant la borne frontière pour entonner le « Chant des partisans ».

(PHOTO DN)



une borne avaient entonné le « Chant des partisans ».

Vingt ans ou plus ont passé, les traits ont vieilli, les jambes ne sont plus jeunes, certains mêmes n'ont pu reprendre le sentier de la liberté et ont regretté de ne pas se joindre au groupe, mais nul n'a oublié ces années sombres et ces dangereuses missions. Les passeurs et résistants de la vallée de la Bruche ne peuvent oublier.



Louis BURETH de La Broque, né en 1892 à Grendelbruch, a rendu de grands services aux évadés jusqu'à son arrestation*(1). C'est ce que j'avais déduit en me remémorant une conversation entendue dans mon enfance entre Michel FERRY, François MARTIN dit Hans CHAMENTOU et mon grand-père Etienne FERRY à la maison forestière de Hersbach.

J'avais entendu dire que Louis BURETH qui était entrepreneur de construction à La Broque, employeur du même François MARTIN, fermait les yeux sur ses retards ou absences à son travail dus à son activité clandestine de passeur secondant quelques fois Michel FERRY. Il avait été question aussi d'un évadé (qui avait réussi à gagner l'Angleterre grâce à FERRY, CHAMENTOU, à des gens de Quieux et à une relation de BURETH à Nancy*(2)) et d'une Emilie ROPP et d'un GEORGES de Quieux (qui me semblaient être des connaissances communes de mon grand-père, Michel FERRY, Hans CHAMENTOU et Louis BURETH). J'avais cru comprendre que Louis BURETH avait été mis en contact grâce à son réseau, avec des braves gens de Nancy qui se sont finalement bien occupés de son fils Armand BURETH, réfractaire car ne s'étant pas présenté au conseil de révision et qui s'était évadé pour éviter son incorporation dans l'armée allemande et continuer ses études.

L'épouse de Louis BURETH, Joséphine BURETH née ZIRN qui était sage-femme à La Broque a continué après l'arrestation de son mari, à rendre service à la filière, entre autres en collectant ou fournissant des vêtements et chaussures pour les prisonniers de guerre les plus démunis en vue de leur passage de frontière. Michel FERRY en retour lui rendait des services. Il lui servait de chauffeur lors de certains accouchements à domicile et entretenait son véhicule.

Armand BURETH, lycéen à Saint-Dié, puis étudiant en médecine à Nancy, agent de liaison dans la résistance, (groupe du Commandant LEGRAND) sera arrêté à Quieux chez Mr GEORGES et son épouse Emilie née ROPP, lors de l'arrestation massive du 24 septembre 1944.

Il retrouvera son papa dans le camp de concentration de Dachau.

Louis BURETH s'éteindra le 28 février 1945 à Dachau des suites des sévices et privations. Son fils Armand y sera libéré le 29 mai 1945.

Mr Louis BURETH est inscrit au tableau d'Honneur du service des Renseignements 1940-1944 du S.R.Kléber (Voir dans le livre: « Le deuxième Bureau sous l'occupation, guerre secrète » de Philipp John STEAD)..

*(1) Les documents ci-après, nous apprennent que Louis BURETH appartenait aux Réseaux Poste 2 et Uranus et a été arrêté à La Broque en raison de ses activités de Résistance, le 19 octobre 1943 par la Gestapo, sous l'inculpation de haute trahison et qu'il a été cité à l'ordre de la Division.

*(2) Dans son témoignage du 13 février 1973, transcrit et qui se trouve aux Archives de la Société Philomatique St Dié (Fonds DODIN), Armand BURETH précise:

« Au moment où les jeunes Alsaciens passaient devant le conseil de révision pour décider de leur incorporation dans la Wehrmacht, je me suis caché chez moi et vers juin-juillet, j'ai traversé la frontière avec mon père. Nous sommes passés chez le garde LEYPOLD qui était dans l'administration alsacienne, donc allemande et se promenait toujours avec le chapeau à plumet et son fusil. Nous sommes passés ensuite entre les deux maisons ROPP au Hauts Prés et sommes arrivés à Quieux. Puis nous sommes allés à Senones à pied; là nous avons pris le train jusqu'à Nancy. A la gare nous attendait Ernest MAHON, il était de Grendelbruch. Cheminot, il était en fonction à Nancy ». Il constituait une étape de passage et aussi pour des courriers pour la Résistance.

Attestation du Commandant J. LOCHARD Chef et liquidateur du S.R.KLEBER
en date du 12 novembre 1951.
(Archives du Ministère de la Défense à Caen)

BUREAU LIQUIDATEUR
DU S.R. KLEBER

ref. N° I.955 SR/K1b

Je soussigné, Commandant J. LOCHARD, Chef et liquidateur des réseaux F.F.C. - S.R. KLEBER certifie sur l'honneur que, d'après les documents en notre possession ou les informations recueillies :

Monsieur Louis BURETH
né le 21.10.1892 à Grendelburch (B.R.)
appartenant au réseau "POSTE 2" et "URANUS"
a été arrêté en raison de ses activités de Résistance
le 19 octobre 1943 par la Gestapo sous inculpation de haute trahison;

~~interné~~ et déporté en Allemagne le jour même, y est détenu à Dachau en 1945.-

La présente attestation est délivrée à l'intéressé pour valoir ce que de droit. (Loi du 6 Août 1948, Décret du 25 Mars 1949).

PARIS, le 12 novembre 1951

J. Lochard

Service Liquidation

Citation à l'Ordre de la Division de BURETH Louis
par le Président du Gouvernement Provisoire de la République Française, Chef des Armées le
18 juillet 1946.
(Archives du Ministère de la Défense à Caen).

DECRET du.....

J.O. du.....

DECISION O.G.5.

Le Président du Gouvernement Provisoire de la République
Française, Chef des Armées,

CITE A L'ORDRE DE LA DIVISION

BURETH Louis

F.F.C.

Avec le plus grand courage et le plus grand dévouement, n'a pas hésité, lors du renforcement de la surveillance à la limite entre l'Alsace et la FRANCE, à rechercher des passages permettant aux informateurs du Service de Renseignements de se rendre à STRASBOURG et d'en revenir avec une précieuse documentation. A facilité le franchissement des Vosges et le repli vers l'intérieur de la France d'un nombre important de jeunes patriotes alsaciens sur le point d'être enrôlés dans l'armée allemande. Arrêté le 19 octobre 1943, a été interné successivement dans les prisons de KEHL et de WOLFACH, puis au camp de DACHAU. Est MORT pour la FRANCE à la suite des traitements odieux qu'il a subis.

Cette Citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre 1939-1945 avec Etoile d'Argent.

Paris, le 18 juillet 1946
Le Ministre des Armées
Pour le Ministre et par son ordre
Le Général BONNEAU
Délégué Général
des Forces Françaises Combattantes de l'Intérieur
Signé: BONNEAU.

MINISTERE DES ARMEES
DELEGATION GENERALE F.F.C.I.

Paris, le 13 novembre 1946.

Référence à rappeler:
N° 334/15.307/JC/ST

Le Capitaine BOILEAU
Chef de la Chancellerie
Signature.

POUR AMPLIATION



Pour copie conforme
LA BROQUE, le 15 mai 1956.

LE MAIRE:

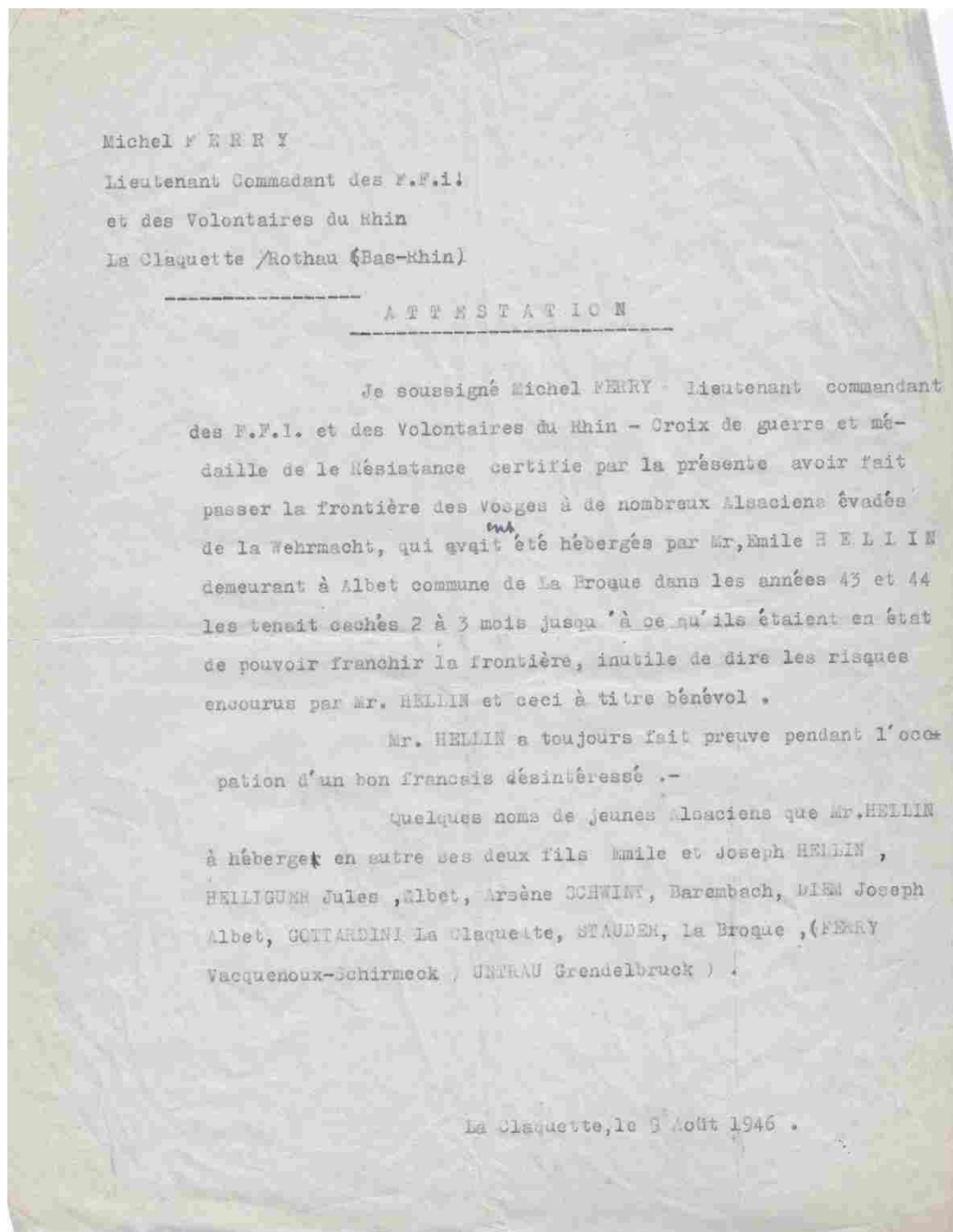
[Signature]

Emile HELLIN d'Albet La Broque.

« Je soussigné Michel FERRY certifie par la présente avoir fait passer la frontière des Vosges à de nombreux Alsaciens évadés de la Wehrmacht qui avaient été hébergés par Emile HELLIN demeurant à Albet commune de La Broque dans les années 43-44. Il les tenait cachés 2 à 3 mois jusqu'à ce qu'ils étaient en état de pouvoir franchir la frontière. Inutile de dire les risques encourus par Mr HELLIN et ceci à titre bénévole.

Quelques noms de jeunes Alsaciens que Mr HELLIN a hébergé en outre ses deux fils Emile et Joseph HELLIN: Jules HELLIGUER d'Albet, Arsène SCHWINTÉ de Barembach, Joseph DIEM d'Albet, GOTTARDINI de La Claquette, STAUDER de La Broque, FERRY de Vacquenoux Schirmeck, UNTRAU de Grendelbruch.»

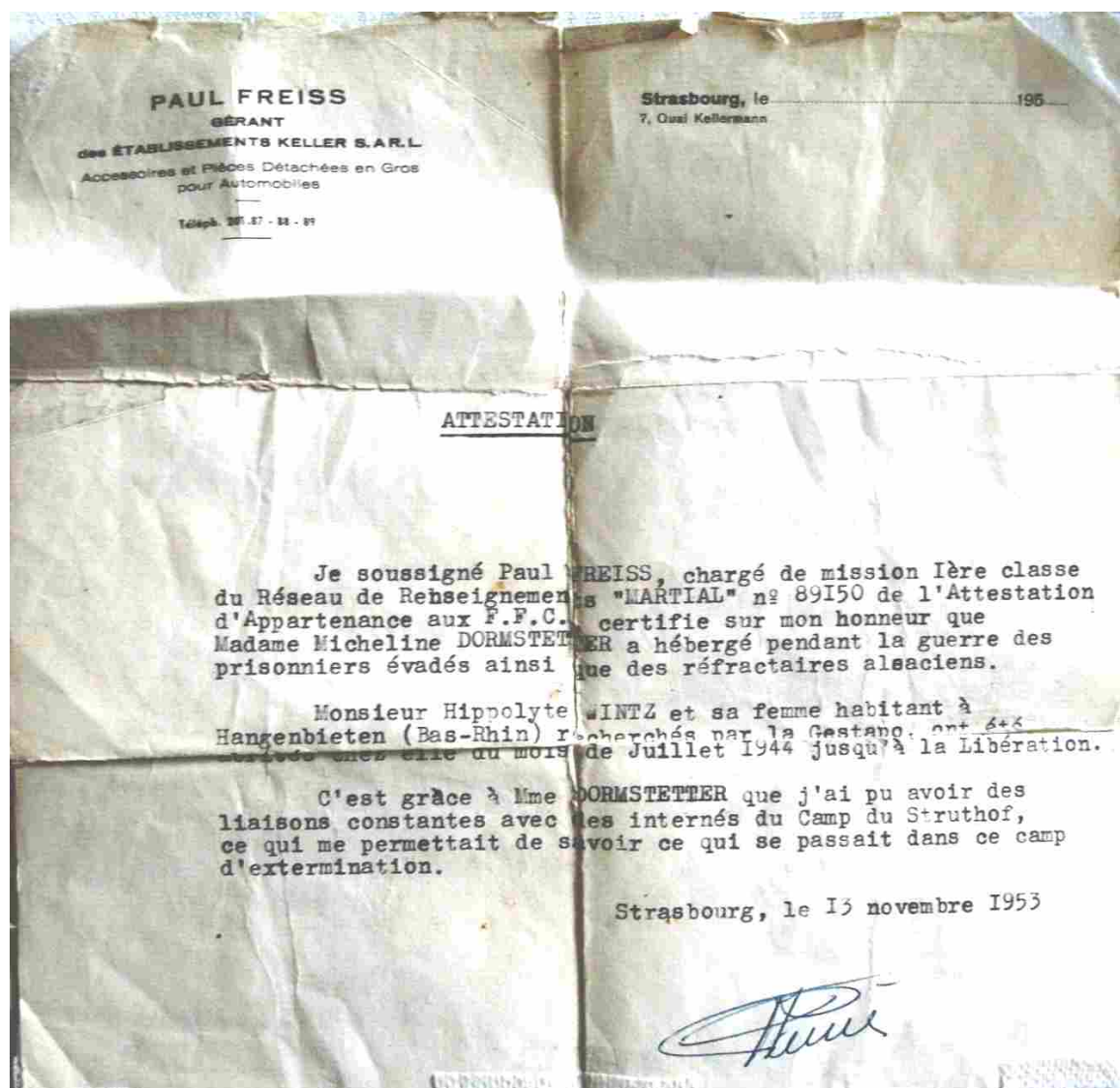
(Le 9 août 1946)



Micheline DORNSTETTER

de Rothau, est restée discrète sur ses actions dans la résistance. Elle est un maillon de la résistance alsacienne de la boucherie ACKERMANN de Rothau dont parle, sans la citer, plusieurs auteurs de livres ou d'articles « historiques ». En effet, elle était employée dans cette boucherie et dans la résistance, elle était sous les ordres de Paul FREISS chargé de mission du réseau de renseignements « MARTIAL » en tant qu'agent de son réseau de renseignements. Grâce à Micheline DORNSTETTER, Paul FREISS alias JEAN PAUL, recueillait des renseignements sur ce qui se passait dans le camp du Struthof. Elle a de plus hébergé des prisonniers évadés et des réfractaires comme le montre

l'attestation de Paul FREISS du 15 novembre 1943.



Extrait de la transcription de l'attestation de Paul FREISS.

« Je soussigné Paul FREISS, chargé de mission 1^{ère} classe de Réseau de Renseignements « MARTIAL » n°89150 de l'Attestation d'Appartenance aux FFC certifie sur mon honneur que Madame Micheline DORNSTETTER a hébergé pendant la guerre des prisonniers évadés ainsi que des réfractaires alsaciens.

C'est grâce à Mme DORNSTETTER que j'ai pu avoir des liaisons constantes avec des internés du Camp du Struthof, ce qui me permettait de savoir ce qui se passait dans ce camp d'extermination.

Strasbourg, le 13 novembre 1953 ».

Extrait du témoignage de Micheline DORNSTETTER (95 ans) recueilli le 26 septembre 2009:

Je me rappelle, je vais vous dire, j'ai fait aussi de la résistance. Je ne pensais jamais qu'il pouvait m'arriver quelque chose.

Le soir là, ils ont tous été convoqués, les hommes, ils devaient tous descendre, ils sont tous descendus et voilà un message qui vient: « la retraite en fleur est coupée ». Chacun devait rentrer chez soi. C'était trop tard! Ils étaient déjà tous descendus. Là bas, ceux des Vosges, ils avaient été pris.

J'étais dans mon logement, vis-à-vis du temple à Rothau et voilà mon Paul FREISS qui me dit: « Ma pov Mich, on est beau! C'est trop tard. Ils ont tous été pris! »

Paul FREISS avait reçu le message, il venait chez moi pour ça presque tous les jours, il avait l'appareil, il envoyait aussi des messages à un correspondant des Vosges depuis en bas à ma cave. Je sais qu'avec lui dans la résistance, qu'il y avait un monsieur de Bischoff, un monsieur FOEHR qui était représentant de bonbons pour Becco et lui il avait aussi un appareil.

J'ai entendu un jour qu'il parlait en alsacien depuis ma cuisine. Moi je ne comprenais pas un mot et eux se parlaient en alsacien avec quelqu'un. C'était un Alsacien parti dans les Vosges qui renseignait en alsacien. Non je ne sais pas qui c'était parce qu'ils se donnaient tous des faux noms. Peut être ton grand-père?

Paul FREISS m'a dit ce jour là: les hommes ont été pris, c'est très mauvais pour nous, Mich, ça va rester comme ça!

Ma mère me disait: « tu nous feras tous envoyer au Struthof, mais moi j'y pensais pas » alors le Paul FREISS revenait toujours et j'avais toujours des gens à cacher.

Y avait un des prisonniers du Struthof, il est venu tous les jours. On n'avait rien de trop, mais je cuisais tous les jours un petit pot de soupe. Il venait et les larmes lui coulaient dans sa soupe. C'était l'Allemand qui le gardait qui l'envoyait chez moi pour aller voir tranquillement une maîtresse. Y avait une laiterie tout près, et le criminel de guerre, le LOUKY du Struthof qui était l'amant de la personne qui vendait le lait venait avec des jeunes bagnards, des pov petits forçats qui venaient chercher le lait pour les chefs du Struthof par brouette. Le LOUKY, pour rester avec sa maîtresse, me les envoyait en haut et je leur faisais le café, enfin ce qu'on appelait café à l'époque et une tartine.

J'ai fait savoir à Paul FREISS la mort du Général FRERE au Struthof. Le lendemain de sa mort, la D..... (la maîtresse de LOUKY), elle m'a dit, viens voir que je te dise: Le LOUKY était venu, il lui avait dit qu'ils avaient tué le Général FRERE.

Alors quand le Paul FREISS l'a su, tout de suite depuis ma chambre à coucher, il a fait savoir ça à Londres avec son appareil.

Le LOUKY, chez la D...., on lui a fait boire du schnaps pour le faire parler. C'était avec le Paul FREISS qui avait dit de faire comme ça. Et on a vu le LOUKY qui s'endormait là et ronflait comme un cochon.

Le LOUKY avait raconté aussi à sa copine encore quelque chose: il est une fois venu à la gare de Rothau, trois filles habillées en religieuses et c'était des Anglaises et elle m'a dit ça.

-« Hier soir, il est venu, il a dit tout de suite, ils les ont brûlées, elles n'étaient pas mortes »

Il lui avait dit aussi: « les trois filles étaient des espionnes ».

Je ne pouvais pas en faire plus que je n'ai fait dans la recherche de renseignements pour le Réseau Martial. J'allais à la boucherie ACKERMANN, c'est là que je travaillais.

J'ai été obligée d'aller au Struthof pour compter les miradors voilà comment:

le Paul FREISS me dit un jour: débrouille-toi pour aller au Struthof.

Il y avait un beau gaillard, un S.S. un dentiste qui venait tous les vendredis soir à la boucherie.

Il venait toutes les semaines, des fois 2 fois dans la semaine, alors c'est pour ça qu'on me le donnait comme amant.

Il vient à la boucherie un jour et là je lui joue la comédie.

Je dis: -« Ouille, ouille ouille ».

Il demande à la patronne:

-« qu'est ce qu'elle pleure ? Pourquoi qu'elle pleure ?

-« Elle a mal aux dents » ! (J'avais aussi dit aux patrons que j'avais mal aux dents). Je ne pouvais rien confier à personne, personne.

-« Ah, et bien je viendrai la chercher ».

J'ai suivi donc le dentiste S.S. Il guettait toujours vers moi, il aurait bien voulu sortir avec moi; je n'étais encore pas trop mal, je n'avais pas encore trente ans.

Alors quand il partait, il disait:

-« au revoir, à la semaine prochaine! Je viendrai dans la semaine »

-« Mais elle ne sera pas là dans la semaine », disait la patronne

Je ne venais que le jeudi, vendredi et samedi pour travailler.

-« Bon et bien ce sera le vendredi suivant ! »

Et le vendredi:

- « Elle a encore mal » ?

- « Oui, elle a encore mal » !

-« Et ben je viendrai la chercher demain, c'est samedi ».

Et il est venu me chercher.

Au Struthof, au cabinet de soins, j'ai pensé: faudrait pas qu'il m'arrache ma dent.

Là haut, il y avait déjà une rangée de gamines de Natzwiller qui venaient se faire soigner (1)*.

-« Bon aujourd'hui ça va mieux, on ne va pas arracher, venez encore la semaine prochaine »!

En partant, il me fait un petit baiser sur la joue.

-« Au revoir, merci que je lui ai dit et je reluquais bien partout pendant que j'étais là-haut ».

La semaine d'après.

- « Ça va! Il faut venir encore une fois »!

Comme je n'avais pas fini de compter et d'observer, alors j'ai dit, oui encore une fois.

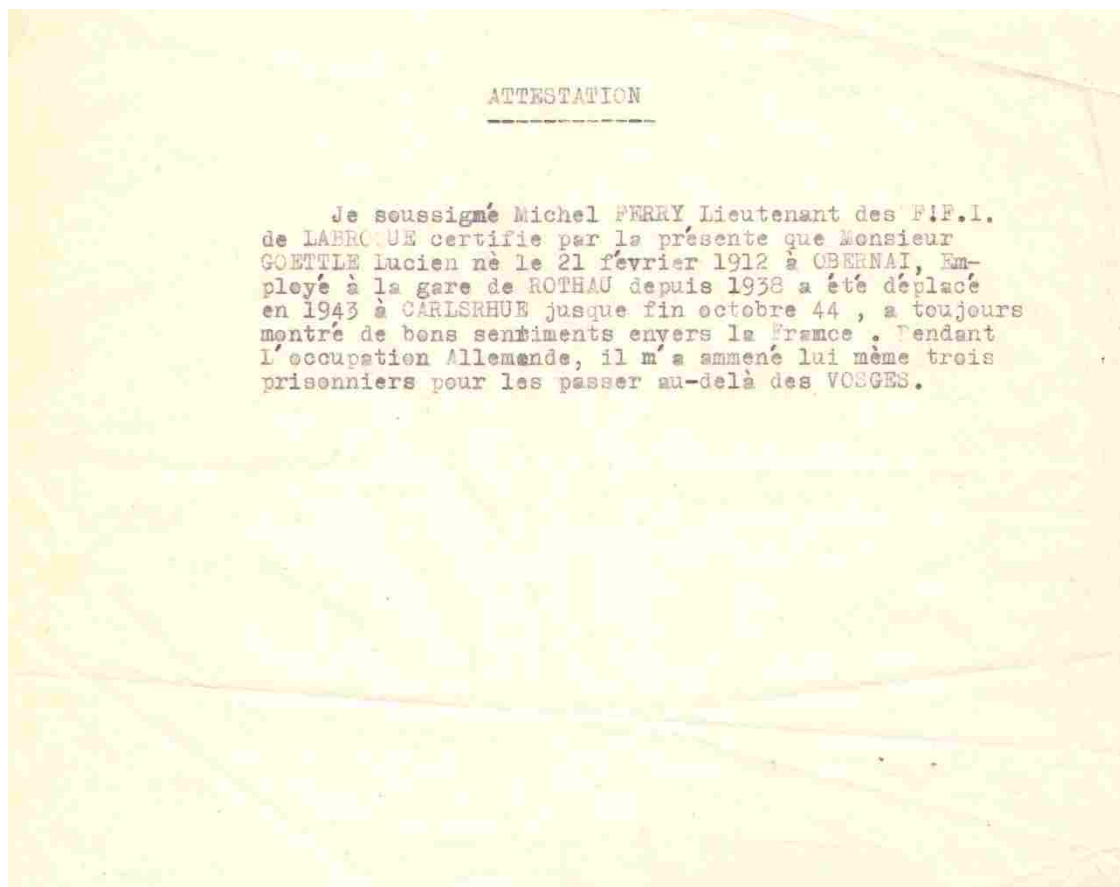
Et j'ai pu donner à Paul FREISS toutes les informations qu'il me demandait.

Après quand le dentiste S.S. venait à la boucherie, moi je le voyais à travers la porte et je me cachais: je ne voulais pas avoir ça sur les bras!

(1)*. Le cabinet dentaire du Struthof n'était fréquenté bien évidemment que par le personnel allemand affecté au camp du Struthof. Il n'y avait pas de soins dentaires pour les déportés.

Micheline DORNSTETTER est décédée le 22 décembre 2011 à l'âge de 97 ans.

« Lucien GOETTLE né le 21 février 1912, employé à la gare de Rothau a été déplacé en 1943 à Karlsruhe jusqu'à fin octobre 1944. Pendant l'occupation allemande, il m'a amené lui-même trois prisonniers pour les passer au-delà des Vosges. »



Madame JACQUEMIN, Monsieur REBER, René STOUVENEL

Extrait du témoignage de Michel FERRY recueilli par Charles BENE et transcrit pages 115 à 120 dans son livre, « l'Alsace dans les griffes nazies tome 1 ».

« Les prisonniers de guerre, les Alsaciens réfractaires, déserteurs, fuyant la Gestapo, n'arrivaient pas à la Claquette, uniquement par le train, certains étaient amenés depuis Strasbourg en voiture par Madame JACQUEMIN, épouse d'un marchand de meubles, par Monsieur REBER, employé de l'Electricité de Strasbourg, par René STOUVENEL. »

Beaucoup d'habitants de la vallée de la Bruche, dont des forestiers, des bûcherons ont recueilli des personnes voulant fuir, les ont nourrit voir hébergé avant de les confier à Michel FERRY afin qu'ils leur fassent passer la frontière.

D'autres ont aidé Michel FERRY en hébergeant temporairement sur sa demande, un ou des prisonniers ou réfractaires, avant qu'il ne puisse les faire passer: tel Emile HELLIN, et d'autres familles qui ont pris de gros risques en cachant durant un ou plusieurs jours une ou des personnes recherchées par la gestapo.

Henri GROSS, Hubert LEDIG, Etienne FERRY et leur épouse respective ont été hébergeurs en attendant le moment favorable d'un passage jusqu'à ce qu'ils soient obligés de fuir à leur tour.

Pour passer la frontière, Michel FERRY n'avait pas qu'un unique itinéraire, il en changeait souvent et par sécurité, n'empruntait généralement pas le même chemin au retour.

Extrait de la transcription suite à une interview enregistrée de Michel FERRY en 1990.

« Une fois, il avait tellement neigé, je ne pouvais plus revenir à La Claquette; sur les hauts de Moussey, j'avais de la neige jusqu'au ventre, je ne pouvais plus remonter à la frontière. Je suis redescendu à Moussey.

Je savais que le lendemain, FLUCK venait amener de la marchandise chez BALLY à Moussey. J'en ai profité pour demander à FLUCK de me ramener avec lui en camionnette le soir. FLUCK m'a dit:- « viens ici à 4h30, je t'emmène avec nous ».

Il y avait le GRELOT, un chauffeur de Rothau et FLUCK. On part à trois. J'avais peur pour la douane, FLUCK m'a dit de ne pas m'en faire.

On arrive au Hantz, le garde (frontière allemand) dit : halt !-« Vous êtes trois maintenant ! Qu'est ce que ça veut dire ? »

Bien sûr il s'étonne de voir trois personnes au lieu de deux dans la camionnette.

FLUCK explique au garde: -« c'est un type de là-bas pour réparer le concasseur du Struthof, il n'y a aucune autre personne capable de le faire. »

Et voilà comme il m'a fait passer le FLUCK. C'est comme cela que j'ai pu rentrer chez moi à la Claquette.»

Selon les précisions apportées par Michel FERRY: « FLUCK était Ortsgruppenleiter à Rothau. Il devait contrôler les carrières de Senones. Il s'était très vite douté que je passais des gens, mais il n'a jamais rien dit. Il a sauvé des jeunes hommes qui devaient partir travailler pour les Allemands en leur faisant une attestation selon laquelle ces jeunes devaient rester à Senones parce qu'il avait besoin d'eux pour travailler à la carrière. »

Le graveur Jules SCHEIDECKER de Solbach a fabriqué les instruments destinés à apposer les cachets sur les faux papiers. Ces objets sont conservés par la fille de Michel FERRY.

Photo de l'objet apposant le cachet sec de la préfecture d'Epinal.



Extrait de la page 5 du journal « les Dernières Nouvelles d'Alsace » du 29 juin 1964, intitulée: « l'épopée des passeurs d'Alsace » où Jacques GRANIER a transcrit le témoignage de Michel FERRY recueilli à son domicile de La Claquette. La photo de la page suit.

M.FERRY ouvre un tiroir de son bureau. Il est bourré de documents, de « vraies » fausses cartes d'identité et d'un véritable attirail de tampons gras et de tampons secs.
-« Tenez, celui-là c'est le Jules SCHEIDECKER de Solbach qui l'a fabriqué. Il travaillait dans un atelier de gravure de Strasbourg. Vous pensez qu'il a été soigné. Il est plus vrai que nature. »

Photo d'une carte d'identité et d'un certificat de travail vierges et d'un faux cachet d'employeur. Archives de Michel FERRY.



Photo des tampons humides: signature du Préfet des Vosges, cachets de diverses entreprises.



Je me suis concentrée dans toutes ces précédentes pages, sur les passeurs ou aidants de filières de passage ayant travaillé avec les membres de ma famille ou les ayant côtoyé dans la vallée de la Bruche ou dans les Vosges.

J'ai encore beaucoup de recherches à faire, à partir d'autres noms ou prénoms ou petites phrases partiellement mémorisées dans mon enfance.

J'ai le souvenir de paroles prononcées soit par grand-père Etienne FERRY ou par grand-oncle Michel FERRY, par René STOUVENEL ou Prosper CHARLIER mais également par plusieurs forestiers, gendarmes et autres personnes rendant visite à grand-père à la maison forestière d'Hersbach entre 1948 et 1956.

Il me faut chercher encore et faire des recoupements pour donner du sens à ces paroles souvent partiellement mémorisées qui pourraient aboutir à la découvertes d'autres membres des filières vallée de la Bruche car n'ayant pas eu accès à toutes les archives et témoignages existants, je suis consciente que bon nombre de personnes restent encore dans l'ombre.

Je continuerai de chercher des documents d'archives et autres afin de compléter ce dossier.

Un bel hommage à la population alsacienne qui dans sa très grande majorité s'est faite complice des évasions et également à celle de certains villages vosgiens limitrophes de la frontière (dont presque tous les habitants, petits et grands, servaient de passeurs, d'hébergeurs, de convoyeurs se trouve dans le document « PASSEURS D ALSACE » Liquidateur National ERTLEN Henri.

Document découvert par J.M.ADENOT dans les archives du Réseau MARTIAL. Service Historique de la Défense.

La transcription du document « PASSEURS D ALSACE » et la photocopie de l'original se trouvent dans les quatre pages suivantes.

Il ne restait plus qu'à trouver les pompes à essence et ce serait bientôt la dernière étape vers la liberté.

Un mystérieux personnage était venu les chercher en Allemagne même, dans le « stalag » où ils languissaient depuis leur capture. Il leur avait donné des vêtements civils et les avait pris dans sa voiture. Aux postes de contrôle, il parlait pour eux car ils ne savaient pas l'allemand et, une fois le Rhin franchi, il leur avait donné des adresses de familles où ils avaient reçu à chaque fois le plus émouvant accueil.

Ils rejoignaient maintenant la maison du passeur à Rothau, La Claquette, reconnaissable à ses deux pompes à essence. Mr Michel FERRY, le passeur est en effet garagiste.

Restait le plus dur à faire: franchir la frontière par les cols des Vosges sévèrement gardés par les SS accompagnés de chiens policiers. « An der Grenze wird scharf geschossen »! « A la frontière, il sera fait feu sans hésitation »! Avait fait afficher le Gauleiter WAGNER, alarmé par les évasions qui se multipliaient.

Mais les passeurs d'Alsace ont été prudents, et si certaines « chaînes » ont dû parfois s'interrompre à cause de la Gestapo, les accidents de routes ont été très rares.

Il fallait progresser de nuit dans les forêts, par les sentiers les moins battus, dans le plus absolu silence. Michel FERRY, lui, n'hésitait pas à distribuer des coups de canne à ses fugitifs dès qu'ils élevaient un peu la voix. Mais soyez certains que ceux-ci ne lui en ont gardé nulle rancune. D'autres fois, il pouvait y avoir des bébés que leurs mères voulaient emmener avec elles. Il fallait alors leur faire prendre un narcotique pour qu'ils ne crient pas.

Les chiens étaient un aussi redoutable danger que les « Grenzschutz ». Pour dépister leur flair, M. WUEST, le passeur de Kalbehütte (prés du Mont Saint-Odile) enduisait ses bottes d'un produit spécial.

Grâce, on peut dire à l'unanime complicité de la population alsacienne et à la technique éprouvée des passeurs spécialisés, des dizaines de milliers de fugitifs et principalement des prisonniers de guerre français qu'il s'agissait de rendre à la liberté pour leur permettre de reprendre la lutte, ont pu regagner soit la France non-occupée, soit la Suisse, par les cols des Vosges ou par Saint-Louis.

Nous ne pouvons donner ici une idée de la complexité de ces « chaînes » d'évasion.

Les plus importantes furent constituées par Melle WELSCHINGER à Strasbourg, par Mr HUSMANN à Colmar, par Mr RIEGEL dit l' « oncle Auguste » à Mulhouse. Ce dernier, qui commença des 1940 à faire évader des prisonniers, compte à son seul actif 400 passages. Nous devons rappeler ici le nom de sa fidèle adjointe Charlotte RECEVEUR.

Rappelons aussi les noms de Mr Paul HOEPFLER de Poligny qui paya de sa vie son activité (La Gestapo l'abattit dans un café), de Mme STROHL, de Sœur PHILBERTINE, de Mr FRIESS, le populaire comique strasbourgeois « CHARRELE » qui appartenait au groupe OSTERMANN-STAEHLY, du garde chasse Michel KASTLER, de Mr WUST, l'hôtelier de la « Kalbehutte » qui recevait chez lui jusqu'à dix évadés à la fois et qui, pour déjouer la surveillance, feignait de les avoir pris comme domestiques et leur faisait éplucher des pommes de terre dans sa cuisine.

Mais disons surtout, puisque nous ne pouvons donner tous les noms, que c'est la population alsacienne unanime qui s'est faite complice de ces évasions. Dans bien des cas, les prisonniers en fuite savaient qu'ils ne risquaient pas grand-chose à s'adresser à la première maison venue. « Il y a dans les Vosges, dit Mr BOPP, des villages entiers dont tous les habitants, petits et grands, servaient de passeurs ».

PASSEURS D'ALSACE
- - - - -



Il ne restait plus qu'à trouver les pompes à essence et ce serait bientôt la dernière étape vers la liberté.

Un mystérieux personnage était venu les chercher en Allemagne, dans le "Sudeten" où ils languissaient depuis leur capture. Il leur avait donné des vêtements civils et les avait pris dans sa voiture. Aux postes de contrôle, il parlait pour eux, car ils ne savaient pas l'allemand et, une fois le Rhin franchi, il leur avait donné les adresses de familles où ils avaient reçu à chaque fois le plus chaleureux accueil.

Ils rejoignaient maintenant le maison du passeur à Rothau la Claque, reconnaissable à ses deux pompes à essence. Et Michel FERRY, le passeur, est en effet spécialiste.

Restait le plus dur à faire : franchir la frontière par les cols les moins sévèrement gardés par les "ST" accompagnés de chiens policiers. "An der Grenze wird scharf geschossen" ! "A la frontière, il sera fait feu sans hésitation" ! avait fait afficher le Gauleiter Wagner, alors par les évasions qui se multipliaient.

Mais les passeurs d'Alsace ont été prudents, et si certaines "chaînes" ont dû parfois s'interrompre à cause de la Gestapo, les accidents de route ont été très rares.

Il fallait progresser de nuit dans les forêts, par les sentiers les moins battus, dans le plus absolu silence. Michel FERRY, lui, n'hésitait pas à distribuer des coups de canne à ses fugitifs dès qu'ils élevaient un peu la voix. Mais soyez certains que ceux-ci ne lui en ont gardé nulle rancune. D'autre fois, il pouvait y avoir des bêtises que leurs mères voulaient emmener avec elles il fallait alors leur faire prendre un narcotique pour qu'ils ne s'orientent pas.

Les chiens étaient un aussi redoutable danger que les "Grenzschutz". Pour dépiester leur flair, M. WUEST, le passeur de la Kalbenhütte (près du Mont St Odile) enduisait ses bottes d'un produit spécial.

Grâce, on peut dire à l'unanime complicité de la population alsacienne et à la technique éprouvée des passeurs spécialisés, des dizaines de milliers de fugitifs, et principalement des prisonniers de guerre français qu'il s'agissait de rendre à la liberté pour leur permettre de reprendre la lutte, ont pu regagner soit la France non-occupée, soit la Suisse, par les cols des Vosges ou par Saint-Louis.

~~XX~~
~~XX~~

...../.....

/.....

Nous ne pouvons donner ici une idée de la complexité de ces "chaînes" d'évasion.



Les plus importantes furent constituées par Melle Welschinger à Strasbourg, par Mr Husmann à Colmar, par Mr Riegel dit l'"Oncle Auguste" à Mulhouse. Ce dernier, qui commença dès 1940 à faire évader des prisonniers, compte à son seul actif 400 passages. Nous devons rappeler ici le nom de sa fidèle adjointe Charlotte Receveur.

Rappelons aussi les noms de Mr Paul MOEFLE, de Péligny qui paya de sa vie son activité (la Gestapo l'abattit dans un café), de Mme STROHL, de Soeur Philbertine, de Mr FRIESS, le populaire comique strasbourgeois "Marrele" qui appartenait au groupe Ostermann-Stachly, du garde-chasse Michel Kastler, de Mr Wust, l'hôtelier de la "Falkenhütte" qui recevait chez lui jusqu'à dix évadés à la fois et qui, pour déjouer la surveillance, feignait de les avoir pris comme domestiques et leur faisait éplucher des pommes de terre dans sa cuisine.

Mais disons surtout, puisque nous ne pouvons donner tous les noms, que c'est la population alsacienne unanime qui s'est faite complice de ces évasions. Dans bien des cas, les prisonniers en fuite savaient qu'ils ne risquaient pas grand-chose à s'adresser à la première maison venue. " Il y a dans les Vosges, dit Mr BOPP, des villages entiers dont tous les habitants, petits et grands, servaient de passeurs ".

Transcription d'extraits du témoignage de Michel FERRY du 24 décembre 1964. (L'intégralité de la transcription sera dans la suite).

« Faire le passeur était une passion. Savoir que tant de gars comme ton père, ton grand-père, ton oncle fuyaient l'Alsace pour ne pas plier le genou devant les nazis, ça me remplissait d'espoir et de fierté.»

« Faut bien dire que j'étouffais en Alsace. Il ne fallait pas parler français, pas lire du français, pas mettre le béret, pas montrer qu'on avait le cœur français, pas fêter le 14 juillet, tout était verboten, mais je savais qu'en passant plein de prisonniers de guerre et plein de réfractaires ou déserteurs de la Wehrmacht, beaucoup allaient rejoindre la résistance intérieure française ou les alliés et DE GAULLE et nous aideraient tôt ou tard à ficher l'envahisseur en dehors de notre Alsace.»

Michel FERRY le 14 juillet 1943 à Moussey. (Archives de Pierre FERRY).
Il pose à côté de ses amis vosgiens, devant le Monument aux Morts 1914-1918 à Moussey.



Les adultes présents ce jour là sur cette photo n'étant une petite partie des habitants de Moussey ayant accueilli, conforté, nourri, logé et convoyé plus loin, dans la discrétion absolue, de très nombreux évadés.

Une grande admiration pour tous et pour leurs enfants qui ont su garder le silence. Cette photo accompagnée de la liste des personnes reconnues sera placée en paragraphe

« Côté Vosgien ».